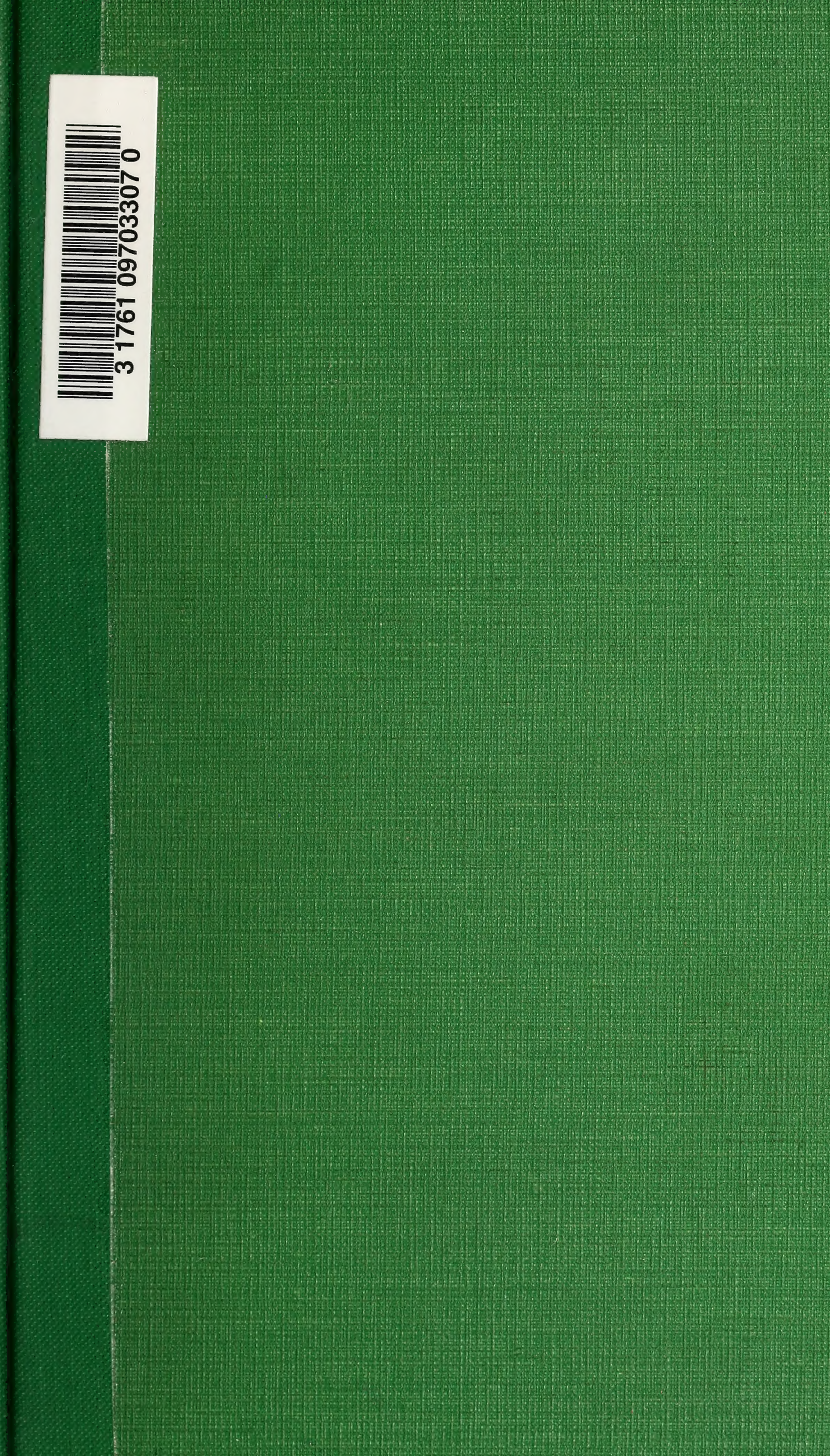

3 1761 09703307 0



LE MESSIANISME

DANS

L'HÉTÉRODOXIE MUSULMANE

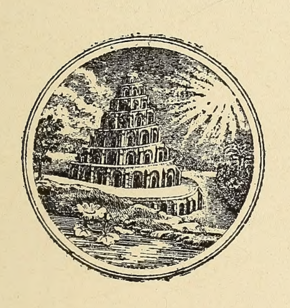
LE MESSIANISME

DANS

L'HÉTÉRODOXIE MUSULMANE

PAR

E. BLOCHET



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE
J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR
6, rue de Mézières et rue Madame, 26 (VIe)

1903



A Madame M. DIEULAFOY

PRÉFACE

1

L'étude de l'influence de l'Iranisme sur les civilisations et sur les formes religieuses des contrées qui furent les voisines de la Perse ne sera probablement jamais entreprise dans son ensemble : elle soulève trop de questions historiques qui resteront éternellement sans réponse, elle suppose la connaissance de trop de monuments disparus dans le lointain du passé, pour qu'il soit possible de tracer un tableau complet et fidèle de l'expansion d'une des civilisations les plus puissantes qui aient vécu dans l'ancien monde.

Les rapports des peuples qui habitèrent le pays d'Iran avec leurs voisins de l'Est et du Nord resteront toujours à peu près inconnus : pas plus que l'Inde, la Perse n'a d'historien de ses périodes antiques, et la légende royale, telle qu'on la connaît par les documents pehlvis et par le Livre des Rois *n'est évidemment qu'une fraction bien minime de l'histoire ancienne de l'Iran.*

Les peuples qui vécurent sur les frontières de la Perse et dans les vastes contrées qui la bordent au Nord comme à l'Est, jusqu'aux frontières de l'Empire du Milieu, ne nous ont laissé aucun monument historique et l'on est réduit à déchiffrer péniblement leurs noms dans les chroniques chinoises et à rechercher dans quelques historiens arabes de vagues renseignements sur leur compte.

Les rapports de l'Iranisme avec le monde de l'Occident sont plus clairs, car si les documents persans sont tout aussi rares, les Byzantins et les Arabes qui ont été en relations constantes avec la Perse, nous ont laissé sur la civilisation des Sassanides des renseignements assez précis pour que l'on ait moins à regretter le silence des historiens iraniens contemporains des Ardéchir et des Sapor, ou la perte de leurs œuvres.

L'influence de la civilisation persane sur l'Islamisme

primitif est l'un des faits les plus extraordinaires de l'histoire du monde oriental : c'est aussi l'une de celles dont on a le plus parlé, un peu par mode, beaucoup pour ne pas prendre la peine d'expliquer des faits qui semblent inexplicables ou dont on ignore les raisons historiques. Quand un point paraît gênant, ou étrange, dans les dogmes de l'Islamisme, ou dans sa philosophie, quand un fait semble en contradiction avec le tour d'esprit que l'on suppose aux peuples sémitiques, on tranche la difficulté en admettant sans plus de recherches, qu'il y faut voir une influence évidente et forcée de l'Iranisme. C'est ainsi que tout ce qui dans la philosophie arabe n'est pas néo-platonicien est déclaré d'origine iranienne, alors que l'on ne connaît pas un seul philosophe de l'époque sassanide et qu'il n'y a pas davantage de philosophes persans ; les auteurs qui se parent de ce titre n'ayant jamais fait que traduire dans leur langue les œuvres de la philosophie arabe et d'ailleurs, leurs livres n'ont pour ainsi dire jamais été lus, encore bien moins publiés.

On admet également, avec une aisance aussi grande, que le Soufisme, qu'il vaudrait mieux nommer Esotérisme, est un système purement iranien, alors qu'on ne possède dans la littérature pehlvie aucun document mystique et que ce que l'on connaît du Mazdéisme sassanide soit à peu près aussi loin des doctrines ascétiques du Soufisme, que le Protestantisme l'est du Fétichisme. Le grand dogme du Mazdéisme est qu'il faut jouir pleinement de la vie qui n'est que trop courte, que l'homme qui mange son saoul vaut mieux que celui qui jeûne ; que celui qui a de l'argent est après tout, plus heureux que l'homme qui ne possède rien et que l'individu qui s'est donné charge d'âmes est plus estimable que celui qui a fait vœu de chasteté. Cette doctrine un peu terre-à-terre ne ressemble pas précisément à celle des grands Soufis qui vivaient de privations incroyables, qui avaient le plus profond mépris qui se puisse concevoir pour les biens de ce monde et les joies de la famille.

Si encore les philosophes et les Soufis étaient des Persans qui eussent écrit en persan, ces affirmations catégoriques se comprendraient jusqu'à un certain point, mais les livres de philosophie, de Soufisme et plus généralement d'Esotérisme, n'apparaissent dans l'Iran qu'à une époque très basse, alors qu'il existait déjà toute une littérature mystique dans le monde arabe ; de plus, tous

les livres persans traitant de philosophie ou d'Esotérisme qui en Orient, se séparent bien difficilement, ne sont que des traductions ou des adaptations de l'arabe.

Les grands philosophes et les grands ésotéristes, Ghazali, Sohraverdi, Koshaïri, el-Kashani, el-Shadili, el-Mottaki, el-Djildaki, ont tous écrit en arabe, et c'est bien plus tard, alors que la connaissance de la langue du Koran fut devenue chose rare dans le pays d'Iran, que l'on traduisit et que l'on commenta leurs œuvres en persan. Parmi ces Sheïkhs qui ont écrit en arabe, beaucoup, et non des moindres, sont loin d'être des Iraniens; ce furent, soit des Maghrébins comme le fameux Mohyi ed-Din ibn el-Arabi, ou des Egyptiens comme Omar ibn el-Faridh, dont le Divan avec les Foutouhat *et les* Hikem *de Mohyi ed-Din, sont le monument le plus important de l'Esotérisme.*

Les maîtres de la poésie mystique de l'Iran, Djélal ed-Din Roumi, Djami, Férid ed-Din Attar ne font que se référer aux textes arabes et commenter, pour ainsi dire, souvent en les citant, les Foutouhat *d'Ibn el-Arabi ou les poésies abstruses d'Omar, fils d'el-Faridh.*

Ce n'est pas à dire que l'influence de l'Iran soit nulle dans l'Islamisme et que l'on n'en trouve aucune trace dans l'Esotérisme, mais on voit que la question est loin d'être aussi simple que l'on le croirait à première vue; il y a en géométrie des vérités plus évidentes qu'on prend la peine de démontrer.

L'un des dogmes fondamentaux de la doctrine soufie et de l'Esotérisme, est la croyance à la venue prochaine d'un être messianique qui n'est autre que le Mahdi des sectes shïites et des Fatimites. Il est étrange de retrouver dans le Soufisme dont beaucoup de chefs prétendaient n'avoir jamais eu d'accointance avec le Shïisme et représenter l'orthodoxie sunnite, une doctrine qui ne se comprend guère que chez les Fatimites ou Alides et leurs partisans. Je ne crois pas utile d'entrer ici dans l'explication détaillée de ce fait qui a été constaté par les meilleurs historiens de l'Islamisme, car cela m'entraînerait beaucoup trop loin.

Cette théorie du Mahdi fatimite est bien l'une des choses les plus étranges de l'Islamisme hétérodoxe et des moins claires, quoique l'on s'explique aisément comment elle s'est formée.

Ce qui a toujours le plus gêné les sectes hétérodoxes de l'Islam ou, pour plus d'exactitude, tous les gens qui en adoptant la foi musulmane, n'avaient pas cru renoncer par cela même au droit de raisonner, c'est que Mahomet ait proclamé aussi haut et qu'il ne se soit pas lassé de répéter, qu'il était le Sceau de la Prophétie, et que la Mission était terminée avec lui. Il y eut bien des gens au lendemain de l'hégire et de la mort de Mahomet qui furent moins optimistes, et qui jugèrent que l'ordre du monde n'était point si point si parfait qu'un nouveau Prophète n'eût rien à y changer, si Allah daignait l'envoyer dans ce bas monde où, quoique l'on fasse et que l'on dise pour s'illusionner, la somme du mal et de la souffrance est supérieure, et de beaucoup, à celle du bien et de la jouissance.

La péninsule arabique mise à part, on peut dire que les doctrines messianiques du Mahdisme se répandirent également, et aussi vite, en Syrie et en Egypte qu'en Perse et qu'au Maghreb : la raison en est bien simple.

Ce serait se tromper étrangement que de croire que les Musulmans qui habitèrent les diverses provinces de l'empire des Khalifes au moment de sa plus grande extension, étaient des Arabes descendants de ceux qui étaient partis avec le fils d'Abd-Allah à la conquête du monde. En réalité, les hommes qui formèrent les premières armées du Prophète furent en nombre extrêmement minime comme on le voit par le dénombrement des troupes qui prirent part aux batailles de Bedr et d'Ohod ; si les armées de l'Islamisme purent dans la suite rivaliser avec celles que leur opposèrent les Chosroès et les Césars, c'est qu'il était venu s'y fondre une quantité de gens qui n'avaient rien d'arabe, et qui appartenaient aux races anciennes de la Syrie et de l'Egypte.

A eux seuls, les Arabes n'auraient jamais été assez nombreux pour peupler les immenses territoires qui formèrent le Khalifat, et, pour le faire, même s'ils avaient eu le nombre, il leur aurait fallu massacrer et anéantir les populations qu'ils avaient soumises.

En réalité, la Perse resta peuplée par des Persans, c'est-à-dire par des Mazdéens, la Syrie par des Syriens, l'Egypte par des Coptes et des Byzantins, autrement dit par des Chrétiens. Les Berbers de l'Afrique du Nord, qui jouèrent un rôle si important dans les révoltes messianiques de l'Islam, avaient eux aussi, au même titre que

les Syriens et les Egyptiens, connu à la fois la civilisation byzantine et la foi chrétienne.

C'était donc à des peuples de tendances franchement messianiques, les Chrétiens et les Mazdéens, les Mazdéens surtout, que l'Islam venait s'imposer avec ses normes inflexibles et indéformables, en leur ordonnant de laisser en y entrant la seule espérance de leur vie, celle de voir des aurores moins sombres se lever pour l'humanité.

On ne s'est jamais étonné de la facilité avec laquelle les Musulmans entrèrent dans la philosophie alexandrine, ni comment il se fait qu'ils aient pu aussi rapidement s'approprier des théories métaphysiques d'une complication extrême, sur laquelle ils devaient encore renchérir.

Il y a là cependant, quand on y réfléchit, un fait assez étrange et qui ne s'explique pas aussi facilement qu'il se constate. On comprend mal, ou plutôt l'on ne voit pas du tout, comment les doctrines subtiles de Plotin, de Philon et des philosophes de l'école néo-platonicienne, ont pu charmer des hommes aussi farouches et aussi peu spéculatifs que les Bédouins qui, suivant leurs alliances de famille, furent les soldats ou les adversaires de Mahomet. Tout comme aujourd'hui, car la vaste péninsule arabique n'a guère changé au cours des âges, les pasteurs du grand désert étaient des êtres à l'âme simple, peu enclins aux spéculations métaphysiques qui charmaient le snobisme des intellectuels d'Alexandrie ; les chansons de geste où l'on narre les exploits des héros et des vaillants guerriers, et les Moallakas répondaient beaucoup mieux à leur état d'esprit, et le Bédouin cherchait à deviner dans l'immensité des sables les restes du foyer autour duquel avait campé la tribu de sa bien-aimée plutôt qu'à imaginer une théorie nouvelle des intelligibles.

Dans la réalité, ces hommes qui en Syrie, en Egypte, dans l'Ifrikiyya et dans les deux Maghrebs, adoptèrent la philosophie néo-platonicienne n'étaient pas des Arabes, mais bien les descendants immédiats des Byzantins qui avaient vécu dans la partie asiatique et africaine du monde hellénique et pour lesquels l'Alexandrinisme avait été la philosophie nationale. Entre le monde byzantin d'Héraclius et le monde arabe de Mamoun ou d'Haroun al-Rashid, il n'y a pas l'hiatus que l'on suppose : les conquérants furent trop heureux d'adopter dans toutes

les possessions de Byzance, une administration et un système gouvernemental qu'ils se sentaient bien incapables d'inventer ou même de modifier autrement qu'en mal. La civilisation byzantine affleure sous la civilisation musulmane des premiers siècles de l'hégire, et si les Chrétiens de Syrie et d'Egypte s'étaient ralliés à la nouvelle formule religieuse, ils n'en continuèrent pas moins à penser comme avant, surtout en philosophie. On ne peut donc pas dire qu'il y eut traduction ou, si l'on veut, transposition de la philosophie grecque : le seul changement qui se produisit fut celui de la langue. Au lieu de penser et d'écrire en arabe, les philosophes qui sont les gloires de la littérature musulmane et qui vécurent sur les bords du Nil ou dans la Damascène, auraient écrit en grec les œuvres qui aujourd'hui nous semblent des traductions voulues des œuvres de l'Hellénisme.

Si l'Islamisme eut tant de peine à s'imposer aux Arabes qui cependant étaient mûrs pour une réforme religieuse, si l'hostilité pour le Prophète fut telle que sa mission ne réussit que par un vrai miracle, il faut en grande partie attribuer ce fait à ce que Mahomet voulut enfermer ses adeptes dans des formules qui ne leur laissaient apercevoir aucun horizon et dans une religion à la porte de laquelle il fallait laisser toute espérance.

La fureur des Koreïshites contre Mahomet venait beaucoup moins de leur attachement à leur foi ancienne que de l'impatience qu'ils éprouvaient à voir un de leurs compatriotes, et l'un des moindres, se proclamer supérieur aux grands Prophètes de leur race et déclarer sans une hésitation que la mission prophétique était définitivement close avec lui.

Les prétentions de Mahomet avaient tellement révolté les tribus arabes que Mosaïlima n'eut qu'à se présenter et à proclamer que lui aussi était doué de la Prophétie, pour voir immédiatement se grouper autour de lui une foule d'ennemis de Mahomet. Aidé de sa femme Sedjah qui avait vécu dans le Bahreïn, l'un des foyers les plus intenses de l'influence iranienne dans la péninsule, Mosaïlima provoqua contre l'Islamisme une formidable insurrection qui, durant trente années mit en péril son existence même. En réalité, l'hérésie mahdiste est à quelques années près, contemporaine de l'hégire; la doctrine que Mahomet venait prêcher à ses compatriotes était grosse

des révolutions qui durant quatorze siècles n'ont cessé de bouleverser l'Islamisme; on peut à juste titre regarder Mosaïlima comme le précurseur de ces Prophètes, qui crurent, et non sans raison, qu'il ne manquait pas, même après la mission du fils d'Amina, de choses à améliorer dans ce bas monde.

Si les tribus arabes dont l'idéal religieux n'avait jamais été bien élevé, se montrèrent aussi rebelles aux doctrines anti-messianiques de Mahomet, on pense comment ces théories furent accueillies chez les Persans, chez les Chrétiens et les Juifs qui par force plièrent le col sous le joug musulman. Comme il leur était à peu près impossible, dès qu'ils l'eurent reçue, de sortir d'une confession où, depuis quatorze siècles, l'apostasie est un fait à peu près inconnu, ils se mirent à l'envi à la modifier pour y faire entrer leur théorie messianique, si bien que le dogme musulman fut complètement transformé et que les Prophètes se succédèrent avec une rapidité incroyable dans un monde où Mahomet avait eu la prétention d'être le dernier envoyé céleste.

Il n'est pas sans intérêt de rechercher à quelle civilisation l'Islamisme naissant est allé emprunter sa théorie messianique. Dans une Conférence dont il a publié le texte en 1885 sous le titre de « Le Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours (1) », *mon maître James Darmesteter a déjà indiqué les grandes lignes de la question et il a montré que le Mahdisme fut un emprunt à la Perse sassanide. Le cadre forcément restreint dans lequel il était obligé de se tenir ne lui a pas laissé la liberté de traiter ce problème avec tous les développements nécessaires et la mort l'a empêché de reprendre cette étude, l'une des plus importantes de celles qui touchent à l'histoire religieuse de l'Iran.*

J'ai été amené, en étudiant les doctrines ésotériques des Mystiques de l'Islam, à m'occuper à mon tour de cette question du Mahdisme : bien qu'elle forme l'un des points essentiels des croyances des Soufis, on n'en trouve qu'assez peu de traces dans les ouvrages d'Ésotérisme, au moins dans ceux qui sont arrivés jusqu'à nous. En réalité, les Soufis qui tenaient à rester, au moins d'une façon

(1) *Conférence du 28 février 1885, faite à la Sorbonne devant l'Association scientifique de France; Paris, Leroux.*

apparente, en communion avec Bagdad, et qui voulaient éviter de sortir avec scandale de l'orthodoxie islamique, ont fait le moins d'allusions qu'il leur était possible à cette doctrine dans les ouvrages dogmatiques qu'ils ont composés. Il faut bien dire d'ailleurs que la doctrine mahdiste n'était pas suffisante pour les Soufis, dont la métaphysique, empruntée tout entière à l'école d'Alexandrie, s'arrangeait très mal d'une théorie aussi définie et aussi arrêtée des destinées du monde.

Les Esotéristes, qui se soucièrent peu de l'autorité morale toujours décroissante du pontife suprême de l'Islam, et surtout ceux qui vécurent après la tourmente dans laquelle sombra le Khalifat, alors que le vicaire du Prophète était un Abbasside très vague pensionné et entretenu par les Mamlouks du Caire, ne gardèrent aucune retenue : s'ils conservèrent la théorie mahdiste, ils lui en superposèrent une nouvelle bien plus compliquée et autrement audacieuse.

C'est ainsi que la doctrine mahdiste se trouve un peu reléguée au second plan dans les œuvres des Soufis que l'on pourrait appeler orthodoxes, si ces deux mots ne juraient pas ensemble, ou plutôt des Soufis qui vécurent avant l'heure où les Mongols, sortis des steppes glacées de l'Asie centrale, mirent fin à l'empire de la famille d'Abbas; elle disparaît derrière la théorie des Valis et des Pôles dans les livres des Soufis qui écrivirent après le cataclysme qui marqua d'une façon définitive la fin de l'équilibre du monde musulman. Ces considérations m'ont suggéré l'idée de séparer de mon travail sur les Mystiques de l'Islam auquel je mets la dernière main, ce chapitre de l'influence de l'Iran sur le monde arabe; elles m'ont convaincu qu'il forme à lui seul une étude assez complète pour pouvoir être consultée indépendamment des théories ésotériques et cabbalistiques du Soufisme.

J'ai déjà indiqué à deux reprises différentes, le résultat principal et essentiel de cette longue étude, à savoir que le Mahdi fatimite est la réplique du Kéanide Bahram Amavand : la première fois dans la Revue de l'Orient Latin *de 1898, à propos d'une inscription shïite d'Alep; la seconde dans la* Revue de l'Histoire des Religions *de la même année.*

Près de quatre années se sont écoulées depuis la première de ces mentions, alors que je croyais très prochaine la publication de ce mémoire et surtout que je ne supposais

pas qu'il prendrait un aussi grand développement. Pour traiter cette question dans toute son ampleur et en tirer, au point de vue de l'histoire aussi bien politique que religieuse de l'Islamisme, toutes les conclusions qui en découlent, il faudrait, en réalité, écrire l'histoire des sectes hétérodoxes du monde musulman. Bien que les documents qui permettraient d'entreprendre cette étude ne soient pas aussi nombreux qu'on le pourrait désirer, il serait relativement aisé, en combinant tous les renseignements qu'on en peut tirer, d'arriver à un résultat satisfaisant.

C'est alors que l'on verrait avec quelle loi de continuité se sont faites, durant les quatorze siècles qui nous séparent de l'hégire du Prophète, les révolutions religieuses qui ont ébranlé le Khalifat abbasside à l'heure de son plus grand éclat et qui, plus d'une fois, ont empêché les princes musulmans de marcher à la conquête du monde chrétien.

Plus l'on descend vers les époques modernes, plus la doctrine des sectes hétérodoxes se complique et se rapproche de l'Esotérisme jusqu'à se confondre avec lui; il serait plus juste de dire qu'à mesure que l'on descend le cours des âges, plus les documents deviennent nombreux et plus les informations se précisent; aussi y a-t-il là une apparence plutôt qu'une réalité. Si l'on possédait des livres donnant un exposé fidèle de la doctrine des Karmathes et des Keïsanis, comme l'on peut arriver à rétablir celle du Bâb, on verrait que le fond des doctrines de ces hétérodoxes était en fin de compte la métaphysique néo-platonicienne et l'Esotérisme cabbalistique qui en dérive.

La connaissance des doctrines ésotériques et même philosophiques de l'Islamisme est encore peu avancée; celle de la philosophie l'est relativement plus, car elle est beaucoup moins difficile à acquérir qu'une notion précise de l'Esotérisme qui a toujours été traité avec un mépris parfait par les orientalistes (1), *avec une ignorance et un bluffisme scandaleux par les polygraphes.*

(1) *On lit dans la Préface du* Supplément aux Dictionnaires arabes *de Dozy, page XI : « Je me suis vu forcer d'exclure la plupart des termes qui sont propres aux sciences musulmanes..... ces termes resteront toujours obscurs quand on ne connaît pas dans son entier le système auquel ils appartiennent..... je pense que la vie d'un homme ne suffit pas pour les approfondir et pour bien*

Le temps que l'on passe à étudier ces théories, auprès desquelles les doctrines du Kantisme sont d'une simplicité enfantine et que les abstracteurs de quintessence de Rabelais n'auraient jamais rêvées, n'est point si perdu que certains esprits veulent se le figurer. Il est évident que considérées pour leur valeur intrinsèque, ces théories, malgré leur admirable construction, relèvent souvent de la pathologie cérébrale; mais n'est-ce pas là le cas de presque tous les systèmes enfantés par les philosophes pour expliquer l'inexplicable, le mystère de la vie et des destinées humaines? Mais ces doctrines que l'on taxe trop volontiers de folies et d'aberrations mentales, ont une importance primordiale en ce sens que seules elles permettent d'étudier l'évolution de l'Islamisme et de remonter aux sources d'où dérive sa métaphysique. Si l'on ne trouve presque rien d'original dans la philosophie et dans l'Ésotérisme de l'Islam, c'est déjà un grand point de constater d'une façon certaine que ces œuvres où l'on sent encore passer le souffle de l'Hellénisme, sont la continuation historique de celles qui virent le jour sous le ciel de l'Attique.

Ces doctrines abstruses et souvent plus qu'à demi incompréhensibles prennent une singulière importance quand l'on pense que le Moyen-Age occidental et jusqu'à un certain point le monde de la Renaissance, ont fait à l'astrologie et aux pratiques divinatoires une place réellement exagérée dans la nomenclature de leurs sciences. L'occultisme de ces époques, comme une grande partie de leur philosophie, n'avait pas d'autre origine que les traités arabes qui furent traduits ou interprétés en hébreu dans les pays où l'Islamisme et le Judaïsme se trouvèrent en contact. C'est ainsi que l'on retrouve chez Spinoza et chez les philosophes qui ont adopté ses doctrines de nombreuses traces des théories qui ont été inventées par les Musulmans.

Saint-Michel-en-Grève, Mars 1902.

connaître en même temps la langue arabe..... je craindrais de perdre le sens si j'allais m'abimer dans l'étude de certaines classes de ces mots, dans la terminologie alambiquée des Soufis par exemple. C'est une tâche que je laisse volontiers à d'autres. » Je ne sais au juste ce que l'on penserait de l'auteur d'un dictionnaire allemand qui déclarerait qu'il a omis le vocabulaire philosophique de Kant et de Hégel de peur de finir aux Petites-Maisons.

LE MESSIANISME

I

Quand Mohammed mourut, le treizième jour du premier mois de la onzième année de l'hégire, après un apostolat de vingt ans qui n'avait connu ni trêve ni repos, les Musulmans furent très embarrassés pour lui donner un successeur. Le Prophète ne laissait point de testament écrit; il s'était borné à déclarer devant Abou-Bekr que le peu de biens qu'il possédait devait retourner à la communauté musulmane et que ses femmes n'avaient point le droit d'en hériter; on ne sait s'il avait désigné, à l'insu du peuple, celui qui devait lui succéder (1); il est bien invraisemblable qu'il l'ait fait, car il n'avait aucun intérêt à agir ainsi, et celui sur lequel se serait porté le choix de Mohammed n'aurait pas manqué de s'en prévaloir bien haut au lendemain de sa mort. Il est très difficile de savoir quelle idée le Prophète se faisait de la transmission du pouvoir qu'il prétendait tenir d'Allah, et comment il en considérait la succession; ce pouvoir n'était point seulement spirituel, puisque non content de révéler aux hommes le culte du vrai Dieu, il avait toujours eu pour but de les grouper autour de lui et d'en faire une seule et

(1) Makrizi raconte que du temps d'Ali parut Abd-Allah, fils de Wahhab et surnommé el-Saba, qui enseigna que Mahomet avait légué l'*imamat* à Ali, fils d'Abou-Taleb (De Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, *Introd.*, p. XIV); il est presque certain que cet individu prétendait cela pour se faire bien venir d'Ali; il ajoutait qu'Ali et Mahomet reviendraient après leur mort. Il paraît que c'est à ce personnage que remonte l'origine du dogme de la disparition de l'Imam, c'est-à-dire du Mahdisme, tel qu'il était enseigné par les missionnaires des Fatimites.

immense nation (1); la partie temporelle du pouvoir qu'il exerçait ainsi pouvait évidemment se transmettre à un successeur quelconque, mais en était-il de même pour sa partie spirituelle, de beaucoup la plus importante et sans laquelle l'autre n'aurait pas existé un seul instant? La légitimité de la transmission de son double pouvoir spirituel et temporel n'aurait guère été contestable, si l'un de ses cinq fils (2) avait vécu pour le recueillir, tandis que des contestations étaient inévitables entre ses collatéraux. Les historiens arabes des premiers temps de l'hégire ne font peut-être pas un récit bien exact de ce qui se passa immédiatement après la mort de Mohammed, et il semble qu'ils ont fait volontairement le silence sur des scènes de violence dont Médine l'illuminée fut alors le théâtre, et qui n'honorent en rien les premières heures de l'Islamisme. Les contestations durent être assez vives, car beaucoup de Musulmans, doutant de l'avenir de leur religion, se montraient déjà disposés à retourner à leurs anciennes croyances. Deux hommes se trouvaient en présence, qui avaient des droits incontestables, mais inégaux, à l'imamat (3) : Ali, fils d'Abou-Talib, qui avait

(1) Malgré cela, le pouvoir des quatre premiers khalifes, des khalifes orthodoxes, comme les appellent les historiens musulmans, fut beaucoup plus spirituel que temporel ; il est certain que dans de telles conditions, l'Islam n'aurait pas tardé à se disloquer et à se diviser en petites unités de races ou plutôt géographiques. Ce n'est qu'avec l'avènement du premier khalife omeyyade, Moaviyya, fils d'Abou-Sofian, que cet empire théocratique revêt une forme politique et militaire qu'il ne perdra plus.

(2) Quatre d'entre eux eurent pour mère sa femme Khadidja, ils s'appelaient Kasem, Tayyib, Taher et Abd-Allah ; un autre nommé Ibrahim naquit de Marie la Copte, qui avait d'abord été sa concubine et qu'il épousa plus tard. Peut-être est-ce par suite de la douleur que lui causait la perte de ses cinq fils que le Prophète ne voulut point choisir son héritier parmi les membres de sa famille qui avaient chance de lui survivre, laissant aux Musulmans le soin de faire ce choix ; en tout cas ce fut de sa part une très grave imprudence.

(3) L'*imamat* est la dignité d'*imam*. Tous les khalifes portent le titre d'*imam* qui signifie « celui qui marche à la tête d'une troupe

épousé Fatima, la fille chérie du Prophète, et Abou-Bekr (1) son beau-père. Tous les deux avaient rendu les plus grands services à l'Islam qui, sans leur concours, n'aurait pu vivre un instant, mais il est certain que les mérites du fils d'Abou-Taleb l'emportaient de beaucoup sur ceux dont Abou-Bekr pouvait se prévaloir. Si Mohammed avait été la tête de l'Islam, Ali en avait été le bras durant de longues années, et il aurait été juste qu'il en fût récompensé par le pouvoir suprême. Ces considérations n'arrêtèrent longtemps, ni les Musulmans, ni Abou-Bekr, qui se déclara le successeur de Mohammed et qui prit le titre de *khalifa résoul Allah :* « vicaire du Prophète d'Allah ».

Ali ne devait arriver au Khalifat que vingt-neuf ans après ces événements, en l'année 655 de l'ère chrétienne, et son règne de quatre ans ne fut qu'une série de calamités ; il fut assassiné à Koufa en 661 par un partisan des Omeyyades, laissant le trône à son fils Hasan qui périt misérablement, huit années plus tard, empoisonné par l'une de ses femmes.

Le Khalifat orthodoxe avait vécu et l'omeyyade Moaviyya, fils d'Abou-Sofian, monta sur le trône à Damas, fondant ainsi l'une des dynasties les plus glorieuses qui aient jamais régné sur les Musulmans.

La famille d'Ali et les nombreux partisans qu'elle comptait dans l'Irak et en Perse ne crurent pas que leur

d'hommes » ; il s'en suit qu'au point de vue politique comme au point de vue religieux, *khalifat* et *imamat* sont deux synonymes. Ce terme d'*imam* a fini par perdre beaucoup de sa valeur, il désigne celui qui fait la prière du Vendredi et qui prononce la *khotba* ou prône, puis tout personnage dont les occupations et les travaux portent sur la religion et qui s'est distingué par son savoir et l'austérité de ses mœurs.

(1) Abou-Bekr s'appelait primitivement Abd-el-Kaaba « le serviteur d'Aphrodite » ; quand il se convertit à l'Islamisme, très peu de temps après Khadidja et Ali, il changea ce nom païen en celui d'Abd-Allah « serviteur d'Allah », et quand il eut donné sa fille Aïsha à Mohammed, il prit le titre d'Abou-Bekr, « le père de la vierge », nom sous lequel il est universellement désigné par tous les historiens et hagiographes musulmans.

rôle fût désormais fini dans l'Islam, et ils firent tout ce qui était en leur pouvoir pour renverser les Omeyyades ; mais ils n'arrivèrent pas à triompher d'un parti aussi puissamment organisé que celui des khalifes de Damas, et il semble que les Musulmans de l'Ouest considéraient déjà les Alides comme le parti de l'étranger, presque comme des hétérodoxes. On va voir qu'ils n'avaient point tout à fait tort et que certainement, il y avait dans le parti alide un élément anti-musulman dont on ne saurait nier l'importance.

C'est ainsi que 29 ans après la mort du Prophète, l'Islam se trouva brisé en deux tronçons qui ne devaient jamais se rejoindre : le Shïisme alide qui se réfugia en Perse, le pays le plus intellectuel de toute l'Asie, et le Sunnisme des Omeyyades et des Abbasides. L'histoire des luttes de ces deux grandes fractions de l'Islam n'est en définitive que celle de la rivalité du génie iranien et de l'esprit sémitique, mis en présence par la bataille de Nihavend dans les dernières années de la dynastie sassanide.

Les Alides et leurs partisans n'essayèrent point de fonder un Khalifat indépendant de celui de Damas ; c'était une entreprise trop hasardeuse à une époque où tout le monde musulman était encore réuni sous un même sceptre, et où la *disloyalty* qui devait être si fréquente plus tard, était encore inconnue, ou à peu près. Malgré leur remarquable organisation politique et la propagande effrénée qu'ils ne cessèrent de faire dans tout l'Islam, les Alides s'aperçurent bien vite que la tâche était au-dessus de leurs forces ; la Perse d'où venait l'essence de leur doctrine ne pouvait encore leur donner asile, car la conquête avait été trop brutale pour qu'elle pût se ressaisir avant quelques siècles, et les dynasties qui allaient se succéder dans l'Iran jusqu'aux Deïlémites furent, au moins en apparence, les plus fermes soutiens du Khalifat abbasside de Bagdad.

Ce ne fut que bien longtemps après ces événements, quand des siècles eurent passé sur le tragique souvenir de Koufa et de Kerbéla, que les Shïites fondèrent en Egypte un puissant empire qui mit en péril l'existence du Khalifat

sunnite des Abbassides et qui ne tomba qu'au milieu des troubles et des révolutions provoqués en Orient par la première Croisade. Quant à la Perse, il lui fallut attendre le règne du sultan mongol Euldjaïtou pour que le Shïisme devint sa religion nationale.

Il serait très curieux d'étudier la vie intime et l'organisation politique des communautés, on oserait presque dire des comités alides, en Perse et dans tout le monde de l'Islam, où ils n'ont cessé pendant près de quatorze siècles de fomenter des révolutions en soudoyant tous les mécontents. Il ne l'est pas moins d'étudier comme nous allons le faire dans les pages suivantes, l'étrange fiction religieuse de l'*imamat* shïite dont les origines sont mazdéennes, et de rattacher toutes les sectes de l'hétérodoxie musulmane à la théorie de l'imam caché des Alides, c'est-à-dire en fin de compte, au Messie des adorateurs du feu, prototype du Messie du Judaïsme.

II

Presque toutes les sectes shïites, même celles dont la doctrine et les prétentions sont le plus avancées, reconnaissent que l'imamat passa de Hoseïn à son fils, le quatrième imam, Ali-Zeïn-el-Abidin ; il n'y a guère, comme on le verra dans la suite, qu'une secte qui fasse exception à cette règle. Or, la mère d'Ali-Zeïn-el-Abidin, épouse d'Hoseïn, fils d'Ali, était au témoignage de tous les historiens musulmans, une princesse de la famille des Sassanides, la propre fille de l'infortuné Yezdégerd. La mère du huitième imam, Ali-er-Ridha, fut également une persane, mais c'est un fait qui n'a aucune importance pour les sectes différentes de l' « Imamisme aux douze imams » ; rien ne dit d'ailleurs qu'elle fut apparentée à la famille royale qui gouverna la Perse pendant quatre siècles ; de plus, cet imam étant postérieur à Djaafer-es-Sadik, n'est reconnu comme légitime, ni par les Ismaïliens, ni par beaucoup d'autres sectes moins importantes. De ces deux faits, le seul qui ait une réelle importance est le premier ; on sait qu'il a toujours été dans la politique des princes orientaux qui étaient appelés à monter sur le trône, non par une succession légitime, mais par suite d'une conquête, d'épouser une princesse de la dynastie déchue ou de la donner en mariage à leur héritier présomptif. Ce procédé qui serait presque impossible en Europe est très pratique en Asie où la polygamie permettrait, le cas échéant, d'épouser toute une série de princesses, dernières représentantes de leur dynastie, et par conséquent d'acquérir tous leurs droits royaux.

Que le conquérant fût le souverain d'un autre état ou que, sorti des rangs les plus infimes de la société, il se soit élevé au pouvoir impérial, son union avec la fille du prince détrôné, seule ou presque seule héritière de la monarchie, en faisait immédiatement le souverain légitime des états

sur lesquels les ancêtres de son épouse avaient régné. En faisant épouser à son fils Hoseïn la fille de Yezdégerd, le khalife Ali n'eut pas d'autre intention que de faire de ses petits-fils les descendants incontestables des Sassanides, et de leur réserver ainsi le moyen de réclamer le trône de Perse et l'empire du monde comme héritiers légitimes du vaincu de Nihavend. C'est en invoquant le même principe politique, qu'à l'aube du xx[e] siècle, les grands princes de Moscou, devenus successivement tsars de Moscou et autocrates de toute la terre russe, se considèrent comme les héritiers des Césars de Byzance (1), parce que le grand prince Vladimir Monomaque (1015) épousa Anna, sœur des deux empereurs Basile et Constantin Porphyrogénète et qu'en 1472, Ivan III se maria avec Sophie, fille de l'empereur Thomas Paléologue (2).

Les Shïites persans appartiennent à la secte des *Imamis* appelés en arabe *Ethna 'ashari*, « les Duodécimains », parce qu'ils reconnaissent douze imams, dont les trois premiers sont Ali, Hasan, Hoseïn (3) et le quatrième Ali,

(1) « Sa prétention (à la Russie) dès les temps les plus anciens, fut de réunir à elle tous les peuples qui avaient sa croyance, ou d'hériter du pouvoir religieux de Constantinople et de rétablir l'empire d'Orient au profit des tsars de Moscou.

Pierre le Grand ne possédait encore qu'un état sauvage, sans ports, sans armées, sans finances; il avait devant lui la Suède, la Pologne, la Turquie, qui interdisaient à la Russie la vie européenne; enfin il n'avait pas encore un pouce de terre sur les bords du Pont-Euxin, qu'il intriguait déjà par toute la Grèce, remuant les peuples de race slave, combattant sourdement l'influence de la France sur les chrétiens orientaux, minant l'empire ottoman ». (Lavallée, *Histoire de Turquie*).

(2) C'est à partir de cette époque que les tsars ont adopté comme armoiries l'aigle byzantine à deux têtes que l'on retrouve encore sous sa forme archaïque au *Granovitaïa Palata*, au Kremlin de Moscou. Le petit-fils d'Ivan III, Ivan IV Vassiliévitch le Terrible, prit en 1547 le titre de *tsar* comme héritier de l'empire de Byzance qui venait d'être détruit par les Turcs osmanlys.

(3) J'emprunte ces quelques détails sur les Imams à la célèbre chronique de Mirkhond intitulée *Rauzet-el-Séfa;* ils ne forment qu'un très bref résumé de leur histoire que l'on pourrait considérablement étendre à l'aide des traités spéciaux écrits soit en arabe, soit

fils d'Hoseïn, surnommé Zeïn-el-Abidin (1): il se nommait Abou-Mohammed, Abou'-l-Hasan, Abou'-l-Kasem et Abou-Bekr et portait les titres de Seyyid-el-Abidin (2) ou de Zeïn-el-Abidin; sa mère Shehrbanou, ou suivant d'autres Shehrbanouyèh (3), était, comme on vient de le voir, la fille de Yezdégerd, le dernier souverain sassanide. L'auteur du livre intitulé la « *Prairie verdoyante des hommes pieux* (4) », raconte que le khalife Ali avait envoyé Haris, fils de Djaaber-el-Hanéfi pour gouverner quelques-unes des provinces de l'Orient et que ce général en ramena la fille de Yezdégerd qu'il offrit comme esclave à son maître. Celui-ci la donna à son fils Hoseïn; une autre fille de Yezdégerd, nommée Kiyanbanou (5) fut également ramenée

en persan; mais je doute que cela en vaille la peine; de plus je n'ai point l'intention de faire ici l'histoire complète de l'imamat alide Dans tous les historiens musulmans, ces personnages ne sont que des ombres qui vivent parallèlement, comme des doublures, au Khalifat omeyyade et abbasside, sans influer en rien sur son évolution et sans rien apporter à la vie de l'Islam; il est très possible que cet effacement et cette ténuité des imams alides ne soient qu'un mirage causé par la lecture d'écrivains qui ont tout fait pour décapiter leur histoire; cela est même probable, mais comme nous n'avons de renseignements que par eux, ces personnages ne sortiront jamais de la pénombre dans laquelle nous les voyons s'agiter confusément. Je me suis servi d'un manuscrit du tome III de Mirkhond, conservé à la Bibliothèque Nationale sous le n° 152 c.

(1) L' « ornement des adorateurs d'Allah ».

(2) Le « prince des adorateurs d'Allah ».

(3) Le premier élément de ce nom propre est certainement le même que celui qui se trouve dans Shehrzade, nom de la célèbre conteuse des *Mille et Une Nuits*, autrement dit *Cithra; banou* en persan signifie dame, princesse.

(4) Ou « Printemps des Gens pieux », *Rébi-el-ébrar;* c'est un traité arabe bien connu écrit par le célèbre Djar-Allah-el-Zamakhshari; il contient des anecdotes sur toutes sortes de sujets.

(5 *Kiyanbanou* est composé des deux mots *kiyan* et *banou;* on vient de voir (note 3) que *banou* signifie princesse; quant à *kiyan* ou *kayan*, c'est l'éthnique de *kaï* qui désigne un des souverains de la seconde dynastie légendaire de la Perse, les Kéanides; *Kiyanbanou* signifie donc « la princesse Kéanide » ou simplement « la princesse royale, la fille de Perse » comme on disait la fille de France.

par Haris et donnée par Ali à Mohammed, fils d'Abou-Bekr-el-Siddik. cousin de Zeïn-el-Abidin.

Les historiens musulmans ne sont point d'accord sur l'époque à laquelle naquit l'imam Ali-Zeïn-el-Abidin; elle varie du 15 Djoumada second de l'an 38 ou 39 au 9 Shaaban de l'an 33 de l'hégire.

La reconnaissance d'Ali-Zeïn-el-Abidin comme imam n'alla point toute seule; son oncle Mohammed, fils de la Hanéfite (et fils d'Ali), cherchait depuis longtemps à s'approprier l'imamat aux dépens de Hoseïn et de ses descendants; on va voir que la secte qui s'était formée autour de lui avait rapidement pris une certaine consistance et qu'elle aurait pu mettre en danger l'existence de l'imamat des Hoseïnides. Ce n'est pas ici l'endroit d'examiner les causes multiples qui firent échouer les projets du fils de la Hanéfite; il suffira de dire qu'un jour, Zeïn-el-Abidin eut à la Mecque une discussion avec son oncle. Ce dernier prétendait qu'il était le plus digne d'être revêtu de la dignité de successeur du Prophète, parce qu'il était le fils d'Ali. Zeïn-el-Abidin lui répondit que ces paroles étaient une offense à Allah, car tous ceux qui étaient destinés à l'imamat étaient désignés par la Pierre Noire de la Kaaba. On voit que malgré tout ce que le Prophète avait fait pour anéantir la croyance aux idoles, la Pierre Noire était restée un de ces bétyles mystérieux qui furent les premières divinités, les *Elohim* (1) des Sémites, comme elles le furent pour les Hellènes (2), au même titre que chez les sauvages de l'Afrique centrale.

(1) Il existe à la Kaaba une échelle ou plutôt un escalier, qui mène au ciel et un autre qui sert aux Anges à descendre sur la terre ; cette échelle rappelle singulièrement celle dont il est question au chapitre XXVIII de la Genèse. Il y est raconté que Jacob se rendant à Harran arriva dans une localité où il vit en songe une échelle posée sur la terre, et dont le sommet touchait au ciel, il érigea une pierre dans cet endroit qu'il appela *Beth-El*, « maison de Dieu ».

(2) Il est très probable que la civilisation de la portion de la côte de l'Asie-Mineure qui est située juste en face de l'Europe, ne devait pas à l'époque antéhomérique différer sensiblement de celle de la Grèce continentale; or il est certain que les populations des

A cette époque, la Pierre Noire était encore une divinité que l'on consultait comme les anciens oracles de la Hellade. On conçoit pourquoi, en 319 de l'hégire, les Karmathes enlevèrent de la Mecque cet énorme bloc de pierre (1) : c'est qu'il était le palladium de l'Islam et qu'en même temps que lui, ils emportaient sa vie (2).

Mirkhond raconte que Zeïn-el-Abidin dit à Mohammed,

premières villes qui furent exhumées par Schliemann sur la colline d'Hissarlik, qu'on y veuille reconnaître les Troyens ou tout autre groupe ethnique, adoraient des idoles de pierre à peine taillées, sans bras ni jambes, et présentant tout juste le contour apparent du buste d'un être humain.

(1) Ala-ed-Din-Ata-Mélik-el-Djouveïni raconte dans le *Djihan-Kusha* (ms. supp. persan 205, fol. 157 verso) que les souverains musulmans offrirent 100 000 dinars ou pièces d'or aux Karmathes pour qu'ils rendissent la Pierre Noire, mais qu'ils refusèrent absolument d'accepter cette transaction. Vingt-cinq années après l'avoir enlevée, ils rapportèrent la Pierre Noire à Koufa et la jetèrent dans la mosquée, après y avoir attaché une feuille de papier sur laquelle étaient tracées ces lignes : « Nous l'avons emportée par ordre, c'est par ordre que nous la rapportons. » La Pierre Noire d'ailleurs n'a jamais eu de chance avec les Shïites ; Aboû'-l-Mahasen raconte dans son *Histoire d'Egypte* (ms. ar. 1777, fol. 185 v°) qu'en l'année 413, sous le règne du khalife fatimite el-Thâher-li-izâzi-dîn-Illah, un individu qui était partisan des théories insensées du khalife el-Hakem-bi-amr-Allah, s'étant rendu à la Mecque, frappa la Kaaba d'un coup de sa masse d'armes en pleine cérémonie de pèlerinage, ce qui en détacha un fragment. Cela provoqua une émeute au cours de laquelle la caravane d'Egypte fut assaillie, de telle sorte que beaucoup de pèlerins de cette contrée périrent sous les coups des Mekkois.

(2) Aujourd'hui encore, le sultan de Constantinople, successeur des khalifes et vicaire des deux sanctuaires, envoie à la Mecque un rideau d'étoffe précieuse brochée d'or dont on revêt la Kaaba. On peut arriver à déterminer les attributs de la divinité qu'elle représentait avant l'Islamisme ; c'était une divinité féminine comme l'indique suffisamment la forme du mot *kaaba*. J'avais l'intention de donner sur ce point quelques détails en appendice ; mais cette question, fort importante pour l'histoire religieuse de l'Arabie antéislamique, mérite d'être traitée à part. En conséquence, on trouvera ce mémoire dans les deux premiers fascicules de l'année 1902 de la *Revue de Philologie et de Linguistique* dirigée par M. Vinson et éditée par la librairie J. Maisonneuve.

fils de la Hanéfite, d'interroger la Pierre Noire, et que celui-ci l'ayant fait, elle ne lui répondit point; Zeïn-el-Abidin dit alors : « O Pierre Noire! par la vertu des pactes des Prophètes qui ont été conclus sur toi et qui t'ont valu un tel degré de noblesse, je te conjure de me dire en bon arabe qui sera l'imam après la mort d'Hoseïn, fils d'Ali! » La Pierre Noire s'agita immédiatement comme si elle voulait tomber et une voix répondit que l'imamat revenait à Ali, fils d'Hoseïn. Ce miracle fit que Mohammed, fils de la Hanéfite, reconnut le titre d'imam à Ali.

Il est probable que les choses ne furent point si simples que le raconte l'historien persan et que Zeïn-el-Abidin avait des arguments plus tangibles à faire valoir. Mirkhond rapporte d'après un nommé Zahr, qui vivait à cette époque, que Zeïn-el-Abidin fut en butte à la haine du khalife Abd-el-Mélik, fils de Mervan, qui le fit charger de chaînes et jeter en prison. « Je demandai, dit Zahr, la permission de le visiter et ses gardiens m'y ayant autorisé, j'entrai dans la cellule où il se trouvait; l'ayant vu dans cet état, je fondis en larmes. — Pourquoi, m'écriai-je, ne puis-je prendre ta place pour que tu sois en liberté! — Tu te figures, Zahr, me répondit l'imam, que je souffre d'être ainsi chargé de chaînes; mais toutes les fois que je le veux, mes liens tombent ». Un jour les gardiens ne le trouvèrent plus dans sa prison et ils n'aperçurent que ses chaînes, sans qu'il leur fut possible de s'expliquer comment il avait pu disparaître puisqu'ils n'avaient pas cessé de faire bonne garde.

Le khalife Abd-el-Mélik-ibn-Mervan raconta qu'à l'heure même où il était disparu de sa prison, l'imam s'était présenté devant lui et lui avait demandé pour quelle raison il l'avait ainsi traité; le khalife l'ayant prié de reconnaître sa suprématie religieuse, Zeïn-el-Abidin n'y voulut point consentir et disparut.

Il mourut le dix-huitième jour du mois de Moharrem de l'année 94 ou 95 de l'hégire, sous le khalifat d'el-Wélid, fils d'Abd-el-Mélik, fils de Mervan, et il eut pour successeur son fils, le cinquième imam, Mohammed, fils d'Ali, géné-

ralement connu sous le nom de Mohammed-Baker, qui naquit à Médine en l'an 50 de l'hégire, le Vendredi premier jour du mois de Redjeb ou, suivant d'autres, le trois du mois de Safer ; sa mère se nommait Oumm-Abd-Allah et elle était la fille du khalife Hasan, fils d'Ali. Cet imam faisait des miracles qui se rapprochent beaucoup plus de ceux du Christ que de ceux de Mohammed. Un certain Abou-Basir, qui était frappé de cécité, raconte qu'il dit un jour à l'imam Mohammed-Baker : « Vous êtes le descendant du Prophète ? — Certainement, me répondit-il. — Je continuai : Le Prophète avait hérité de la science de tous les Prophètes antérieurs ? — Oui, me dit l'imam. — Et vous avez hérité de toutes les sciences du Prophète ? — Par la grâce du Dieu très haut, j'en ai en effet hérité, me répondit-il. — Vous avez alors la puissance de ressusciter les morts, de rendre la vue aux aveugles et la santé aux lépreux ? — Certainement, par la permission d'Allah. — Il ajouta : Approche-toi de moi, Abou-Basir ». — Quand je fus tout près de lui, il me mit la main sur les yeux en disant : « O Dieu parfait ! » ; il retira alors sa main et mes yeux devinrent clairvoyants ; il plaça une seconde fois sa main sur mes yeux qui se retrouvèrent dans leur premier état. » L'imam offrit ensuite à l'aveugle de lui rendre définitivement la vue à la condition de laisser son sort à la décision de Dieu, tandis que s'il gardait son infirmité, il serait sûr d'aller au Paradis. Abou-Basir choisit la seconde de ces deux alternatives.

L'imam Mohammed-Baker mourut en l'an 104 à l'âge de cinquante-sept ans.

Le sixième imam est le célèbre Djaafer-el-Sadik, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'Hoseïn. Ce personnage est le plus célèbre de tous les imams alides ; il passe dans tout l'Islam pour avoir inventé plusieurs méthodes de divination qui sont répandues même dans les pays sunnites. Il s'appelait Abou-Abd-Allah et sa mère se nommait Oumm-Ferdèh ; elle était fille de Mohammed, fils d'Abou-Bekr-el-Siddik. Djaafer-el-Sadik naquit à Médine en l'an 30 ou 33 de

l'hégire (1). Cet imam était très versé dans les différentes sciences et il se distinguait par l'excellence de ses mœurs. Le khalife abbasside Abou-Djaafer-el-Mansour ordonna un jour qu'on lui amenât l'imam et quand il fut présent, il lui dit que comme il savait qu'il méditait de le faire tuer et de s'emparer de son empire, il serait obligé de le faire condamner à mort; Djaafer-el-Sadik ne dut qu'à son esprit de se tirer de ce mauvais pas; il n'était d'ailleurs pas assez téméraire pour avoir un tel dessein. Il composa un traité de sciences plus ou moins magiques qui a une grande célébrité en Orient et qui est connu sous le nom de *Kitab el-djefr*; Ali-Murtida, fils de l'imam Mousa-el-Ridha, disait que l'on pouvait connaître à l'aide de ce livre tous les événements depuis la création jusqu'au jour de la résurrection; il y avait deux sortes de *djefr* ou livre de divination, le *djefr* rouge et le *djefr* blanc. Un nommé Abou'-l-Khattab affirma que non seulement Djaafer-el-Sadik était l'imam, mais qu'il était également Dieu. Djaafer, qui avait plus de scrupules que n'en eut plus tard le Fatimite el-Hakem-bi-amr-Allah et les Soufis repoussa cette assertion avec horreur et dit : « Qu'il soit maudit, lui et ses partisans! » (2)

L'imam Djaafer-el-Sadik mourut au mois de Shavval de l'an 148 de l'hégire, sous le khalifat d'Abou-Djaafer-el-Mansour, à l'âge de soixante-cinq ans.

Le septième imam est son fils Mousa-el-Kazem; il naquit dans une localité nommée Abou-Atfan, qui se trouve entre la Mecque et Médine, au mois de Safer de l'année 128; il s'appelait Abou'-l-Hasan, Abou-Ibrahim ou Abou-Abd-Allah et on le surnomma el-Kazem (celui qui retient sa colère); sa mère se nommait Hamidèh. Abou-Mohammed-Hasan, fils de Mohammed, fils de Yahya, descendant

(1) Le *Tezkerét el-evlia* ou *Mémorial des Saints*, de Férid-ed-Din-Attar donne de nombreux renseignements sur cet imam regardent comme l'un des ancêtres de la secte des Soufis. Je ne crois pas utile de les donner ici, car on les trouve pour la plupart dans la traduction du *Tezkérèh-i evlia* ouïgour de Pavet de Courteille. Paris, 1889.

(2) Ala-ed-Din-Ata-Mélik-Djouveïni, *Djihan-Kusha*, ms. supp. Persan 205, folio 157 v°.

d'Ali, raconte qu'un descendant d'Omar insulta un jour l'imam Mousa et qu'il parla avec mépris du khalife Ali; plusieurs des personnes qui se trouvaient avec l'imam Mousa lui demandèrent la permission de le tuer; non seulement il ne voulut point y consentir, mais il traita généreusement l'homme qui avait proféré ces insultes. Peut-être d'ailleurs, y avait-il dans cet acte comme dans bien d'autres qui sont rapportés par les historiens musulmans, autant de politique que d'humanité, peut-être même plus. On rapporte que Mohammed-ibn-Djaafer-el-Mansour, autrement dit le khalife el-Mehdi, fit transférer l'imam de Médine à Bagdad et le fit mettre en prison; il lui rendit sa liberté au bout de quelque temps, et lui donna une somme de mille dinars à la suite d'un songe qui l'avait fort effrayé et dans lequel Ali lui était apparu; il le fit reconduire à Bagdad par son chambellan Rébi. L'imam Mousa paraît avoir vécu pendant quelque temps en assez bons termes avec les Abbassides qui le traitaient avec honneur. Mirkhond raconte en effet, d'après un certain Ayyoub-ibn-el-Hoseïn-el-Hashimi, qu'il assistait à des soirées (*medjlis*) données par le khalife Haroun-er-Réshid. Néanmoins, comme il inspirait des craintes d'ailleurs justifiables, au Khalifat abbasside, on se débarrassa de lui par le poison; il mourut en 183 de l'hégire à Médine. On raconte que lorsque l'imam fut empoisonné, il dit : « Aujourd'hui on m'a donné du poison, demain mon corps sera jaune, après-demain il sera rouge et le jour suivant, noir; ce jour-là je mourrai. » Tout ce que l'imam avait ainsi prédit se trouva exact. Pour bien montrer qu'il était mort et faire croire au peuple qu'il avait été la victime d'un accident, on transporta son corps au bord d'un pont sur le Tigre, et on l'exposa ainsi pour bien montrer que son corps ne portait aucune trace de violence. Il fut inhumé dans les tombeaux des Hashémites. D'après l'auteur de la *Prairie verdoyante des hommes pieux*, il avait vécu quarante-cinq ans.

Le huitième imam fut son fils Ali-ibn-Mousa-el-Ridha, dont le tombeau, comme le dit Mirkhond, est visité par

une foule immense de pèlerins venus des quatre coins du monde musulman ; on l'appelle également el-Ridha ou el-Murtidha. Il naquit à Médine en l'an 148 de l'hégire, la onzième nuit du mois de Dhou'-l-Kaada de l'an 153, suivant d'autres autorités. La mère de l'imam Mousa-el-Kazem avait acheté plusieurs jeunes filles persanes qui appartenaient aux meilleures familles du pays ; une nuit, elle eut un songe durant lequel elle entendit Mohammed lui ordonner de donner l'une d'elles en mariage à son fils ; cette personne se nommait Nedjmèh-Tahérèh. La naissance d'Ali-el-Ridha fut annoncée par des signes qui tiennent du prodige : sa mère raconta que durant tout le temps qu'elle avait été enceinte de lui, elle n'avait ressenti aucune gêne et que lorsqu'elle dormait, elle entendait sortir de son sein une voix qui chantait les louanges d'Allah.

Quoiqu'étroitement surveillés par la police des khalifes abbassides qui voyaient avec raison en eux un danger immédiat et de tous les instants pour leur dynastie, les Alides n'en étaient pas moins arrivés par leurs intrigues continuelles à fortement ébranler l'autorité du Khalifat orthodoxe. Les révoltes provoquées par les descendants de Fatima rendirent un moment sa situation assez critique pour que, sous le règne de Mamoun, il fût décidé par les jurisconsultes sunnites qu'on prendrait pour lui succéder un Alide et leur choix tomba justement sur l'imam el-Ridha. « Son fils (de l'imam Mousa), dit Rashid-ed-Din dans la *Djami-at-téwarikh*, l'imam Ali-ibn-Mousa-el-Ridha se trouvait alors à Médine, il y vécut jusqu'à ce que le khalife Mamoun (sur lui soit la malédiction d'Allah !) le fit venir dans le Khorasan qu'il lui donna comme fief par un diplôme autographe qui est aujourd'hui (1) encore conservé à Meshhed, près de Tous. Au bout de quelque temps, il fut empoisonné à Tous et il y fut enterré. »

Le khalife avait en même temps ordonné que l'on délaissât les habits noirs qui étaient les insignes des

(1) Le vizir de Ghazan écrivait dans les premières années du XIVe siècle de l'ère chrétienne.

Abbassides pour revêtir des habits d'étoffe verte comme en portaient les Alides. L'attitude de l'imam au jour où il fut reconnu comme l'héritier présomptif de Mamoun, et celle de la population furent telles que sur le conseil du vizir Fadl, fils de Sahal, le khalife revint immédiatement sur sa décision. Ces deux mesures contradictoires prises coup sur coup ne firent que rendre l'imam el-Ridha plus redoutable pour le Khalifat; aussi Mamoun chercha-t-il à s'en débarrasser le plus promptement possible; il invita l'imam à se rendre aux bains en sa compagnie, mais celui-ci eut la bonne idée de refuser en disant que le prophète Mohammed lui était apparu et lui avait conseillé de n'en rien faire.

On comprend l'importance politique de l'acte qui, en faisant de l'imam el-Ridha le successeur des khalifes abbassides, rendait le pouvoir souverain à la seule branche de la famille du Prophète qui, juridiquement parlant, fût en droit de l'exercer.

Ce fut, comme on vient de le voir, un triomphe sans lendemain pour les Alides et il est permis de croire que ce fut beaucoup de leur faute; sans doute, même à l'époque de Mamoun, qui a bien l'air d'avoir été un des tournants de l'histoire du Khalifat sunnite, il y eut dans l'empire un fort élément anti-alide, mais il est non moins probable que cet élément n'était qu'une minorité pour que le khalife ait pris, pour ainsi dire de lui-même, une décision aussi grave, qui devait décider à jamais du sort de sa dynastie; avec plus de tact politique, Ali-ibn-Mousa-el-Ridha n'aurait sans doute pas rencontré d'obstacles insurmontables sur sa route, mais ce tact politique, ce sens ou plutôt ce pressentiment de ce qu'il faut éviter de faire, a toujours manqué aux Alides au moment précis où ils arrivaient au pouvoir souverain. Il n'y a peut-être pas de religion au monde, sans en excepter le Christianisme, dans laquelle les missionnaires, les *daïs,* aient pratiqué un renoncement aussi complet et se soient exposés, non chez des barbares, mais chez leurs frères de croyance et de race, à des traitements aussi rigoureux et à des morts aussi cruelles que celles qui attendaient les Shïites pris à faire de la pro-

pagande en pays sunnite; mais le renoncement, le dévouement de ces humbles à la cause de la famille d'Ali n'aboutit pendant des siècles qu'à des résultats misérables, et cela par la faute de ceux qui auraient dû les soutenir. Il n'y a qu'une époque où les Alides furent aussi près de s'emparer du pouvoir universel que l'était Ali-ibn-Mousa-el-Ridha sous le règne de Mamoun, c'est celle où les Fatimites, tout puissants depuis les rives de la mer Rouge jusqu'aux embouchures du Niger, semblaient sur le point d'anéantir le Khalifat orthodoxe de Bagdad. Il ne fallut cependant que l'épée d'un officier de fortune qui aurait aussi bien servi le Khvarizmshah, les Mongols ou les Fatimites eux-mêmes s'il y avait vu son avantage, pour mettre fin à la dynastie fondée par le Mahdi; il est vrai qu'il s'appelait Saladin. C'est de même qu'à la chute des Omeyyades de Damas, le sixième imam Djaafer-el-Sadik refusa de se mettre en campagne et d'accepter le titre de khalife, laissant ainsi le pouvoir passer sans contestation aux Abbassides.

Les historiens sunnites voudraient faire croire que ce fut un simple caprice qui dicta cette décision à Mamoun, mais il n'en est rien. Mamoun était certainement inaccessible à bien des préjugés qui étouffaient l'esprit de ses contemporains; il fut en tout un novateur, ce qui est loin d'être une qualité aux yeux des Musulmans (1), il fut le premier qui osa faire traduire en arabe les ouvrages de la philosophie grecque, qui lut les traités de métaphysique (2) et Euclide (3); c'était en définitive un libre-penseur, c'est-à-dire un homme qui pensait mal; mais de là à vouloir substituer les Alides aux Abbassides, il y avait un pas, et

(1) L'auteur du *Fakhri* dit toujours en parlant de ce khalife... ومن اختراعاته « et parmi ses innovations, il fut que... », ce qui sous sa plume, est très loin de constituer un éloge.

(2) علوم الاوايل.

(3) Le *Fakhri*; on lit dans l'ouvrage historique de Makrizi (*Kitâb el-solouk*), ms. ar. 1726, fol. 6 verso : « Ce fut le premier khalife qui étudia l'astronomie et qui régla sa conduite sur les présages des astres; il lut un grand nombre d'ouvrages des philosophes anciens. »

il est certain que le khalife ne l'aurait pas fait si les circonstances politiques ne l'avaient rigoureusement exigé et si les descendants d'Ali n'étaient pas arrivés au point d'être capables de s'emparer du Khalifat, si l'on ne préférait le leur abandonner.

A peine les Abbassides et les Sunnites de Bagdad eurent-ils appris la décision de Mamoun, qu'ils firent supprimer son nom dans la prière du Vendredi, et qu'ils proclamèrent à sa place son frère Ibrahim, fils de Mahdi ; dans sa rage, Mamoun fit assassiner au bain son vizir Fadl, fils de Sahal, qui partagea ainsi le sort de tous ceux que leur destinée conduit à donner un mauvais conseil, ou à apprendre une nouvelle désagréable aux princes orientaux. Quant à l'imam el-Ridha, sa mort suivit de près celle du vizir ; on empoisonna une grappe de raisin qui était son fruit de prédilection, et le khalife se trouva ainsi débarrassé des deux personnages qui, par des voies différentes, l'avaient fait descendre d'un trône où il ne tarda pas à remonter. Ce tragique événement se produisit dans le village de Sénabad, dans le pays de Thous, où Firdousi devait naître un siècle plus tard, au mois de Ramadhan de l'année 203, ou, suivant d'autres, de l'année 208. Par un singulier hasard de la destinée, l'imam fut inhumé dans le monument où reposait Haroun-er-Réshid, le khalife des Mille et une Nuits.

Le neuvième imam fut le fils d'Ali-er-Ridha, nommé Mohammed-Taki, qui naquit à Médine en l'année 195. Sa mère se nommait Kheïzouran, comme la mère d'Haroun-er-Réshid, ou, suivant d'autres, Reïhanèh. Avant la catastrophe qui amena la rupture définitive entre les Alides et les Abbassides, le khalife Mamoun qui éprouvait une sympathie toute particulière pour le jeune Mohammed, lui avait fait épouser la fille de son vizir, Fadl-ibn-Sahal. Mirkhond raconte qu'un homme digne de toute confiance a rapporté le fait suivant : « J'ai entendu dire dans l'Irak qu'un certain individu prétendait être doué de la Prophétie ; on le conduisit à Damas chargé de chaînes de fer et on l'emprisonna dans telle localité ; je m'étais rendu dans cet endroit et je donnai quelque argent au portier

pour qu'on me conduisît devant ce personnage; je vis que c'était un homme intelligent et qu'il avait des connaissances étendues. Il me dit : « Je suis originaire de Damas, et j'y ai durant plusieurs années passé mon temps à prier Dieu; je me trouvais une nuit dans la mosquée et j'avais les yeux tournés vers la *kiblah*; je priais Dieu avec ferveur, quand je vis tout à coup un homme apparaître devant moi, qui me dit : « Lève-toi! » Quand j'eus fait un peu de chemin, je me trouvai dans la mosquée de Koufa. « Quel est cet endroit? » me demanda-t-il. Je lui répondis que c'était la mosquée de Koufah. Il se mit à faire la prière et je l'imitai; quand il eut terminé, il sortit et j'en fis autant; nous nous mîmes à marcher; au bout de très peu de temps, je me trouvai dans la mosquée du Prophète à Médine l'illuminée; l'homme salua le mausolée où il repose, puis il se mit à prier et je fis de même; il se leva ensuite et se remit en chemin pendant que je me hâtais de le suivre; nous avions à peine fait quelques pas que je me trouvai à la Mecque; quand nous eûmes fait le tour de la Mosquée, nous sortîmes de cette ville. A partir de ce moment le mystérieux personnage disparut à mes yeux, et je me retrouvai à l'endroit où je faisais ma prière. Je restai confondu de cet événement et il me fut impossible de savoir qui il était. L'année suivante, au même instant, il se présenta de nouveau devant moi et me prit de même comme compagnon de route; nous refîmes identiquement les mêmes choses; au moment où il allait me quitter, je l'adjurai de me révéler qui il était; il me répondit : « Je suis Mohammed-ibn-Ali-ibn-Mousa-ibn Djaafer (c'est-à-dire le neuvième imam) ». Le lendemain, je racontai cet événement merveilleux à mes amis; ce récit est arrivé aux oreilles du gouverneur de Damas, qui m'a accusé de prétendre à la Prophétie et qui m'a fait charger de chaînes comme tu le vois. » Le visiteur fut ému de la sincérité avec laquelle ce malheureux lui avait narré son histoire et il écrivit à l'officier qui commandait dans la capitale de la Syrie pour lui demander sa grâce; dès qu'il l'eut obtenue, il se rendit à la prison pour

la lui annoncer, mais il trouva les soldats de garde en proie à un trouble extraordinaire, et quand il leur en demanda la cause, on lui répondit que le prisonnier venait de disparaître subitement.

L'imam Mohammed-Taki mourut à Bagdad.

Le dixième imam fut Ali-ibn-Mohammed-Djévad, connu sous le nom d'Abou'-l-Hasan et encore mieux sous celui d'Askéri, Zéki ou Taki. Sa mère se nommait Semanèh; plusieurs historiens racontent, sans doute avec raison, qu'il était le fils de la fille du khalife abbasside Mamoun. Il naquit à Médine au mois de Dhou'-l-Hidjdja de l'année 212 de l'hégire ou, suivant d'autres, en 213; le khalife Motavakkel le fit venir de force du Hedjaz dans l'Irak et le fit étroitement surveiller dans la ville de Samarra (*Surra-men-raa*), il le fit ensuite enfermer dans la prison appelée « la maison des mendiants ». Un des courtisans du khalife, nommé Salih, fils de Saïd, ayant déploré la rigueur de son sort, l'imam lui répondit qu'en réalité il n'était point renfermé dans la prison où il paraissait être détenu, et qu'il était aussi libre que s'il n'avait jamais été chargé de chaînes. Les historiens racontent même que le khalife Motavakkel ne dut sa guérison qu'à l'intervention de l'imam alide. D'après le récit de Mirkhond dans le *Rauzet-us-Séfa*, la vie d'Ali-ibn-Mohammed n'offre aucune autre particularité bien remarquable; il mourut à la fin du mois de Djoumada premier de l'année 254, âgé de 41 ans, et il fut enterré dans un palais qu'il possédait dans la ville de Samarra.

Le onzième imam est son fils Hasan-Askéri, qui se nommait Abou-Mohammed et qui était surnommé el-Zéki, el-Khalis, el-Sézah; le surnom de Askéri lui venait de son père Ali-ibn-Mohammed; sa mère se nommait Sousen (le lys). Il naquit à Médine au mois de Rébi second de l'année 232 de l'hégire, ou suivant d'autres, de l'année 231; ce fut, au dire de Mirkhond, l'un des hommes les plus remarquables et les plus généreux de la famille de Mohammed; L'historien persan cite de lui des traits de libéralité qu'il serait trop long et peu intéressant de rapporter en détail,

mais en revanche il ne donne aucun renseignement sur ses relations avec les khalifes de la dynastie abbasside, ce qui serait beaucoup plus intéressant. Cet imam mourut à Samarra dans l'un des deux mois de Rébi de l'année 260 de l'hégire, à l'âge de 28 ans.

Le douzième et dernier imam des Shiites imamis est Mohammed le Mahdi, qui se nomme Aboul-Kasem, et que l'on connaît plus généralement sous le nom d'el-Hadi, el-Mahdi « celui qui est dirigé par Dieu dans la voie droite »; el-Montézer « celui dont on attend la venue » ; Sahib-el-Zéman « le Maître du temps ». Il naquit à Samarra, le jour même de la mort de son père, de sorte qu'il eut comme le remarque Mirkhond, l'imamat dès son enfance, comme Jésus-Christ. Sa venue était prédite par une tradition attribuée au prophète Mohammed suivant laquelle : « Alors qu'il ne restera plus pour le monde qu'un seul jour, Allah le Très Haut allongera ce jour pour envoyer pendant son cours un homme issu de moi et de ma famille; comme nom, il lui donnera mon nom; il remplira le monde de justice et d'équité, comme il était rempli avant lui d'injustice et d'iniquité (1). »

Suivant quelques historiens, la mère de cet imam se nommait Nerdjès, le narcisse. Hakimèh, qui était la tante de l'imam Zéki raconte que cet imam lui dit un jour de rester durant la nuit prochaine dans leur maison parce qu'il savait qu'Allah devait lui donner un fils. Hakimèh lui dit que cela lui semblait étrange, car elle ne s'était point aperçue de la grossesse de Nerdjès, mais l'imam lui répondit qu'il en était du cas de sa femme comme de celui de la mère de Moïse, qui accoucha sans qu'on se soit douté qu'elle fût enceinte. « Je demeurai dans la maison durant toute la nuit, dit Hakimèh, et je restai éveillée à partir de

(1) Cette tradition est rapportée par Aouf el-Aarabi et par Abou Sahl Aouf ibn-Djémil el Abdi (*Notices et Extraits des Manuscrits*, tome XVII, p. 151 ; tome XX, p. 173); dans un autre passage de sa *Mokaddama*, Ibn-Khaldoun rapporte qu'Ali aurait recueilli lui-même cette tradition de la bouche de Mahomet. (*Ibid.*, tome XVII, p. 156 et XX, p. 165).

minuit ainsi que Nerdjès ; au moment où les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon, je me dis : « Voici l'aube qui point et ce que m'a dit Abou-Mohammed ne s'est pas réalisé. » Au même moment, j'entendis la voix d'Abou-Mohammed qui disait : « O ma tante, hâte-toi ! » J'entrai rapidement dans la chambre où se trouvait Nerdjès ; je vis qu'elle était saisie d'un tremblement convulsif qui agitait ses membres ; elle me serra sur sa poitrine, récita la sourate *el-Ikhlas*, les versets *Enna enzelna* et les versets du Trône. Un instant après, la maison fut remplie d'une vive lueur et quand je pus regarder, j'aperçus le fils d'Abou-Mohammed (le douzième imam) qui était à terre et qui se prosternait (devant Allah) ; je le pris dans mes bras. Abou-Mohammed me dit du *hudjret* (1) où il se trouvait : « O ma tante, apportes-moi l'enfant ! » ; je le lui portai ; il l'embrassa et mettant sa langue dans sa bouche, il dit : « Mon fils, parle-moi par la permission du Dieu très haut ! » L'enfant dit : « Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux ! Il veut que nous soyons bienveillants envers ceux qui souffrent sur la terre ; nous les avons placés comme Imams, comme les héritiers des Prophètes ! » Je vis des oiseaux verts qui se tenaient de tous côtés autour de nous ; Abou-Mohammed interpella un de ces oiseaux et lui dit : « Prends-le et garde-le autant qu'Allah l'a permis ; certes Allah connaît bien son destin. » Je demandai à Abou-Mohammed : « Quel est cet oiseau et quels sont les autres ? » Il me répondit : « C'est Gabriel et les autres sont les Anges. » Plusieurs historiens rapportent que lorsque le douzième imam vint au monde, il avait le cordon ombilical coupé et était circoncis comme l'etait Mohammed à sa naissance.

(1) Ce mot désigne quelquefois en arabe l'alvéole de pierre dans laquelle on dépose un cercueil ; mais ce n'est pas ce sens qu'il faut adopter ici. Il faut cependant remarquer que suivant quelques traditionnistes musulmans, le Mahdi est né le jour même de la mort de son père ; dans ce sens il faudrait traduire par « cercueil » ; mais cela semble contraire au reste du récit de Markhond.

III

Si l'on en croit les traditionnistes arabes, la croyance au Mahdi est un dogme de l'Islam aussi absolu que la croyance en Allah ou en son Prophète. « Celui qui nie le Mahdi, a dit Mahomet, est un infidèle, quiconque nie le Dedjdjal est un mécréant (1). » Il est certain que cette parole n'est jamais sortie de la bouche du Prophète, car elle infirmerait, comme on le verra plus loin, l'un des points essentiels du dogme musulman, celui d'après lequel Mahomet est le dernier envoyé divin qui doive paraître sur la terre, et cependant le traditionniste qui la rapporte, Anès-ibn-Malek, est l'un de ceux en qui on peut avoir quelque confiance. D'autres théologiens s'appuient sur cette tradition : « Point de Mahdi, sauf Jésus-Christ, fils de Marie » (2), pour affirmer que tout ce qui a été raconté sur le Mahdi alide est de pure fantaisie. Il est vraisemblable que la première de ces deux traditions a été inventée par les Alides pour les besoins de leur cause ; il est plus difficile de déterminer qui a forgé la seconde.

D'après les traditionnistes musulmans, la venue du Mahdi fut prédite à maintes reprises, comme on vient d'en voir un exemple, par le Prophète, ainsi que par quelques-uns des imams. Parmi ces prédictions, il y en a une qui est plus importante que toutes les autres, c'est celle qui a été énoncée par Mahomet quand il a dit : « Le Mahdi sortira de (la partie de) ma famille qui naîtra de Fatima. » D'après un traditionniste bien connu, Anès-ibn-Malik, le Prophète dit un jour : « Nous, fils d'Abd-el-Motallib, nous serons les princes des bienheureux dans le Paradis ; Moi, Hamza,

(1) *Notices et Extraits*, tome XVII, p. 144 et t. XX, p. 161. Cette tradition est rapportée par Anès-ibn Malek.

(2) *Ibid.*, tome XVII, page 163 tome XX, p. 188.

Ali, Djaafer, Hasan, Hoseïn et le Mahdi (1). » Un nommé Hodeïfa (2) rapporte que Mahomet a dit : « Quand il ne restera plus au monde qu'un seul jour, Allah allongera ce jour pour qu'un homme de ma famille (3) devienne souverain ; il se livrera de grandes batailles, et l'Islam triomphera, car Allah ne trahira pas son pacte ! » Comme on le verra un peu plus loin, cette tradition est rapportée en termes presque identiques par l'historien persan Mirkhond. Abou-Horeïra, le *Père de la petite chatte*, en rapporte le commencement à peu près dans les mêmes termes, en substituant seulement le mot nuit au mot jour. Termidi et Abou-Daoud, cités par Ibn-Khaldoun (4), rapportent la même tradition, en ajoutant toutefois que le Mahdi sera l'homonyme de Mahomet et que son père se nommera comme le père du Prophète. Termidi en donne une autre variante : « Le monde ne finira pas jusqu'au

(1) *Notices et Extraits des Manuscrits*, tome XVII, page 157 et tome XX, p. 182.

(2) J'emprunte la plupart de ces détails à une dissertation sur la venue du Mahdi, écrite en arabe par Mari-ibn-Yousouf-ibn-Abou-Bekr-ibn-Ahmed-ibn-Yousouf-el-Mokaddési-el Hanbéli intitulée *Feraid-févaid-el-fekr-fi'-l-imam-el-Mahdi-el-Montézer*, ms. ar. 2026. On lit à la fin du volume (folio 23 verso) une note ainsi rédigée « L'auteur, le pauvre esclave, Mari-ibn-Yousouf-el-Hanbéli-el-Mokaddési dit : « J'ai terminé la composition de ce traité un mercredi, dans les dix premiers jours du mois de Rébi second, dans la mosquée el-Azhar (au Kaire) en l'année 1022 de l'hégire », On en trouvera d'autres tirés de la *Mokaddama* ou Prolégomenes du célèbre historien berbère Ibn-Khaldoun. Cet auteur est très important pour l'étude du Mahdisme, car il vivait dans la terre promise des révolutions religieuses, à peu de distance de Sedjelmasa où se proclama le premier Mahdi. De plus il avait consulté deux ouvrages fort importants qui sont aujourd'hui perdus, les deux traités du traditionniste Ibn-Abi-Keïtéma-Abou-Bekr-Ahmed (+ 892, J. C.) et celui d'Abou'l-Kasem-Abd-er-Rahman-el-Khathaami (+ 1185 J. C.).

(3) Ibn-Khaldoun cite d'autres traditions que je ne crois pas utile de rapporter ici et suivant lesquelles le Mahdi est un descendant de Fatime (*Notices et Extraits des Manuscrits*, tome XX, p. 168).

(4) *Notices et Extraits des Manuscrits*, tome XVII, p. 144 et tome XX, p. 162.

moment où un homme de ma famille régnera sur les Arabes ; son nom sera le même que le mien (1). » Koleïb, fils de Djaaber, raconte que son père entendit Mahomet dire : « Après moi, il y aura des khalifes, après les khalifes, des émirs, après les émirs, des rois superbes ; c'est alors que viendra le Mahdi, il sortira de ma famille, et il remplira le monde de justice de même qu'avant lui l'injustice y régnait ! »

Il est plus que douteux qu'il faille regarder comme authentique cette tradition qui, si elle l'était, prouverait que le Prophète avait indiqué la forme de gouvernement à suivre après sa mort, sinon ses héritiers.

D'après une autre tradition, Mahomet aurait dit : « A la fin des temps, un grand malheur fondra sur mon peuple, causé par son sultan : il ne prendra pas garde à leurs maux et leurs souffrances s'accroîtront au point que la vaste terre deviendra trop étroite pour eux ; le monde sera rempli d'injustice et de violence. Allah enverra alors un homme de ma famille qui répandra la justice et l'équité dans le monde et en fera disparaître l'iniquité. » Le traditionniste Abou-Daoud, cité par Ibn-Khaldoun dans sa *Mokaddama* (2), rapporte qu'à la mort d'un certain khalife, il y aura un grand trouble parmi les Musulmans; un des habitants de Médine s'enfuira à la Mecque, refaisant en sens inverse la voie douloureuse que le Prophète avait suivie en l'an 622. Les habitants de la Mecque lui prêteront serment dans le parvis de la grande mosquée, entre le *rokn* et le *makam*. On enverra contre lui des troupes de Syrie, qui seront englouties dans la plaine qui s'étend entre les deux villes saintes. Les *abdals* de Syrie et les habitants de l'Irak lui prêteront alors serment ; après avoir défait un Koreïshite qui viendra le combattre, il établira l'Islamisme sur toute la terre et mourra après sept ans de règne. Il est à peine besoin de faire remarquer les ten-

(1) *Id.*, tome XVII, p. 145 ; tome XX, p. 162.

(2) *Notices et Extraits des Manuscrits*, tomes XVII, p. 148 et XX, p. 168.

dances soufies de cette tradition. Suivant une autre tradition également rapportée par le même Abou-Daoud (1), le Prophète disait que le Mahdi aurait le nez aquilin et le front découvert. Le célèbre soufi espagnol Mohyï-ed-Din-ibn-el-Arabi fait dire au prophète Mohammed : « Moi et le Mahdi, nous sommes deux frères ; le Mahdi est envoyé avec le sabre et moi avec le Koran » (2).

D'après Ibn-Abbas, le Prophète dit : « Quatre croyants et infidèles ont régné sur le monde ; les croyants sont Zoulkarneïn (Alexandre le Grand) et Soleïman (Salomon) ; les infidèles, Nemrod et Bokht-en-Nasr (3) ; le cinquième qui le gouvernera sera le Mahdi ; il sortira de ma famille. » Abou-Horeïra rapporte la tradition suivante, également sortie de la bouche de Mahomet : « Le cours des heures ne sera pas encore arrêté quand un homme, sorti de ma famille, deviendra le souverain (du monde) ; il s'emparera de Constantinople et des montagnes du Deïlem ! »

Tous les traditionnistes s'accordent, comme on l'a déjà vu, pour dire que Mahomet et Ali avaient prédit que le Mahdi porterait le même nom que le Prophète, c'est-à-dire qu'il s'appellerait Mohammed.

La venue du Mahdi sera annoncée aux hommes par des signes miraculeux ; d'après le célèbre traditionniste Kaab, une étoile apparaîtra à l'Orient, qui aura une queue,

(1) *Ibid.*, tome XVII, p. 149 ; tome XX, p. 170.

(2) Ms. persan 256, fol. 76.

(3) D'après la légende gnostique perso-arabe, Bokht-en-Nasr, dont le nom n'est pas autre chose qu'une transcription de *Nabukadnetsar*, était le général du roi kéanide Lohrasp ; il s'empara de Jérusalem sur l'ordre du roi de Perse. On lit dans le Minokhired : *u min Kaï-Lohrâsp sût danâ yahvûnt aighash khûtâih khûp kart u dar yazdân sipâsdâr yahvûnt u Hûrshâlim-i Yahûtân barâ khafrûnt u Yahûtan vashûft paragandak kart :* « L'avantage du règne de Kaï-Lohrasp fut qu'il fut un bon souverain, qu'il adora bien les Izeds, qu'il détruisit la Jérusalem des Juifs, et qu'il dispersa les Juifs par toute la terre. » (*The Book of the Mainyo-i khard*, edited by E.-C. Andreas, Kiel, Lepsius, 1882, p. 31-32.) C'est la mention la plus ancienne de la tradition qui fait de Bokht-en-Nasr le lieutenant du roi de Perse. (Cf. Noeldeke, *Goettingische gelehrte Anzeïgen*, 1882, numéro du 2 août.)

autrement dit une comète se lèvera à l'Est. D'après un autre « une étoile se lèvera à l'Orient, qui brillera de l'éclat de la lune (1). »

Suivant un nommé Abou-Imamè, le Prophète a dit : « Au mois de Ramadhan, on entendra une voix. » — Les auditeurs lui dirent : « O Envoyé d'Allah ! au commencement, au milieu ou à la fin ? (2) » — Il dit : « Non, mais le 15 du mois de Ramadhan, la nuit du 15, la nuit du Vendredi ; une voix sortira du ciel, soixante-dix mille s'évanouiront en l'entendant, soixante-dix mille perdront la parole et soixante-dix mille imploreront leur pardon ! » Les traditionnistes ne s'entendent pas pour déterminer qui poussera ce cri ; les uns disent que ce sera d'abord l'ange Gabriel, puis Satan, d'autres que ce sera Iblis. Mahomet dit également : « Au mois de Ramadhan, on entendra une voix, au mois de Shavval un bruit sourd, au mois de Dhou-l-Kaada, les tribus (arabes) se sépareront les unes des autres, au mois de Dhou-l-Hidjdja le sang sera versé à flots et au mois de Moharrem le pèlerinage sera pillé, interrompu et l'Islam sera sur le point de périr. » L'imam Hoseïn, fils d'Ali, a dit : « Quand nous verrons un grand feu sortir du ciel, du côté de l'Orient, une nuit viendra au cours de laquelle le Mahdi apparaîtra » ; d'autres traditions sont encore plus obscures ; d'après l'une d'elles, « le Mahdi ne paraîtra pas avant que trois aient été tués, que trois soient morts et que trois soient demeurés sains et saufs. » En plus de ces apparitions de lumières dans le ciel et de guerres sanglantes, de nombreux tremblements de terre annonceront la venue du Mahdi.

D'après le traditionniste Abou-Djaafer, le Mahdi paraîtra dans le Khorasan et viendra à Koufa ; le Prophète aurait même dit, à ce que raconte Abou-Bekr-ibn-Makarri, d'après Ibn-Omar : « Le Mahdi sortira d'un village nommé Kéri-

(1) Cette prédiction rappelle assez celle suivant laquelle une étoile tombera du ciel sur la terre durant la nuit où naîtra Bahram Amavand et l'étoile qui guida les Mages à Bethléem.

(2) Litt. dans la première décade, dans la seconde décade ou dans la troisième décade.

mèh, suivant d'autres traditions, le Mahdi doit venir de la Transoxiane (*Ma-véra-el-nahr*); Ibn-Khaldoun rapporte que, d'après Ali, le Prophète dit qu'un homme nommé el-Haris viendrait de la Transoxiane et qu'il serait précédé par un individu nommé Mansour; il sera proclamé Mahdi, et tous les Musulmans devront lui obéir. L'authenticité de cette tradition est des plus suspectes, car tous les traditionnistes s'accordent pour affirmer que le nom du Mahdi sera le même que celui du Prophète (1).

Ibn-Khaldoun cite également une tradition suivant laquelle Mahomet dit un jour : « Après moi, les membres de ma famille souffriront beaucoup; on les dispersera et on les pourchassera jusqu'au moment où viendront des gens du côté de l'Ouest ayant avec eux des drapeaux noirs; ils confieront le commandement à un homme de ma famille (2). » M. de Slane croit que ce *hadis* a été inventé à l'époque où le khalife el-Mamoun désigna l'imam alide Mousa-el-Ridha comme son héritier présomptif (3): mais on ne voit guère, dans cette hypothèse, ce que viennent faire les drapeaux et les insignes noirs qui étaient ceux des Abbassides, tandis que les historiens arabes nous apprennent que les Musulmans s'empressèrent alors d'abandonner le noir pour prendre le vert qui est la couleur des Alides. On retrouve cependant ces drapeaux noirs comme étant ceux du Mahdi, car il est dit dans une autre tradition : « Auprès de votre trésor, trois personnes, tous fils de khalife, se combattront, mais aucun ne l'obtiendra; ensuite les drapeaux noirs se lèveront du côté de l'Orient... ensuite viendra le Mahdi (4). »

L'opinion suivant laquelle le Mahdi devait paraître dans le Hedjaz ne ralliait pas davantage autour d'elle tous les partis shïites, et cela se conçoit aisément : si elle donnait pleine satisfaction aux Shïites orientaux, il n'en

(1) *Notices et Extraits des Manuscrits*, tome XVII, p. 147; tome XX, p. 167.

(2) *Notices et Extraits des Manuscrits*, tome XVII, p. 153.

(3) *Idem*, tome XX, p. 176.

(4) *Idem*, tome XVII, p. 159 et tome XX, p. 184.

était point de même pour ceux qui étaient allés chercher au Maghreb un refuge contre les odieuses persécutions des Omeyyades et des Abbassides. Aussi les Shïites de l'Occident invoquent-ils des traditions qu'ils prétendent rigoureusement authentiques et qui prédisent l'apparition du Mahdi dans l'Afrique du nord (1).

Suivant le traditionniste Kaab, le Mahdi viendra au moment où la Syrie sera gouvernée par un souverain, l'Egypte par un autre, et que ces deux princes se feront une guerre acharnée ; mais cela est arrivé plus d'une fois sans que le Mahdi apparaisse. Le Mahdi paraîtra alors avec un ange volant au dessus de sa tête, qui criera : « Voilà le Mahdi ! »

L'époque de son apparition ne tarda pas à être fixée à une date très rapprochée de l'hégire. Djaafer-el-Sadik raconte qu'il viendra en l'an 200 de l'hégire, suivant d'autres en 204 ; ces deux époques s'étant passées sans que le Mahdi ait paru, plusieurs auteurs, en particulier le célèbre polygraphe Djélal-ed-Din-Abd-er-Rahman-el-Soyouti, dans son *Kitab-el-keshf*, admirent qu'on avait omis le chiffre 1000, ce qui se fait très souvent, et que la venue du Mahdi était prédite non pour l'an 200, mais pour l'année 1200. Un auteur soufi nommé Saad-ed-Din-el-Hamavia affirmé que le Mahdi naîtrait en l'année 757 de l'hégire (2).

Le khalife Ali, fils d'Abou-Talib, dit que le Mahdi naîtra à Médine ; on dit également que el-Sofiani enverra une armée contre la Mecque, avec l'ordre de massacrer tous les Hashémites qui s'y trouveront ; beaucoup seront assassinés et les autres s'enfuiront dans le désert et dans les montagnes. C'est alors que le Mahdi apparaîtra à la Mecque et que les Hashémites survivants se réuniront autour de lui.

Le traditionniste Abou-Djaafer raconte qu'après être entré à Koufa, el-Sofiani enverra des troupes dans toutes

(1) Ibn-Khaldoun dit que le Mahdi paraîtra à l'extrême limite des pays habités (*Notices et Extraits*, tome XX, p. 200).

(2) Ms. persan 256, folio 76.

les directions ; elles se heurteront à celles du Mahdi successivement à Tous, à Daulab-er-Reï, à Tokhoum-Zerrendj, à Istakhar; repoussées du Khorasan, les armées d'el-Sofiani seront écrasées à Medaïn, puis à Nisibin ; c'est surtout au concours des Persans du Khorasan et du Sedjestan que le Mahdi devra son triomphe final. A ce moment, ce sera la lutte entre l'Iran et le monde arabe qui recommencera comme dans la première moitié du VIIe siècle de l'ère chrétienne, avec cette différence que la Perse est destinée à rester victorieuse et à repousser l'invasion sémitique.

Après avoir vaincu el-Sofiani, le Mahdi se rendra avec ses troupes devant Antioche (1), et en criant par trois fois *Allah akbar*, les Musulmans en feront tomber les murailles ; il fera massacrer les hommes et réduira les femmes et les enfants en captivité; de là il se rendra à el-Roumiyyèh (Rome) et à Constantinople dont il s'emparera et où il fera mettre à mort 70.000 vierges. Il se rendra également maître de 70 villes de l'empire grec, après quoi il soumettra tout le monde à ses lois. C'est alors que Jésus-Christ descendra du ciel (2) sur le minaret de la grande mosquée de Damas et qu'il sera reconnu comme Imam par tous les Musulmans ; il aidera le Mahdi à tuer le Dedjdjal (3); suivant d'autres, il descendra du ciel en même temps que le Mahdi, en tout cas, il fera la prière ayant le Mahdi pour Imam. Le Mahdi restera ensuite avec le Christ à Jérusalem et c'est dans cette ville qu'il mourra; le Christ et les Musulmans feront la prière sur son corps. La durée du règne du Mahdi, depuis le jour de son apparition jusqu'à sa mort, varie suivant les

(1) On peut se demander si toutes ces traditions n'ont pas été retouchées à l'époque des Croisades.

(2) Jésus-Christ descendra du ciel revêtu de deux robes jaunes, s'appuyant sur les ailes de deux anges (*Notices et Extraits*, tome XX, p. 198).

(3) Ibn-Khaldoun dit que le Dedjdjal (l'Antéchrist) apparaîtra peu de temps après la venue du Mahdi, et après lui le Messie Jésus-Christ qui fera la prière avec le Mahdi comme imam (*Notices et Extraits*, tome XX, p. 158).

traditionnistes de 7 à 14 ans; l'un des plus célèbres, Hodeïfa, va même jusqu'à 20 ans, mais il semble bien que Mahomet la considérait comme devant être de 7 ans, sept étant un nombre fatidique chez les Musulmans. En effet, il est dit dans les *Hikem* que pour marquer la durée du règne du Mahdi, Mahomet ouvrit la main gauche tout entière et étendit le pouce et l'index de la main droite en tenant repliés les autres doigts de la main, ce qui fait 5 + 2, soit 7 (1). On trouve également comme variantes 5 et 9.

Bakiyya-ibn-Walid rapporte une tradition suivant laquelle le Mahdi mourra à l'âge de 30 ans; un traditionniste nommé Ali-Dinar prétend qu'il vivra 40 ans, un autre 34. Jésus-Christ restera quarante années encore à Jérusalem et il régnera sur les Musulmans; il se rendra au pèlerinage de la Mecque avec 70.000 personnes parmi lesquelles se trouveront les « Sept Dormants », il épousera une femme de Yezd, par conséquent une persane. D'autres auteurs disent que Jésus-Christ régnera à Médine et qu'il mourra dans cette dernière ville, où il sera enterré auprès du khalife Omar (2).

(1) *Notices et Extraits des Manuscrits*, tome XX, p. 186, 187.

(2) Ibn-Khaldoun, *Notices et Extraits*, tome XX, p. 198.

IV

On a vu plus haut, d'après le récit de Mirkhond, que Mohammed, fils d'Ali, plus connu sous le nom de fils de la Hanéfite (1), avait élevé de sérieuses prétentions à l'imamat lors de la mort d'el-Hoseïn, disant qu'il lui revenait de plein droit et non à Zeïn-el-Abidin. Les historiens musulmans ne donnent qu'assez peu de détails sur ce personnage et sur ses actes, mais ce qu'ils en disent suffit amplement à montrer que bien peu de temps après le désastre de Kerbéla, les Shiites étaient déjà divisés en sectes rivales qui cherchaient à s'arracher mutuellement l'imamat. Il est certain qu'un grand nombre de mécontents se réunirent autour de Mohammed, fils de la Hanéfite et voulurent le faire passer pour le Mahdi. Ces sectaires ont reçu dans l'histoire musulmane le nom de Keïsanis.

Cette prétention était d'ailleurs fort contestable au point de vue théologique ; le Prophète avait dit que le Mahdi s'appellerait comme lui, Mohammed, et qu'il serait l'un de ses descendants par Fatima ; le fils de la Hanéfite remplissait parfaitement la première de ces conditions, mais non la seconde, qui était aussi indispensable, si ce n'est plus : car si les descendants de Mohammed, fils de la Hanéfite sont bien de la famille du Prophète, comme ceux d'Akil, le fils préféré d'Ali, ils ne sont en définitive que des collatéraux, tandis que les fils d'Hoseïn sont des descendants directs de Mahomet et ceux à qui, sans nul doute, revenait l'imamat. Cette impossibilité matérielle qui résultait de la prophétie même de Mahomet n'arrêta

(1) Le vrai nom de ce personnage était Abou'-l-Kasem Mohammed ibn-Ali ibn-Abou-Taleb (*Généalogie des descendants d'Ali*, ms. ar., 2021, fol. 218 r°).

pas un instant le fils de la Hanéfite, ni ses partisans. Il est certain qu'après sa mort, son fils Ahmed, prétendit également être le Mahdi attendu. Plusieurs auteurs arabes, Beïbars-el-Mansouri (1), Ibn-el-Athir (2) affirment en effet qu'il y avait parmi les Karmathes des gens qui reconnaissaient ce personnage comme le Messie dont la venue était prédite par le Prophète ; on ne tardera pas à voir ce qu'il faut penser au juste de cette assertion, mais ce qu'il importe pour l'instant d'en retenir, c'est que des Shïites, sans plus spécifier la secte à laquelle ils appartenaient, voyaient dans Ahmed, fils de Mohammed, fils de la Hanéfite, le Mahdi attendu. Ibn-el-Athir cité par l'historien égyptien Nowaïri nous a conservé un passage d'un des livres religieux des sectateurs d'Ahmed-ibn-Mohammed-ibn-el-Hanefiyyèh dont voici la traduction :

« Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux ! Voici ce que dit el-Féredj, fils d'Osman, originaire d'un village qui se nomme Nasrana, qui est le *daï* (le missionnaire) du Messie Isa (Jésus-Christ), qui est le Verbe, qui est le Mahdi, qui est Ahmed, fils de Mohammed, fils de la Hanéfite, qui est Gabriel. »

Le célèbre écrivain syrien Abou'-l-Féredj, plus connu sous le nom de Bar-Hébreus, dit dans sa Chronique qu'en 270 de l'hégire, un homme parut près de Koufa et se mit à prêcher une doctrine nouvelle ; il écrivit un livre dans lequel on lisait : « Moi, un tel, qui suis réputé pour être fils d'Osman, du bourg de Nasaria, j'ai vu le Messie, qui est Jésus, qui est le Verbe, qui est le Mahdi (3), qui

(1) Dans sa grande chronique intitulée *Zoubdet el fikret fi taarikh el hidjret*, ms. ar. 1572, fol. 97 recto ; le nom complet de cet auteur est Emir Rokn-ed-Din-Beïbars-el-Devâdar.

(2) Le passage d'Izz-ed-Din-Ibn-el-Athir auquel nous faisons allusion est cité dans la grande encyclopédie de Nowaïri, ms. ar. 1576, folio 57 v°.

(3) بسم الله الرحمن الرحيم

يقول الفرج بن عثمان وهو من قرية يُقال لها نصرانة وهو داعية المسيح وهو عيسى وهو الكلمة وهو المهدى وهو احمد بن محمد ابن الحنفية وهو جبريل

est Ahmed, fils de Mohammed, fils de la Hanéfite, de la famille d'Ali, qui est l'ange Gabriel. Il m'a dit : « Tu es celui qui appelle, tu es le Chameau qui garde la colère contre les incrédules, tu es la Bête de somme qui porte le fardeau des croyants, tu es l'Esprit, tu es Jean, fils de Zacharie (1). »

Abou'-l-Féda donne une version légèrement différente de celle d'Abou'-l-Féredj et qui paraît plus exacte en ce sens qu'el-Féredj, fils d'Osman y prétend avoir reçu du Ciel le livre dans lequel se trouvaient ces choses étranges, tandis que Bar-Hébreus prétend qu'il en est l'auteur. Voici d'ailleurs les termes mêmes dans lesquels Abou'-l-Féda rapporte ce passage : « Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux ! El-Féredj, fils d'Osman, qui est originaire du village nommé Nasrana, dit qu'il est le *daï* (missionnaire) du Messie, qui est Jésus, qui est le Verbe, qui est le Mahdi, qui est Ahmed, fils de Mohammed, fils de la Hanéfite, qui est Gabriel. Le Messie prit la forme d'un homme et lui dit : Tu es le *daï*, tu es le *hodjdja* (la Preuve), tu es le Chameau, tu es la Bête, tu es Jean, fils de Zacharie, tu es le Saint-Esprit (2). »

Beïbars-el-Mansouri rapporte dans les mêmes termes les paroles que le Messie adressa à Féredj, fils d'Osman, mais il ajoute la formule que ses sectateurs devaient réciter après avoir fait la prière :

« Je témoigne qu'Adam est l'Envoyé d'Allah ; je témoigne que Noé est l'Envoyé d'Allah ; je témoigne qu'Ibrahim est l'Envoyé d'Allah ; je témoigne que Mousa

(1) Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, tome II, p. 319.

(2) بسم الله الرحمن الرحيم
يقول الفرج بن عثمان وهو من قرية يقال لها نصرانة انّه داعية المسيح وهو عيسى وهو الكلمة وهو المهدى وهو احمد بن محمّد بن الحنفيّة وهو جبرئيل وان المسيح يصور فى جسم انسان وقال انك الداعية وانك الحجة وانك الناقة وانك الدابة وانّك يحيى بن زكريا وانك روح القدس
Ms. arabe 1508, folio 132, verso.

est l'Envoyé d'Allah; je témoigne qu'Isa (Jésus-Christ) est l'Envoyé d'Allah; je témoigne que Mohammed est l'envoyé d'Allah; je témoigne qu'Ahmed, fils de Mohammed, fils de la Hanéfite est l'Envoyé d'Allah (1). »

On connait fort peu de chose des dogmes et des préceptes de la secte shïite qui reconnaissait comme chef Mohammed, fils de la Hanéfite ; mais les quelques renseignements qui nous sont fournis par les historiens orientaux montrent que la part de l'iranisme y était fort grande. En effet, Ahmed, fils de Mohammed, fils de la Hanéfite, celui qui était le Messie, le Verbe, le Mahdi, Gabriel, le tout en même temps, prescrivait deux jeûnes par an, l'un au Mihirdjân et l'autre au Naûroûz (2), qui sont, comme l'on sait, des fêtes purement persanes et deux des plus grandes à l'époque du règne des Sassanides.

Il est regrettable que les historiens orientaux ne donnent pas plus de renseignements sur cet étrange syncrétisme d'Islam, de Christianisme et d'Iranisme, qui n'a de comparable dans l'histoire religieuse du monde

(1) Voici le texte de ce curieux passage :

اشهد ان ادم رسول الله اشهد ان نوحًا رسول الله اشهد ان ابراهيم رسول الله
اشهد ان موسى رسول الله اشهد ان عيسى رسول الله اشهد ان محمدًا رسول الله
اشهد ان احمد ابن محمد بن الحنفية رسول الله

(2) De Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, Introd., p. CLXXXII. La fête du Mihirdjân durait durant six jours au solstice d'automne, du 16e jour du mois de Mihir au 21e. Le Naûroûz est le premier jour de l'année persane. D'après les auteurs musulmans, les anciens Perses croyaient que c'était le seize du mois de Mihir que les Anges avaient porté secours au célèbre forgeron Kavèh qui renversa l'usurpateur Zohak. Nizam-el-Mulk, dans son *Siasset-Namèh* et l'imam Ghazzali dans le *Nasihet-el-moloûk* racontent qu'aux deux fêtes du Naûroûz et du Mihirdjân, les rois de Perse de la dynastie sassanide tenaient dans leur capitale des séances plénières, dont personne n'était exclu et où tout le monde était autorisé à venir présenter ses réclamations. Le texte de Ghazzali a été publié par M. Ch. Schefer dans sa traduction du *Siasset-Namèh*, Paris, 1893, p. 59 et 57.

que les dédales du Sabéïsme et du Gnosticisme et qu'on en soit réduit aux extraits de Beïbars-el-Mansouri, d'Ibn-el-Athir qui sont cités plus haut, et à quelques données fournies par Shehristani.

Les Shiites qui reconnaissaient comme imam après Hasan et Hoseïn, Abou'-l-Kasem-Mohammed, fils de la Hanéfite, au détriment de Zeïn-el-Abidin, les Keïsanis, ne s'accordaient point absolument sur les personnes auxquelles revenait l'imamat après Mohammed, fils de la Hanéfite ; ils avaient sur ce point des opinions assez contradictoires (1) : les moins outrés admettaient que l'imamat s'était transmis aux fils de Mohammed, soit à Ahmed-ibn-Mohammed-ibn-el-Hanéfiyyèh, soit à Abou-Hashem, puis à son frère Ali, et ensuite à Hasan ; d'autres prétendaient au contraire qu'Abou-Hashem avait légué l'imamat à Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abd-Allah, fils d'Abbas, qui le transmit à son frère Abd-Allah-el-Saffah, le premier khalife abbasside ; el-Saffah le transmit à son tour à tous les khalifes qui régnèrent après lui. C'était comme on le voit, un moyen ingénieux de faire rentrer l'imamat alide dans les prérogatives de la famille abbasside ; ce devait être la doctrine de Keïsanis qui cherchaient à revenir dans le sein de l'orthodoxie musulmane.

Un poète arabe nommé Koseïr, mort en l'année 105 de l'hégire (724 J.-C.), a résumé en cinq vers toute la doctrine de la secte des Keïsanis dont il faisait lui-même partie :

« Les imams, dit-il, appartiennent à la famille de Koreïsh ; ils sont quatre dont la légitimité est certaine et ils sont tous égaux :

« Ali et ses trois fils, qui sont les imams ; il n'y a aucun doute sur leur compte ;

(1) On pourra consulter sur ce point, l'*Exposé de la Religion des Druzes*, tome II, p. 590, et les *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun, traduits par le baron de Slane, dans les *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, tome XIX, Paris, 1862, p. 402-407.

« Ils sont l'imam (1), l'imam de la foi et de la générosité (2), l'imam qui a disparu à Kerbéla ! (3)

« Et l'Imam (4) qui ne goûtera pas à la coupe de la mort avant d'avoir marché à la tête d'une armée devant laquelle flottera l'étendard ;

« Il se tiendra caché et on ne le verra plus parmi les hommes durant un certain temps ; il demeurera caché à Ridoua (5), ayant à côté de lui du miel et de l'eau (6). »

Beïbars-el-Mansouri et Ibn-el-Athir nous ont également conservé un fragment, une *sourate*, suivant leur propre expression d'un livre religieux qui paraît avoir contenu les dogmes de cette secte sur la doctrine de laquelle nous allons bientôt revenir. Il est fort probable qu'il fut composé par Ahmed, fils de Mohammed, fils de la Hanéfite, peut-être par Mohammed lui-même, ou tout au moins par leurs ordres ; il se pourrait d'ailleurs qu'il soit l'œuvre de ce Féredj-ibn-Osman sur lequel Beïbars-el-Mansouri et Ibn-el-Athir ne donnent que très peu de renseignements, mais qui fut le *daï*, le précurseur et l'annonciateur d'Ahmed-ibn-Mohammed. Ce personnage fut très probablement la cheville ouvrière de la secte des Keïsanis à ses débuts, comme Hamza et Darazi le furent à l'époque d'el-Hakem-bi-amr-Allah pour la secte des Druzes. Quoi

(1) Ali, fils d'Abou-Taleb, le gendre de Mohammed.

(2) Hasan, fils d'Ali, le second imam.

(3) Hoseïn, fils d'Ali, le troisième imam.

(4) Mohammed, fils de la Hanéfite.

(5) Ridoua est le nom d'une montagne dans le Hedjaz.

(6)

الا ان الايمة من قريش   ولاة الحقّ اربعة سوا
على والثلاثة من بنيه   هم الاسباط ليس بهم خفا
فسبط سبط ايمان وبرّ   وسبط غيبته كربلا
وسبط لا يذوق الموت حتّى   يقود الجيش يقدمه اللوا
تغيّب لا يرى فيهم زمانا   برضوى عنده عسل وما

qu'il en soit, voici la traduction de ce curieux document (1) :

« Louange à Allah par son Verbe ! Qu'il soit exalté par son nom, Celui qui aide ses Saints par ses Saints ! Dis : *Les nouvelles lunes sont des époques fixées pour les hommes* (2). Le sens exotérique de cette phrase est que les nouvelles lunes servent à connaître le nombre des années, la chronologie, les mois et les jours. Le sens ésotérique est : « Ceux-là sont mes Saints qui ont fait connaître par ma puissance mon chemin à mes serviteurs. » O vous qui avez reçu l'intelligence ! certes, Moi je suis Celui à qui l'on ne demande pas ce que J'ai fait ! Je suis l'Intelligent, le Sage. Je suis Celui qui éprouve ses serviteurs et qui examine les actes de ses créatures ; (Celui qui supportera patiemment le mal et l'affliction que je lui envoie et mes épreuves, je le transporterai dans mon paradis) (3) et je le ferai jouir éternellement de mes délices. Quant à celui qui s'écartera de mes commandements et qui traitera mes prophètes de menteurs, Je le plongerai pour l'éternité, couvert de honte, dans mon enfer. J'ai mis fin au délai que J'avais fixé et J'ai manifesté mes ordres par la langue de mes prophètes. Je suis Celui contre lequel aucun superbe ne s'est révolté que Je ne l'aie abaissé, et aucun puissant que Je ne l'aie humilié. Malheur à celui qui persiste dans son opinion et qui demeure dans son erreur et qui dit : « Nous ne cesserons pas d'y être attachés jusqu'à la mort et d'y croire sans qu'on puisse en nous détourner. » Ceux-là sont des infidèles (4). »

(1) *Encyclopédie*, de Nowaïri, ms. ar. 1576, f. 58 recto et *Zubdet-el-fikret-fi-taarïkh-el-hidjret*, par l'émir Rokn-ed-Din-Beïbars-el-Mansouri, ms. arabe 1572, f. 97 v°.

(2) Koran, Sourate el-Bakara, § 185.

(3) Il est assez remarquable que l'on trouve dans les textes de l'Avesta une expression tellement identique qu'on croirait que ce passage arabe en est traduit, mais il n'y a évidemment là qu'une rencontre fortuite.

(4) Voici le texte de ce passage dont une traduction a déjà été

Ce passage conservé grâce à Ibn-el-Athir et à Beïbars-el-Mansouri, montre bien suivant quelle loi de continuité se sont faites toutes les révolutions religieuses qui ont troublé l'Iran et tout le monde musulman depuis les premiers jours de l'Islam, jusqu'à notre époque ; cette *sourate* du Koran d'Ahmed, fils de Mohammed, fils de la Hanéfite, semble un feuillet arraché au commentaire de la Sourate de la vache ou du Livre des noms, écrits en arabe par le Bâb ou par ses disciples au milieu du XIX[e] siècle ; tout s'y retrouve, non seulement les idées, mais même la forme extérieure et les expressions, et cependant ces deux ouvrages sont séparés par un intervalle de plus de mille années. Cette similitude va si loin qu'on risquerait, si l'on ne savait pas exactement à quelle époque ce fragment a été écrit, de le croire extrait des œuvres exégétiques du Babisme, d'un traité soufi ou de ceux qui contiennent la doctrine des Ansaris.

On a vu d'après la profession de foi de Féredj, fils d'Osman, que la secte keïsanie tendait à établir un compromis, un syncrétisme entre l'Islam shïite et le Christianisme ; c'est un fait qui n'a rien d'étonnant quand

donnée par Silvestre de Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes, Introduction,* p. CLXXX :

الحمد لله بكلمته وتعالى باسمه المنجّد لاوليائه باوليائه قُل ان الأهلة مواقيت للنّاس ظاهرها ليعلم عدد السنين والحساب والشهور والايام وباطنها اوليائى الذين عرّفوا عبادى سبيلى بقوّتى يا اولى الالباب وانا الذى لا اسال عما افعل وانا العليم الحكيم ۞ وانا الذى ابلى عبادى وامتحن خلقى [فمن صبر على بلآئى ومحنتى واختبارى القيتهُ فى جنّتى واخلدته فى نعمى] ومن زال عن امرى وكذّب رسلى اخلدته مهانًا فى عذابى واتممّت أجلى واظهرت امرى على السنة رسلى وانا الذى لم يعل علىّ جبّارٌ إلا وصعته ولا عزيزٌ الا اذللته وليس الّذى اصرّ على امره ودام على جهالته وقالوا لن نبرح عليه عاكفين وبه موقنين اولئك هم الكافرون

Tout ce qui se trouve entre parenthèses n'est donné que par la chronique de Rokn-ed-Din-Beïbars et manque dans l'encyclopédie de Nowaïri.

l'on pense que cet étrange personnage prêchait dans le *Savad* de Koufa, dans la région du bas Euphrate qui, depuis des siècles était le foyer le plus actif du Sabéïsme. C'est là que vivaient côte à côte des sectes malheureusement à peu près inconnues, dont les doctrines sont un syncrétisme assez confus entre le Mazdéïsme. ou plutôt la doctrine dualistique, le Christianisme, le Judaïsme, avec un ancien fonds qui n'est qu'une déformation du culte astrologique des anciens empires de Ninive et de Babylone.

V

L'insurrection contre l'Islam avait commencé en Perse au lendemain même de la conquête et son but avoué était de renverser les Abbassides pour les remplacer par les Alides (1) et par une théocratie messianique, qui n'était guère qu'une réforme du Mazdéïsme sassanide et qui ne différait pas sensiblement de celui de beaucoup de sectes hétérodoxes de la Perse d'avant l'Islamisme.

Nizam-el-Moulk rapporte dans le *Siasset-Namèh* que le saffaride Yakoub-ibn-Leïs voulait renverser la dynastie abbasside et mettre à la place du khalife son rival de Mehdia ; il fait dire à Yakoub dans une lettre au khalife : « Je n'aurai pas de cesse et je ne m'arrêterai point tant que je n'aurai pas envoyé ta tête à Mehdia et anéanti ta famille (2). »

M. Schefer a fait remarquer qu'il y a là une erreur évidente, car le Mahdi Obéïd-Allah, souverain du Maghreb, ne fit commencer la construction de Mehdia qu'en l'année 300 (912) et la révolte de Yakoub, fils de Leïs, se place en 266 (879-880 J.-C.); mais elle s'explique facilement : à l'époque de Yakoub, il y avait certainement des Ismaïliens dans le Maghreb et il n'est pas impossible que les Saffarides se soient appuyés sur eux, ou tout au moins qu'ils aient cherché à le faire ; les Fatimites étant généra-

(1) Pour renverser les Omeyyades, les Abbassides posèrent comme principe que seuls, les membres de la famille du Prophète pouvaient exercer le pouvoir; les Alides ne tardèrent pas à retourner ce principe contre les Abbassides et les Karmathes prétendirent qu'Abbas ne s'étant pas posé comme candidat au Khalifat à la mort de Mohammed, d'Abou-Bekr et d'Omar, cela prouvait qu'il savait pertinemment n'y avoir aucun droit ; les Abbassides descendant de ce personnage n'avaient pas plus qu'Abbas droit le d'occuper le trône du Khalifat.

(2) *Siasset-Namèh*, texte persan, p. 14.

lement connus sous le nom de princes de Mehdia, Nizam-el-Moulk, qui écrivait bien après ces évènements, n'a pas réfléchi que ce titre était un anachronisme en l'année 266 de l'hégire.

La dynastie des Ghaznévides dont l'origine turque ne fait aucun doute, alla plus loin que les Saffarides et prétendit descendre des Sassanides. D'après le kadi Ahmed-Ghaffari, auteur de l'ouvrage anecdotique connu sous le nom de *Nigaristan*, Sébouktikin fondateur de cette dynastie, était un descendant de la famille de Yezdégerd qui se réfugia dans le Turkestan après la déroute de Nihavend et qui contracta des alliances avec les Turks (1).

Il serait imprudent d'admettre cette affirmation sans preuves plus solides à l'appui, mais il paraît bien certain d'après le témoignage d'ouvrages pehlvis et chinois, c'est-à-dire absolument indépendants les uns des autres et que certainement aucun auteur musulman n'a connus, que les princes Sassanides se réfugièrent dans le Turkestan quand leur dynastie fut définitivement ruinée, et qu'ils demandèrent secours à l'empereur de Chine pour chercher à reconquérir leur royaume. Le fils de Yezdégerd III, que les historiens chinois nomment Firouz III (?) (San Filou-ssé) devint général dans l'armée du Céleste Empire et érigea un temple du feu à Si-ngan-fou en 677 (2).

L'insurrection d'Abou-Mouslim en 129 de l'hégire, qui mit sur le trône les khalifes de la dynastie abbasside, fut immédiatement accaparée par les Shïites, qui la retournèrent contre l'orthodoxie musulmane en prétendant que le célèbre gouverneur dn Khorasan ne fut jamais que le précurseur d'un Mahdi fatimite (3).

(1) *Siasset-Namèh,* trad. par Ch. Schefer, p. 141.

(2) Voir *Textes pehlvis historiques et légendaires* dans la *Revue Archéologique* de 1895.

(3) Il y a dans l'histoire d'Abou-Mouslim des choses qui sont loin d'être aussi claires que le pensent les chroniqueurs et les biographes musulmans, et il est très vraisemblable que les Shïites ne sont pas tellement dans leur tort qu'ils le paraissent. En provoquant la révolution qui a précipité du trône les

Quand Abou-Mouslim, qui se disait lui-même le précurseur d'un Mahdi صاحب الدعوة eut été assassiné, un

Omeyyades et qui les a remplacés par les Abbassides, Abou-Mouslim n'a peut-être bien agi que dans un but d'ambition personnelle, sans compter avec les plans des hommes auxquels il donnait le pouvoir. Ibn-Khallikan rapporte dans son dictionnaire biographique qu'Abou-Mouslim « avait coutume de consulter un livre de divinatian dans lequel il était écrit qu'il renverserait une dynastie, qu'il en fonderait une nouvelle et qu'il périrait de mort violente dans le pays de Roum » (trad. de Slane; tome II, p. 100 et suiv.). Ibn-Khallikan entend que la dynastie fondée par Abou-Mouslim est celle des Abbassides, auxquels en effet, son insurrection donna la couronne ; mais ce n'est point là le sens que les auteurs musulmans aussi bien que les occidentaux entendent par fonder une dynastie : fonder une dynastie consiste à se proclamer souverain et à faire souche de rois. Ni Monk, ni le maréchal Prim n'ont été des fondateurs de dynasties, tandis que Bonaparte en fut un. Il ne faut pas oublier qu'Abou-Mouslim était d'origine guèbre, et qu'au témoignage d'Ibn-Khallikan, il descendait du célèbre Bouzourdjmihir, fils de Bakhtigân ; sans aller aussi loin, il est certain qu'il était persan, de Mérv ou de Djéi en Ispahan ; il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il ait voulu se servir d'el-Saffah comme d'un instrument, mais sans y réussir ; un fait très important, c'est qu'el-Mansour, successeur d'el-Saffah, considérait Abou-Mouslim comme le pire ennemi de la dynastie abbasside, qui lui devait la couronne. Est-ce seulement parce qu'Abou-Mouslim refusa de changer le gouvernement du Khorasan, où il était à peu près indépendant, contre celui de la Syrie, où il aurait été tenu à l'œil, qu'el-Mansour le fit traîtreusement assassiner, ou n'est-ce pas plutôt parce qu'Abou-Mouslim songeait à renverser les Abbassides pour les remplacer par les Alides ? Cette dernière hypothèse est la seule vraisemblable, quand l'on remarque que tous les Persans, les Mazdéens et les Khourremdinis se rangèrent autour du guèbre Sinbâd, qui appelait Abou-Mouslim « son maître ». Je crois également bon d'insister de la façon la plus formelle sur ce point que Nizam-el-Moulk, dans son *Siasset-Nâmèh*, donne à Abou-Mouslim le titre de *Sahib-ed-da'vet;* le célèbre vizir des sultans Seldjoukides était un sunnite farouche et il était payé pour savoir le sens exact des termes qu'il employait; or, *Sahib-ed-da'vet* « maître de la Prédication », s'emploie exclusivement en parlant du Précurseur du Mahdi; il n'y a pas d'autre interprétation possible et ce fait seul suffirait à montrer qu'Abou-Mouslim songeait à une restauration du Fatimisme Messianique. Dans sa traduction du *Siasset-Namèh*, p. 182, M. Schefer a rendu ce titre par « maître de la vocation », ce qui en dénature absolument la portée.

officier général (*sipehsalar*) mazdéen se rendit à Rey où il appela autour de lui tous les Mazdéens de la contrée et les Khourremdinis, qui étaient les descendants des partisans de Mazdek (1). Il ne tarda pas à réunir une armée considérable capable de tenir tête aux forces du khalife et il déclara qu'il allait venger son Maître, Abou-Mouslim. D'après lui, ce personnage n'était pas mort, mais il se tenait avec le Mahdi et Mazdek qui n'était point mort non plus, dans une forteresse de cuivre dont ils allaient bientôt sortir tous les trois. Abou-Mouslim, le *daï*, le Précurseur, صاحب الدعوة, devait précéder de quelques jours la venue du Mahdi dont Mazdek allait être le vizir (2).

Ce bizarre syncrétisme de Mazdéïsme, ou plutôt d'hétérodoxie iranienne, et de Shïisme, d'hétérodoxie musulmane, réussit à merveille, d'autant mieux que Sinbâd (755 de J.-C.) disait que Mazdek avait embrassé le Shïisme et qu'il ordonnait à ceux qui avaient l'intention de venger Abou-Mouslim de s'allier aux Shïites (3). Ce qui prouve bien que cette révolution n'avait pas d'autre but que de renverser le Khalifat abbasside, et de renoncer à l'Islam pour lui substituer le Magisme, c'est l'une des proclama-

(1) Nizam-el-Moulk affirme dans le *Siasset-Namèh* que la femme de Mazdek, Khourréméh, s'était enfuie après l'exécution de son mari, avec deux autres personnes à Rey où elle avait fait une propagande active; la nouvelle secte n'avait pas tardé à devenir très importante et elle n'attendait que le moment de provoquer quelque révolution ou d'entrer dans quelque émeute. (Ch. Schefer, *Siasset-Namèh*, trad., p. 266.) Cet auteur ajoute que les Khourremdinis priaient d'abord pour Abou Mouslim, puis pour le Mahdi, pour Firouz, fils de Fatima, fille d'Abou-Mouslim, qu'ils appelaient l' « Enfant omniscient ».

(2) *Siasset-Namèh*, texte persan, édité par Ch. Schefer, chapitre 45, page 182.

گفتی که مزدك شیعی بود ومن شمارا فرمایم که با شیعه دست یکی دارید وخون
ابو مسلم باز خواهید

(3) *Ibid.*, page 183.

tions que lança Sindbâd et dans laquelle il disait (1) : « La souveraineté des Arabes a pris fin, comme je l'ai trouvé annoncé dans un des livres des Sassanides. Je ne cesserai pas la lutte avant d'avoir détruit la Kaaba, que l'on a substituée au Soleil (comme objet d'adoration). Nous reprendrons le Soleil comme notre kiblah ainsi que cela se faisait dans les temps anciens (2). » C'était comme on le voit un programme bien net du retour au Mazdéïsme avec les mêmes visées politiques qui furent celles des Karmathes.

En disant à ses troupes qu'il avait trouvé cette prédiction dans un livre des Sassanides, il est très possible que Sindbâd était de bonne foi. Dans l'un des ouvrages les plus importants de la littérature néo-mazdéenne, le *Grand Bundehesh* dont une copie a été rapportée des Indes par J. Darmesteter, on trouve un chapitre historique intitulé : « Sur les calamités qui ont fondu sur la Perse au cours des différents âges », et qui paraît avoir été continué au fur et à mesure des événements. « Les Arabes, dit ce texte,

(1)
دولت عرب شد که در کتابی یافته ام از کتب بنی ساسان وباز بکردم تا کعبه را
ویران نکنم که او را بدل افتاب بر پای کرده اند وما همچنان قبله خویش افتاب
کنیم چنانك قدیم بود

Ibid., p. 183. Il se peut que ce passage du *Siasset-Nâmèh* soit la reproduction exacte de la proclamation de Sindbâd, car il est facile de voir combien ces quelques phrases ont peu l'allure persane ; c'est à croire qu'elles furent primitivement écrites en pehlvi, ce passage se décalque en pehlvi sans aucune difficulté : *Pâtakhshâhîh-i Arab ozlûnt mâ andar nâmak-i âyâft havâ-am min nâmakân-i Sâsânîân u li-akhar lâ obdûnam od Kaaba râî avîrân lâ obdûnam mâ olâ râî vartishnîh khûrshît madam raglâ obdûnt havâ-and u lanâ hamtchûnîn kibla-î nafshâ âftâb obdûnîm tchîgûn pishîn yahvûn-t.*

(2) La kiblah est le point vers lequel les Musulmans se tournent pour faire la prière; il est théoriquement déterminé par la direction de la ligne droite qui joint la Kaaba au point où l'on se trouve. Les astronomes musulmans ont dressé des tables pour en déterminer la direction pour chaque point de la terre, il convient de ne leur accorder qu'une confiance des plus limitées.

répandirent leur propre loi et leur maudite religion dans l'Iran, détruisirent de nombreuses coutumes des anciens et persécutèrent la Loi Mazdéenne...; depuis la création du monde jusqu'alors, pire calamité n'était arrivée, car leurs mauvaises œuvres ont causé la misère, la dépopulation et le désespoir... Il est dit dans l'Avesta : « Leur tyrannie cessera, elle sera renversée (1). »

Il se peut fort bien que Sindbâd ait pris cette prédiction dans le *Bundehesh* ou tout au moins dans une des rédactions de cet ouvrage ; selon toutes les vraisemblances, le célèbre patriote guèbre savait assez de pehlvi pour lire un texte écrit dans cette langue, car ce n'était pas une connaissance bien rare à son époque, et si l'on avait un spécimen du persan du IIe siècle de l'hégire, il est certain qu'il ne différerait que peu du pehlvi ordinaire. D'ailleurs, en admettant que Sindbâd ait ignoré le pehlvi, il aurait pu lire le *Bundehesh* dans la traduction arabe que Ibn-el-Mokaffa en fit à une date antérieure à l'année 757 de notre ère (2).

L'insurrection dont Sindbâd était le chef tint en échec pendant près de sept années les meilleurs généraux du Khalifat abbasside ; ce ne fut qu'au prix d'une lutte sans merci que Djoumhour-ibn-Ali, ayant réuni toutes les troupes des provinces occidentales de la Perse, parvint à battre le Guèbre devant Rey. Sindbâd périt dans la mêlée et ses partisans se dispersèrent ; les Khourremdinis se confondirent avec les Guèbres (3) et attendirent qu'une époque plus favorable leur permît de se soulever de nouveau contre le Khalifat de Bagdad.

Un peu plus tard (212 hégire-827), les Khourremdinis s'insurgèrent dans la province d'Isfahan et gagnèrent

(1) *Textes pehlvis historiques et légendaires* dans la *Revue Archéologique* de 1896.

(2) J'ai montré dans la *Revue de l'Histoire des Religions* de 1896 *(Textes pehlvis inédits relatifs à la religion Mazdéenne)*, que le *Benkesh* dont parle Masoudi, et dont il attribue la traduction à Ibn-el-Mokaffa ne saurait guère être autre chose que ce que nous appelons le *Bundehesh*.

(3) *Siasset-Namèh*, trad., Schefer, p. 268.

l'Azerbeïdjan où ils s'unirent à Babek qui venait de se révolter dans cette contrée ; la défaite et la mort de Babek ne découragèrent pas les Khourremdinis, qui recommencèrent cette lutte sans merci sous le règne du khalife el-Wathik-Billah et qui ne furent réduits qu'en l'année 300 de l'hégire (912).

VI

La terrible insurrection des Karmathes qui éclata en 278 de l'hégire, sous le règne du khalife abbasside el-Motamed, fut l'une des plus violentes commotions qui aient secoué le monde musulman depuis la mort du Prophète. Préparé de longue main par des gens d'une habileté incomparable, d'un coup d'œil politique que plus d'un homme d'état leur envierait, pour qui la mort était la suprême récompense des vrais croyants, cet attentat contre l'Islam trouva le gouvernement de Bagdad absolument désarmé, et il s'en fallut de bien peu que le Khalifat abbasside ne disparut dans la tourmente. Je n'ai point l'intention de refaire l'histoire de cette révolution après MM. de Sacy et de Gœje (1), et je me contenterai de rattacher les Karmathes aux autres sectes shiites, dont les dogmes ont été fortement iranisés et à étudier leur parenté avec elles, en particulier avec celle des Fatimites ou Obéïdites et des Ismaïliens ou Assassins. En réalité, ces trois sectes n'en forment qu'une seule, celle des Ismaïlis, et chacune de ses subdivisions a pris une nuance politique différente suivant les contrées où elle était appelée à vivre. Le célèbre historien arabe Taki-ed-Dîn-Ahmed-el-Makrizi et le géographe Yakout-el-Hamâvi donnent en effet le nom d'Ismaïliens aux partisans de la dynastie des khalifes fatimites du Kaire qui tentèrent de renverser Saladin,

(1) *Exposé de la Religion des Druzes* et *Mémoire sur les Carmathes du Bahraïn et les Fatimides*, n° 1 des *Mémoires d'histoire et de géographie orientales*, Leyde, 1886. Dans le premier de ces ouvrages, M. de Sacy a donné la traduction d'un fragment très long et très important de l'historien arabe Nowaïri, relatif à la doctrine et à la discipline intérieure de cette secte (tome I, *Introduction*).

ce qui montre que les Egyptiens avaient pleinement conscience de l'identité de l'Ismaïlisme et du Fatimisme (1).

Les Ismaïlis reconnaissent comme imam Ismaïl, fils de Djaafer-el-Sadik, mais cette opinion est loin d'être générale parmi les sectes hétérodoxes de l'Islam.

L'imam Djaafer-el-Sadik eut quatre fils : l'aîné se nommait Ismaïl (2), sa mère était une Hoséinite ; le second, Mousa, qui est inhumé à Meshhed près de Tous ; le troisième, Mohammed-Dibadj, qui est inhumé en dehors de la ville de Djordjan, le quatrième, Abd-Allah, plus connu sous le nom d'el-Bathih. Djaafer désigna son fils aîné Ismaïl pour lui succéder comme imam ; mais Ismaïl était adonné au vin et Djaafer désapprouvait cette conduite ; en conséquence il le déshérita et désigna comme son successeur son second fils Mousa.

Suivant l'auteur du *Djihân Kusha*, l'imam Djaafer dit même : « Ismaïl n'est point mon fils, c'est un démon qui est venu sous sa figure (3). » Une partie des Shïites continuèrent à regarder Ismaïl comme l'imam futur, tandis que d'autres s'écartaient de lui, en tant qu'imam. « Les premiers alléguaient, dit Rashid-ed-Din, que l'imam Djaafer était infaillible et que, puisqu'il avait désigné Ismaïl pour lui succéder, cette désignation gardait toute sa valeur ; la malédiction qu'il avait lancée contre lui ne pouvait avoir d'effet au point de vue divin. Ce que fait et commande l'imam étant la Vérité même, il était impossible d'écarter Ismaïl de l'imamat pour la seule raison qu'il

(1) *Kitab-el-solouk*, ms. ar. 1726, fol. 27 recto et *Modjem-el-bouldan*, t. I, p. 265.

(2) L'histoire d'Ismaïl, fils de Djaafer-el-Sadik et de ses descendants est à peu près la même chez les chroniqueurs arabes et persans, à quelques détails près ; le court résumé qu'on en trouve ici est emprunté à la *Djami-el-téwarikh* de Fadl-Allah-Rashid-ed-Din ; j'y ai ajouté quelques renseignements puisés dans le *Djihân-Kusha* de Ala-ed-Din-Ata-Mélik-el-Djouveïni. Ces deux chroniques d'égale valeur et très consciencieusement écrites se complètent l'une par l'autre.

(3) Man. supp. pers. 205, fol. 156 verso.

buvait du vin. Ceux qui prirent fait et cause pour Ismaïl reçurent le nom d'Ismaïliens et leurs descendants furent appelés les « Shiites aux Sept imams » شيعه امام هفت.

« Comme ils disent que par suite de la faiblesse et de l'impuissance de l'esprit humain, il est impossible de pénétrer les mystères de la nature divine, si ce n'est par l'enseignement d'un maître, ils furent aussi appelés Taalémis (1). Ils prétendaient que dans le Koran tout mot a deux sens, l'un intrinsèque et exotérique (litt. visible, *zahiri*), l'autre ésotérique (litt. caché, *bathini*); le vulgaire connaît le sens intrinsèque, mais les initiés seuls connaissent le sens ésotérique et mystique; cette théorie leur fit donner le nom de Bathéniens. Ils nomment, dit Rashid-ed-Din, tous ceux qui sont affiliés à leur secte des « néophytes » (*maazoun*) (2); lorsque l' « affidé » est autorisé à faire de la propagande pour la secte, il reçoit le nom de « missionnaire » (*daï*) (3); quand il s'illustre dans cette fonction, il est appelé « Preuve » (*houdjdjet*), c'est-à-dire qu'Allah donne aux hommes la preuve de ses paroles; quand il a atteint la perfection

(1) Beïbars-el-Mansouri dit dans la *Taarikh-el-hidjret* que d'après quelques personnes, les Ismaïliens n'étaient qu'une division des Taalémis. (Ms. ar. 1572, folio 97 recto.) Nizam-el-Moulk dit dans le *Siasset-Naméh* (édit. Schefer, page 199) que les Bathéniens étaient appelés à Alep et au Kaire, Ismaïliens; à Bagdad, dans la Transoxiane et à Ghaznin, Karmathes; à Koufa, Moubarékis; à Bassora, Ravendis et Barkavis; à Rey, Khaléfis et Bathinis; dans le Gourgan, Mouhammarèh; à Damas, Moubayyadèh; dans le Maghreb, Saïdis; à Lahsa et dans le Bahreïn, Djennabis; à Isfahan, Bathinis.

(2) Litt. : « qui a été admis »; ce mot arabe dérivé de la racine *aza* n'est traduit que très approximativement par néophyte; il signifie littéralement « celui qui a reçu la permission d'entrer dans la secte ».

(3) On trouve indifféremment داعى et داعية pour désigner le « missionnaire » des sectes ismaïliennes. J'en citerai ce seul exemple qui me paraît décisif وصار قرمط داعية في مذهبهم « Karmath était un missionnaire dans leur secte ». Il n'y a aucune différence à établir entre ces deux mots, dont l'un est la forme féminine de l'autre; on comparera pour ce point, le mot خليفة « khalife » qui est également une forme féminine et qui ne s'emploie cependant qu'au masculin. (Beïbars-el-Mansouri, ms. ar. 1572, folio 96 verso.)

absolue et qu'il n'a plus aucun besoin d'apprendre quoi que ce soit, il est nommé « Imam ». L'Imamat est le plus haut degré que l'on puisse atteindre ; au dessous de l'Imam il y a le « prédicateur » (*natik*). Il y a sept « imams » et douze « missionnaires ».

Ismaïl mourut cinq années avant son père, Djaafer-el Sadik, en l'an 145 (1) ; le général qui gouvernait la ville de Médine au nom des khalifes abbassides se rendit avec un grand nombre de sheïkhs et de docteurs à l'endroit où il était mort, à quatre farsangs de la ville, et il fit porter son cercueil à bras d'hommes jusqu'à Médine (2). Malgré cela, plusieurs de ses fidèles dirent qu'il n'était point mort, mais qu'il était disparu aux yeux des hommes. Il aurait ainsi vécu cinq années après son père ; on le vit un jour dans le bazar de Bassora ; un paralytique lui ayant demandé de le guérir, l'imam lui prit la main, le malade recouvra immédiatement la santé, se leva et s'en alla. Un jeune homme aveugle (3) ayant également imploré sa miséricorde, recouvra immédiatement la vue (4).

Quand l'imam Djaafer-el-Sadik mourut, presque tous les Shïites se rallièrent à l'imam Mousa, à l'exception d'un très petit nombre qui prirent parti pour Mohammed Dibadj ; ils furent nommés Dibadjis du nom de leur patron ; d'autres reconnurent comme chef Abd-Allah-Abthah et reçurent le nom d'Abthahis (5). Les khalifes de la dynastie

(1) L'auteur du *Djihân-Kusha*, ms. supp. pers. 205, folio 156 verso, donne également cette même date.

(2) D'après l'auteur du *Djihân-Kusha*, l'imam Djaafer n'agit ainsi que pour faire la preuve absolue et irréfutable de la mort de son fils, ce qui, comme on le voit, n'empêcha rien. (Ms. supp. pers. 205, folio 156 verso).

(3) Le texte de cette phrase est corrompu dans les manuscrits dont je me suis servi ; l'un d'eux, celui de M. Schefer, donne la leçon suivante qui se rapproche le plus de celle que je crois être la véritable وبرنا بينا دعا كرد.....بينا شد , je lis .....وبرنا نا بينا.

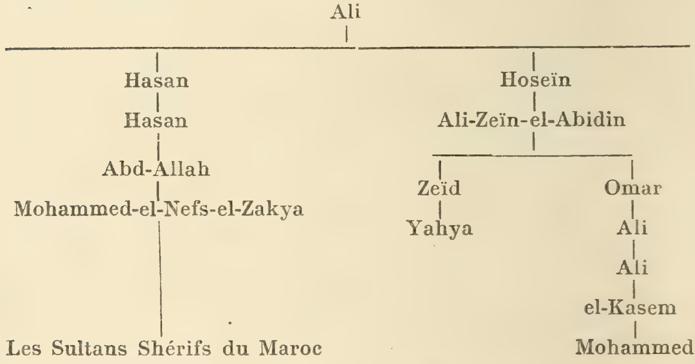
(4) Le *Djihân-Kusha* rapporte ces mêmes légendes dans des termes à peine différents. (Ms. supp. persan. 205, fol. 157 r°.)

(5) Ou Bathihis, d'après le *Djihân Kushâ* par suite de la chute de l'élif initial, (Ms. supp. persan 205, fol. 156 verso.)

Parmi les autres sectes shïites, il convient de citer celle des

d'Abbas transférèrent l'imam Mousa de Médine à Bagdad et l'emprisonnèrent dans cette ville ; les Shïites prétendent qu'il y fut empoisonné.

Zeïdis qui reconnaissent comme imam après Ali-Zeïn-el-Abidin, son fils Zeïd ; dans les différentes branches de cette secte, tous les descendants de Fatime par Hasan et Hoseïn peuvent être imams ; suivant l'une de ces fractions, après Zeïd, l'imamat passa à son fils Yahya, qui le légua à Mohammed-el-Nefs-el-Zakya, l'ancêtre des Sultans Shérifs du Maroc, lequel eut pour successeur Mohammed, fils d'el-Kasem et descendant d'Hoseïn, comme l'indique le tableau ci-dessous :



Les deux autres fractions les plus importantes de cette secte shïite prétendent, l'une que l'imamat passa de Zeïd à son fils Yahya, à son petit-fils Isa, puis au chef des Zendjes ; l'autre que Mohammed-el-Nefs-el-Zakya transmit l'imamat à Idris, fondateur et chef de la dynastie africaine des Idrisites.

Les Mausévis disent que l'imamat a passé à Mousa, fils de Djaafer-el-Sadik, qu'il n'est point mort et que Mousa est le Mahdi. D'autres Shïites, les Dhemmis, plus hétérodoxes encore, admettent que Mahomet était l'Envoyé d'Ali, mais qu'il abusa de sa mission pour se faire passer pour Prophète ; ils se rapprochent, comme on le voit, des *Ali-Elahyân ;* d'autres prétendent qu'Ali, Mohammed, Fatime, Hasan et Hoseïn sont une seule et même personne. Un poète qui appartenait à cette dernière secte a dit :

تواليت بعد الله في الدين خمسة   نبينا وسبطيه وشيخا وفاطما

« Après Allah, cinq personnes ont régi la Loi musulmane : notre Prophète, ses deux petits-fils, le vieillard (Ali) et Fatime. »

Il y a même des Shïites qui prétendent qu'Ali et Mohammed sont deux divinités.

Après ces événements, les Abbassides poursuivirent ses descendants à cause de leurs prétentions à l'imamat et les enfants d'Ismaïl furent également contraints de se cacher ; plusieurs d'entre eux se réfugièrent dans l'Irak et dans le Khorasan, d'autres se rendirent dans le Maghreb. Quand Ismaïl mourut, son fils Mohammed-ibn-Ismaïl qui était né du temps du grand Djaafer (1), et qui avait un an de plus que l'imam Mousa, se rendit dans l'Irak et se fixa à Rey ; il se retira ensuite sur le Démavend (2) ; la localité appelée Mohammed-Abad à Rey a été nommée d'après lui. Il eut plusieurs enfants qui s'enfuirent dans le Khorasan ; ils allèrent jusqu'à Kandahar et se fixèrent sur les frontières de l'Hindoustan ; les plus remarquables de leurs descendants se répandirent dans les villes de cette contrée et ils y firent de nombreux prosélytes. On rappela Mohammed-ibn-Ismaïl dans les contrées de l'Ouest ; il se rendit alors en Syrie, et comme il ne réclama point l'imamat, personne ne songea à le persécuter ; il mourut dans ce pays où une partie de ses descendants restèrent...... (3) »

(1) Djaafer-i-bouzourg, ce nom est très souvent donné à l'imam Djaafer-el-Sadik par les historiens et les théologiens persans.

(2) Le gigantesque volcan sur lequel la légende iranienne a enchaîné le mauvais roi Zohak et qui borne au nord l'horizon de Téhéran.

(3) Alâ-ed-Din, l'auteur du *Djihân-Kousha* dit que de son temps ils y étaient encore. (Ms. supp. persan 205, folio 157 recto.)

VII

L'Ismaïlisme est en réalité un contre-imamat, une réaction surtout politique contre l'Imamisme des Shïites qui reconnaissent les douze imams dont le dernier est el-Kaïm; en effet, les cinq derniers ne sont pas reconnus par les Ismaïliens. Il serait trop long d'exposer ici les circonstances politiques qui ont provoqué la naissance de cette secte et celles qui lui ont permis de vivre et de se propager à travers le monde musulman; ce qu'il y a de certain, c'est que les Ismaïliens ne sont qu'une secte hétérodoxe du Shïisme persan, lui-même hétérodoxe aux yeux du Sunnisme officiel du Khalifat abbasside de Bagdad.

Pour arriver à la connaissance complète des dogmes des Ismaïlis, les « adeptes » devaient passer par neuf degrés d'initiation différents qu'on se gardait bien de faire franchir à tous les néophytes; d'après ce que racontent Nowaïri (1) et Makrizi, on voit fort bien qu'étant données deux personnes qui voulaient entrer dans la secte, on ne leur apprenait point la même quantité de doctrine; on commençait par les tâter, par s'enquérir de leur mentalité pour voir jusqu'à quel point il convenait d'aller; il est certain que dans bien des cas on devait vite rebuter les prosélytes, peut-être même s'en débarrasser, si l'on voyait qu'ils se refusaient à admettre sans discussions les idées qu'on voulait leur inculquer. A part les missionnaires et les grands chefs, il devait y avoir à peu près autant d'ismaïlismes que d'individus, ou plutôt que de groupes ismaïlites.

(1) Nowaïri ne fait que résumer ce qu'avait écrit un Shérif alide nommé Akhou-Mohsin et dont le nom complet était : Abou'-l-Hoseïn-Mohammed-ibn-Ali-ibn-el-Hoseïn-Ahmed-ibn-Ismaïl-ibn-Mohammed-ibn-Ismaïl-ibn-Djaafer-el-Sadik-ibn-Mohammed-ibn-Ali-ibn-Hoseïn-ibn-Ali-ibn-Abou-Taleb. Cet auteur était évidemment très bien informé.

L'enseignement de la doctrine ismaïlite consistait à démolir successivement dans les différents degrés d'initiation, ce qu'on avait dit dans les précédents pour arriver enfin à dire que la mission prophétique n'existait point, que les Prophètes ne sont que des philosophes (1), que la venue du Mahdi ne doit pas se comprendre dans son sens littéral et temporel, mais bien dans le sens ésotérique et spirituel, c'est-à-dire qu'il paraîtra dans le monde surnaturel, que la manifestation réelle du Mahdi est la prédication de la doctrine, et enfin que les Arabes étaient maudits parce qu'ils avaient tué Hoseïn, tandis que les Persans étaient bénis pour avoir toujours porté secours à la famille d'Ali.

Dans la doctrine primitive de la secte, d'après Nowaïri, il n'était question que de la venue de Mohammed-ibn-Ismaïl, et ce n'est que plus tard qu'on lui a substitué, évidemment pour des raisons politiques qui nous échappent, le Mahdi Obeïd-Allah, dont on va bientôt voir le rôle en Afrique.

En réalité, il n'y avait qu'un nombre extrêmement restreint de personnes à qui l'on permettait d'atteindre le dernier degré d'initiation dans lequel on apprenait que Mohammed, fils d'Ismaïl, était bien mort et que s'il revenait dans le monde, ce n'était que d'une façon toute spirituelle (2). C'étaient des confidences trop dangereuses pour qu'on les fît sans précautions à des gens dont on n'était pas absolument sûr.

« Les Ismaïliens dit Rashid-ed-Din (3), croyaient que l'imam visible après Mohammed fut Ali et qu'après le Prophète, il y eut sept imams; d'après eux, il n'était pas besoin que l'imam fût visible et il y en eut quelques-

(1) Toute réforme religieuse poussée jusqu'au bout, même avec la plus grande logique, en arrive fatalement à ce point. C'est ainsi que le Protestantisme outré nie complètement la divinité et la mission prophétique de Jésus-Christ, pour le regarder seulement comme un sage, comme un philosophe.

(2) De Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, *Introd.*, p. CLVII.

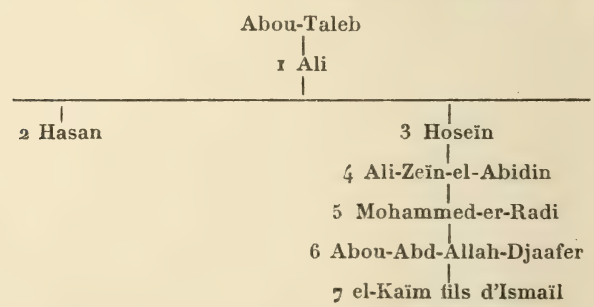
(3) Dans la *Djâmi-el-tévarikh*.

uns de cachés qui se succédèrent sans interruption, comme la nuit et le jour; à toutes les époques, il y a toujours un imam visible et un imam caché (1). »

D'après Ala-ed-Din-Ata-Mélik, l'auteur du *Djihân-Kusha* (2), les Ismaïliens disaient que le monde n'avait jamais été et ne sera jamais sans imam; que le père de tout imam est également imam, ainsi que le père de son père, et ainsi de suite jusqu'au Prophète Adam qui fut le premier imam. Ala-ed-Din ajoute que les Ismaïliens considéraient comme imam le fils de tout imam; ainsi énoncée, cette phrase contient une inexactitude, car il est évident, d'après la nature même de l'imamat, que parmi tous les fils d'un même imam, il n'y a et il ne peut y avoir qu'un seul imam; Ala-ed-Din a voulu dire, à n'en pas douter, qu'il fallait regarder comme imam le fils de l'imam qui avait été désigné par son père pour lui succéder. Dans ces conditions, il est impossible qu'un imam meure avant la naissance du fils qui doit exercer l'imamat après lui.

« Durant le temps que l'imam n'est point visible, il faut

(1) Les imams reconnus par les Ismaïliens sont donc comme le rapporte Nowaïri d'après Abou'l-Hasan-Mohammed-ibn-Ali :



Cet el-Kaïm est Mohammed, fils d'Ismaïl, fils de Djaafer, et il fut imam à l'exclusion d'Ismaïl ; les Shïites, qui admettaient Ismaïl puis Mohammed son fils, n'étaient pas Ismaïliens. En réalité, les Ismaïliens devaient regarder Ismaïl et Mohammed comme un seul personnage, une seule entité.

(2) Manuscrit supp. pers. 205, folio 157 recto.

que ses missionnaires et ses Prophètes vivent parmi les hommes pour que ceux-ci aient une preuve tangible de l'existence de Dieu ; ce sont les Prophètes qui ont apporté du ciel les livres sacrés (*ashâb-el-tenzîl*), tandis que les imams sont ceux qui les interprètent (*ashâb-el-taavîl*) ; à toutes les époques, chacun des Prophètes a eu son Imam correspondant ; l'imam contemporain d'Abraham était un personnage dont le nom se trouve dans le Pentateuque écrit en langue syriaque et dont le sens en arabe est *Mélik-el-Siddik* (1) (le roi juste). Il était le souverain de l'Islamisme ; quand Abraham alla le trouver, il lui donna dix bêtes de ses troupeaux ; Khidr, qui apprit la science infuse (*lédéni*) à Moïse était également imam ; pendant l'époque qui précéda l'Islam, les imams demeurèrent cachés ; à l'époque d'Ali, qui fut l'imam de l'époque de l'Islamisme, l'imamat redevint visible et les imams restèrent visibles depuis son époque jusqu'à celle d'Ismaïl et de Mohammed, son fils, qui fut le septième imam ; ils devinrent de nouveau cachés depuis Ismaïl et Mohammed ; ces deux personnages furent les derniers imams visibles ; tous les autres sont et resteront cachés (*mestour*) jusqu'au moment où ils reparaîtront à nouveau. »

L'auteur de l'ouvrage astronomique arabe intitulé *Destour el-monedjdjimîn*, dont il n'existe qu'un seul manuscrit, et qui fut un partisan convaincu des Fatimites, ne s'explique pas beaucoup plus clairement que Rashid-ed-Dîn sur la succession de l'imam Ismaïl. D'après lui, le premier imam caché fut Ismaïl, fils de Djaafer-el-Sadik, qui disparut en l'année 145 de l'hégire, deux ans et quelques mois avant la mort de son père et qui mourut cinq ans après lui, à el-Arid ; il fut inhumé à el-

(1) C'est de Melchisédech qu'il est question ici. On voit que Rashid-ed-Din commet ici une faute grossière de grammaire arabe, car il faudrait dire el-Mélik-el-Siddik, mais cette faute est courante chez les auteurs persans qui veulent écrire en arabe ; c'est ainsi que dans l'un de ses ouvrages, le Bâb se désigne par l'expression arabe *noktèh-el-aoulèh*, pour *el-noktèh-el-aoulèh*, « le premier Point ».

Baki. Mohammed, fils d'Ismaïl, est le septième imam; il fut reconnu comme tel par son client, el-Moubarek. Plusieurs personnes admettent qu'il fut le dernier imam, et cela leur fit donner le nom d'*el-Wakifiyyèh* (1). Haroun-el-Reshid ayant voulu persécuter l'imam Mohammed, celui-ci se réfugia dans l'Inde où il trouva un asile. Il eut pour fils Djaafer, Ismaïl, Ahmed, Hoseïn, Ali et Abd-er-Rahman. L'auteur du *Destour-el-monedjdjimîn* confesse qu'il ignore quel fut au juste celui de ces enfants qui succéda à Mohammed, fils d'Ismaïl ; il se borne à dire que Mohammed, fils d'Ismaïl, eut pour successeur les trois imams cachés, er-Rida, el-Wafi, el-Taki ; l'un d'eux se fixa à Salamiyya quand les Abbassides voulurent le persécuter (2).

Les Ismaïliens croyaient, d'après Rashid-ed-Din, que Mousa-el-Ridha, fils de Djaafer-el-Sadik, était le double معاد النفس (3) d'Ismaïl et que Ali-ibn-Mousa-el-Ridha était le double de Mohammed-ibn-Ismaïl.

La théorie de la succession des Prophètes que l'on trouvera exposée en détail dans l'ouvrage de M. de Sacy sur la religion des Druzes, n'a rien de bien particulier, à cela près que les Ismaïliens y ont fait pénétrer Mohammed, fils d'Ismaïl. Chacun des prophètes dont les six premiers sont reconnus par le Sunnisme a un substitut qui vit en

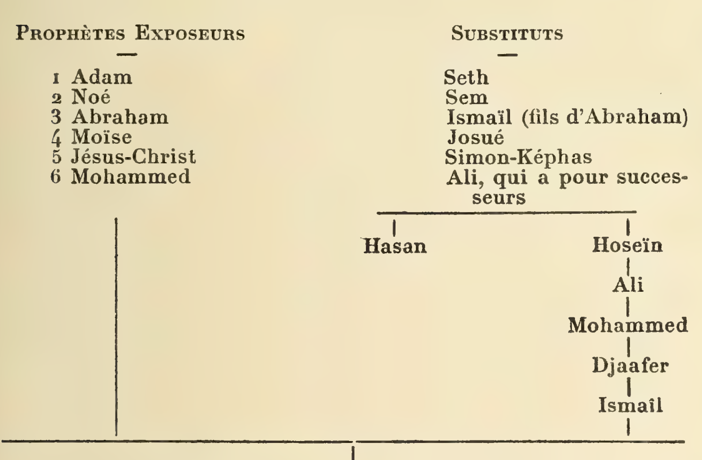
(1) J'emprunte quelques-uns de ces détails au travail de M. de Goëje intitulé *Mémoire sur les Carmathes du Bahraïn et les Fatimides*, page 203. M. de Goëje les a lui-même tirés en partie du manuscrit du *Destour el-monedjdjimîn* qui appartint à M. Ch. Schefer et qui a été acquis par la Bibliothèque Nationale, où il porte le n° 5968 du fonds arabe. Il en a publié un extrait fort important pour la question qui est traitée ici, mais sans le traduire.

(2) Ibn-Khaldoun dit également que les Ismaïliens reconnaissent trois « imams cachés » après Ismaïl, fils de Djaafer-el-Sadik. Il leur donne les noms de Mohammed-ibn-Ismaïl, Djaafer-Mosaddik, fils de Mohammed, Mohammed, fils de Djaafer-Mosaddik ; après eux vient le Mahdi Obeïd-Allah.

(3) Litt : « l'endroit, ou la personne dans laquelle l'âme se réincarne. »

même temps que lui ; Ali, substitut de Mohammed, a eu pour successeurs dans cette fonction ses deux fils Hasan et Hoseïn, puis les quatre imams suivants dont le dernier, Ismaïl, fils de Djaafer-el-Sadik, a pour fils Mohammed, qui est justement le septième prophète en même temps que le Mahdi des derniers âges.

Voici la concordance des Prophètes parleurs ou exposeurs ناطق, c'est-à-dire qui exposent la doctrine céleste révélée aux imams et de leurs substituts d'après les théories des Ismaïliens :



La hiérarchie de l'Ismaïlisme est la suivante :

1° L'élément sans nom et sans attributs, créateur du monde ;

2° Le Préexistant ;

3° Le Suivant ;

4° Le Prophète exposeur ;

5° Le Substitut ;

6° Le Missionnaire.

Or, d'après les Ismaïliens, le missionnaire peut, par l'étude et la sainteté, s'élever au degré du substitut et le remplacer ; le substitut, à son tour, peut, aux mêmes

conditions, remplacer le Prophète exposeur; le Prophète exposeur peut de même devenir Suivant, et le Suivant a la faculté de devenir Préexistant ; c'est-à-dire que tout être humain peut, puisqu'il lui est possible d'acquérir le degré de Missionnaire, s'élever au rang du Préexistant et le remplacer; cette théorie qui se retrouve dans le Soufisme revient à dire que rien n'existe, même pas la secte ismaïlienne elle-même. C'est bien en ce sens que l'on peut donner à l'Ismaïlisme le nom de nihilisme religieux; c'est de même que dans la secte des Druzes, on apprenait aux initiés que les khalifes fatimites n'étaient ni père ni fils les uns des autres, mais qu'ils étaient tous l'incarnation ou plutôt l'hypostase, une sorte d'avatar multiple d'un même principe primordial.

VIII

L'origine de la secte des Karmathes qui faillit renverser le Khalifat abbasside n'est pas encore bien claire, malgré le travail de M. de Goëje ; ce qui paraît le plus certain, c'est qu'ils furent nommés ainsi du nom d'un missionnaire ismaïlien qui s'appelait Hamdan, fils de Karmath (1). Quoi qu'il en soit, Ibn-el-Djaûzi affirme qu'il y avait dans cette secte redoutable un homme qui descendait du roi sassanide de Perse, Béhram-Gour (2), et que ce fut lui qui provoqua la grande révolution karmathe dans le but d'arracher le pouvoir aux Abbassides pour le rendre aux Persans. Les Karmathes commencèrent par ébranler la foi des vrais croyants, puis ils proclamèrent la doctrine de l'imamat ; un certain nombre d'entre eux professaient ouvertement la doctrine des Philosophes, c'est-à-dire des philosophes grecs, ce qui revient à dire, en termes plus précis, qu'ils appartenaient au Soufisme modéré. Ils choisirent comme chef un nommé Abd-Allah, fils de Meïmoun, fils d'Amrou, fils de Saddak, fils de Kaddah-el-Ahvazî (3), originaire, comme on le voit, de la province

(1) Ibn-Djaûzî cité par de Goëje, *Mémoires sur les Carmathes du Bahraïn*, p. 206 ; cet auteur donne également plusieurs autres étymologies de ce nom. Cette secte ismaïlienne aurait été ainsi nommée parce que son fondateur se nommait Mohammed-el-Warrak-el-Mokarmah, originaire de Koufa ; ou parce que son chef était un nommé Karmathouyyèh du *Savad* de la Nabathène *(min el savad min el Enbat)* ; les autres étymologies ne valent guère la peine qu'on s'y arrête.

(2) Peut-être ce personnage était-il Mohammed, fils d'Hoseïn-Dendan, secrétaire du prince Ahmed, fils d'Abd-el-Aziz, fils d'Abou-Dolaf. (De Goëje, *ibid.*, p. 15.)

(3) Nizam el-Moulk dit dans son *Siasset-Nâmèh* qu'Abd-Allah était un habile escamoteur et qu'il connaissait à fond les tours de la magie blanche (trad. Schefer, p. 269).

de Perse qui porta dans l'antiquité le nom de Susiane et qui s'appelle aujourd'hui Khouzistân. Si le promoteur de la révolution karmathe était un descendant de Béhram-Gour le Sassanide, Maïmoun, le père d'Abd-Allah, était, suivant Abou'l-Féda, un Zendik (1), c'est-à-dire qu'il professait la doctrine de Mazdak, ou tout au moins, qu'il appartenait à une secte musulmane fortement iranisée. L'oncle d'Abd-Allah, Daïsan (2), appartenait à la secte des Dualistes (*Thanaviyya*) dans laquelle il est fort probable qu'il faut reconnaître les Manichéens et les Mazdéens ; M. de Sacy ne croyait pas que ce mot désigne les Mazdéens (3), mais seulement une secte des Motazallites ; cela est possible, car Makrizi (4) compte les *Thanaviyya* parmi les Motazallites, mais dans un autre de ses ouvrages, le *Kitab-es-solouk-li-maarifet-douval-el-molouk* (5), il dit formellement que les *Thanaviyya* ou Dualistes sont une secte mazdéenne. D'ailleurs, si on ne veut pas voir une secte iranisée directement dans celle des *Thanaviyya* à laquelle appartenait l'oncle d'Abd-Allah, mais seulement une subdivision de celle des Motazallites, il n'en est pas moins vrai que l'influence iranienne et mazdéenne s'est fait sentir dans cette dernière comme le prouve l'examen de ses dogmes. D'ailleurs, de toutes les sectes hétérodoxes issues de l'Islamisme et plus particu-

(1) Aboulféda, *Annales moslemici*, tome II, p. 311.

(2) Nowaïri rapporte, d'après le sheïkh Aboul'-Hasan, que Maïmoun était fils de Daïsan ; dans ces conditions, Abd-Allah serait son petit-fils et non son neveu (Cf. de Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes, Introd.*, page CLXVI).

(3) C'est surtout dans les sectes hétérodoxes du Mazdéïsme que le Dualisme absolu a fini par reléguer au second plan la plupart des autres dogmes avestiques.

(4) De Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, tome Ier, *Introd.*, p. LXVIII.

(5) Ms. ar., 1726, fol. 3 verso : « Les Mages disaient qu'il y a deux dieux, le premier, auteur du bien est la Lumière, et l'autre, auteur du mal, est les Ténèbres. On les appelle également les Dualistes (*Thanaviyya*). » C'est en quelques mots la doctrine exposée dans le premier chapitre du *Bundehesh*.

lièrement de l'Ismaïlisme, c'est la secte des Karmathes qui offre le plus de rapports avec celle de l'imposteur Mazdak ; c'est en effet une secte purement socialiste et même communiste, dans laquelle la communauté des femmes était la règle absolue. L'historien Beïbars-el-Mansouri (1) dit formellement que les Karmathes étaient des Ismaïliens qui avaient embrassé les doctrines de Zoroastre en adoptant les croyances des Mages et des Perses, et qu'ils se livraient à toutes sortes d'actes infâmes et abominables défendus par les lois musulmanes.

Après la mort d'Abd-Allah, qui avait été obligé de quitter la Perse pour se réfugier dans la petite ville de Salamiyya, en Syrie, son fils Ahmed devint le chef de la secte et ce fut l'un de ses missionnaires, nommé Hoseïn-Ahvazi, natif du Khouzistan, qui convertit Hamdan-Karmath aux doctrines ismaïliennes.

Suivant Ibn-el-Djaûzi, les Karmathes se disaient tous les vicaires ou successeurs خلفاء de l'imam Mohammed, fils d'Ismaïl, fils de l'Imam Djaafer-el-Sadik ; Beïbars-el-Mansouri dit que « quelques personnes étaient d'avis que les Ismaïliens ne furent qu'une division des *Taalimis* et que Karmath était l'un des partisans d'Ismaïl, fils de Djaafer, fils de Mohammed, el-Sadik », mais il déclare que cette opinion n'est pas la sienne et qu'il ne saurait s'y ranger ; il affirme également qu'il y avait parmi les Karmathes des gens qui croyaient que Mohammed, fils de la Hanéfite était le Mahdi, qu'il était le même que Gabriel, que le Messie et que la Bête de l'Apocalypse qui doit sortir à la fin des temps (2). Si cette affirmation de Beïbars-el-Man-

(1) *Zubdet el fikret fi taarikh-el-hidjret*, ms. ar. 1572, fol. 97 recto.

ومن مذاهب القرامطة ان محمد بن الحنفيّة هو المهدى وانّه جبرايبل والمسيح والدابّة التى تخرج فى اخر الزمان

(2) *Ibid.*, fol. 97 r°

وقد زعم قوم ان الإسماعيلية منهم (التعليمية) وان قرمط غلام اسمعيل بن جعفر بن محمد الصديق

C'est dans des termes presque identiques ce que Féredj, fils

souri est exacte, elle montre qu'une des sectes des Karmathes n'était en définitive qu'une branche de celle des Keïsanis, suivant lesquels l'imamat serait passé au fils qu'Ali avait eu de la Hanéfite. Si l'on objectait à cette affirmation que Mohammed, fils de la Hanéfite, est bien antérieur à l'époque des Karmathes et que les sectes ismaïliennes, comme d'ailleurs toutes les sectes Shïites, attendent toutes un Mahdi, un imam futur, plutôt qu'elles n'en reconnaissent un dans le passé, il serait facile de répondre qu'au témoignage de Bar-Hébreus et d'Ibn-el-Athir, c'est justement en 270 de l'hégire, six ans seulement avant l'explosion de l'insurrection karmathe, que parut Féredj, fils d'Osman, le missionnaire du Mahdi Mohammed, fils de la Hanéfite. De plus, l'historien persan Ala-ed-Din-Ala-Mélik-el-Djouvéini raconte, dans le *Djihan-Kusha* (1), qu'en l'année 258 de l'hégire, les Keïsanis qui se trouvaient au Maghreb saluèrent de leurs acclamations le Mahdi fatimite, fondateur de la célèbre dynastie des khalifes du Kaire. Ces trois renseignements concordent donc parfaitement. Il est vraisemblable qu'en effet, comme l'affirme Beïbars-el-Mansouri, une partie des Keïsanis se rallièrent au grand mouvement karmathe, comme au mouvement mahdiste, parce qu'ils y voyaient le moyen qu'ils avaient si longtemps cherché de renverser le Khalifat des Abbassides et de détruire l'orthodoxie sunnite. Il est possible que plus d'un de ces Keïsanis n'adopta pas, au moins du premier coup, toutes les doctrines du Karmathisme et que, dans ces Karmathes dont parle Beïbars-el-Mansouri, il faut comprendre non seulement les affidés de Hamdan-Karmath, mais aussi tous les Shïites qui furent leurs alliés; cette évolution d'une partie des Shïites rentre les vraisemblances historiques. D'ailleurs, il est clair que certains Keïsanis, lassés par une attente de près d'un siècle et demi, et désespérant de voir apparaître Moham-

d'Osman, l'homme du Savad de Koufa annonçait dès 270, suivant Ibn-el-Athir et Bar-Hébreus.

(1) Ms. supp. Pers. 205. fol. 157 verso.

med, fils de la Hanéfite, ont dû se convertir aux opinions des Karmathes et des Mahdistes. Il ne s'agissait en définitive pour eux que de changer de Mahdi, et nullement de renoncer à l'espoir de le voir paraître. Il est certain, d'ailleurs, que dans la secte karmathe comme dans toutes les sectes hétérodoxes de l'Islamisme, il y a eu des hérésies internes provenant de syncrétismes étranges, opérés entre les dogmes de sectes voisines ou plutôt entre les dogmes de fractions de vieilles sectes qui adoptaient ceux d'une secte nouvelle, sans vouloir et sans pouvoir renoncer immédiatement et complètement à toutes leurs croyances et à tous leurs espoirs d'antan.

En définitive, la secte des Karmathes ne fut qu'une division de la grande secte ismaïlienne caractérisée par cette croyance, qu'à côté du sens externe des versets du Koran ou de tout autre livre, il y a un sens interne, ésotérique et cabbalistique, que l'on ne peut arriver à saisir que grâce à une science particulière.

Il en était de même des Khourrémis qui, au dire de Beïbars, suivaient les mêmes règles qu'une des sectes des Mages sous le règne de Kobad et qui permettaient l'inceste et la communauté des femmes (1). On ne peut désigner plus clairement la secte fondée par l'imposteur Mazdek, celle que Khosrav-Anoushirvân persécuta dès son avènement au trône. Les Babékis, sectateurs de Babek-el-Khourrémi, rentraient également dans cette catégorie ; il y avait dans l'année une nuit où toutes les femmes étaient réunies avec les hommes ; ils se jetaient sur elles et emmenaient chez eux celles dont ils parvenaient à s'emparer.

(1) Beïbars el-Mansouri voit dans le nom de Khourrémis un dérivé du mot persan خرم *khourrem* « joyeux ». Il est plus vraisemblable qu'il faut y voir un ethnique tiré du nom de la ville de خرّم Khourrem, qui est située à une faible distance d'Ardébil, et sur laquelle on pourra consulter le *Dictionnaire géographique de la Perse*, de M. Barbier de Meynard, page 206.

خرم اسم اعجم معناه الشى المستلذ هو اهل الاباحة من المجوس الذين تبعوا فى
ايام قباذ فاباحوا المحظورات

Les Scpténaires *(el-Sabeiyyèh)*, croyaient que les sept planètes régissent le monde inférieur. A part cette dernière secte qui semble plus spécialement se rattacher au Sabéïsme et à la partie cabbalistique du Soufisme, sans d'ailleurs que cela l'empêche d'être dérivée du Mazdéïsme, les autres sont toutes iraniennes, et il n'y faut point voir, comme semble le faire Beïbars-el-Mansouri, des subdivisions de la secte des Karmathes telle qu'elle fut fondée par Abd-Allah (1); deux d'entre elles au moins, celles des Khourrémis et des Babékis lui sont certainement de beaucoup antérieures ; elles se rattachent directement aux sectes hétérodoxes du Mazdéïsme qui naquirent vers le IVe siècle ; on peut même dire que ce sont, sous des noms différents et à peine modifiées, les mêmes sectes que la politique de Khosrav-Anoushirvân n'avait pu anéantir entièrement. La secte Karmathe elle-même n'est que la continuation historique des sectes hétérodoxes du Mazdéïsme au même titre que celles des Babékis et des Khourrémis.

(1) *Zubdet-el-fikret fi taarik-el-hidjret*, ms. ar. 1572, fol. 96 verso.

IX

Les commencements de la dynastie fatimite se rattachent directement à la révolution karmathe et à l'insurrection de Maïmoun-el-Kaddah ; aussi est-il indispensable d'exposer brièvement ces faits si l'on veut rendre claire l'origine de la dynastie du Mahdi Obeïd-Allah.

« En l'année 295, dit Rashid-ed-Din dans la *Djami-el-tévarikh* (1), Abd-Allah-ibn-Méïmoun-Kaddah qui était revêtu des habits du jeûne, de la prière et des œuvres pies (2), habitait dans le pays d'Asker-Mokrem, à l'endroit nommé Sabath-Abi-Nouh ; il était fort riche et avait de très nombreux partisans. Ses ennemis ayant commencé à le pourchasser, il s'enfuit à Bassora où il demeura dans le quartier des Béni-Okeïl ; de là, il se réfugia dans le Kouhistan et dans l'Ahvaz où il commença sa prédication ; il envoya ses lieutenants dans l'Irak, à Rey, Isfahan, Hamadhan et Koum ; il donna ses instructions à Djaafer Makhzoum-Abou-Hatem-Ahmed-ibn-Hamdan-er-Razi (3) qui convertit un grand nombre d'individus à sa doctrine parmi les habitants du Deïlem ; Merdavidj, prince du Ghilan se rallia à lui ; il donna également ses instructions à Ibn-Souvadèh. Parmi les premiers missionnaires du Khorasan furent d'abord Khélef, et Abou-Abd-Allah-el-Khadim qui furent envoyés par les enfants de Meïmoun-el-Kaddah ; après eux il y eut Abou-Saïd-el-Shaarani, et

(1) Ces événements sont racontés par Rashid ed-Din avec une exactitude et une clarté qu'on ne retrouve pas dans tous les ouvrages qui traitent de l'histoire, d'ailleurs si embrouillée, des Fatimites, des Karmathes et des Ismaïliens, et surtout des relations de ces différentes sectes entre elles.

(2) كه بزى صوم وصلوة وطاعات وعبادات متحلى بود وبر سران دعوت اكاه

(3) Originaire de la ville de Rey, ou habitant dans cette ville depuis fort longtemps.

ensuite Aboul-Hasan-Ali-el Mervroudi (1), qui vécut à l'époque de Nasr, fils d'Ahmed le Samanide, souverain du Khorasan, dont le vizir était Mohammed-ibn-Mousa-el-Balkhi ; le prince et le vizir laissèrent la prédication se répandre dans le Khorasan, dans l'espérance de fortifier leur pouvoir et de donner de l'éclat à la dynastie Samamide (2).

Un missionnaire fut ensuite envoyé dans le Seïstan, il se nommait Ishak-Sindjari et portait le surnom de حبسغوح ; il fut assassiné par ordre de Khélef-ibn-Ahmed-Sindjari. Un autre missionnaire fut envoyé dans le Khorasan, il se nommait Abou-Mohammed-el-Moueddeb. A cette époque, parut dans cette province un homme nommé Mohammed-ibn-Hasan, qui se fit passer pour inspiré du ciel et qui se rendit à Talékan et dans le Khorasan.

A Alep et à Damas, parut également un homme qui disait être le Messie صاحب الحال ; il se mit à prêcher les populations qui acceptèrent ce qu'il disait. Il convertit ainsi une partie de la Syrie et délégua ses pouvoirs à Abd-el-Mélik-Kaukébî et à un nommé Ishak qui habitait la ville de Rey. Abd-el-Mélik s'installa à Girdèhkouh. Sur ces entrefaites, Hoseïn-ibn-Ali-Mervroudi mourut subitement et fut remplacé dans le Khorasan par Mohammed-ibn-Ahmed-Nakhshébi. Ce personnage se rendit dans la Transoxiane et demanda à l'émir du Khorasan, Nasr-ibn-Ahmed, le Samanide de se convertir. Le souverain répondit favorablement à ses avances.

(1) Originaire de la ville de Merv er Roud.

(2) Ce qui n'empêchait point les souverains de cette dynastie de se proclamer les vassaux du Khalifat abasside et de faire grand étalage du respect qu'ils ressentaient pour lui toutes les fois qu'ils le pouvaient. Cela seul suffirait à montrer combien la position des pontifes de Bagdad était précaire et ce fait prouve assez que ces dynasties sur lesquelles ils étayaient leur autorité étaient le roseau de la Bible qui était toujours prêt à leur percer la main. On peut lire dans le *Siasset-Nâmèh* du vizir Nizam-el-Moulk (trad. Ch. Schefer, chap. XLVIII, page 274), comment les Bathéniens faillirent s'emparer du Khorasan et comment les Samanides parvinrent à s'en débarrasser.

Le missionnaire prit une telle influence sur l'esprit de l'émir Samanide que ce dernier ne put désormais se passer de ses conseils. Quand l'émir Nasr mourut, son fils lui succéda et fit mettre à mort tous les partisans et les amis de Mohammed-ibn-Ahmed-Nakhshébi (1).

Abd-Allah-ibn-Meïmoun-Kaddah étant venu à perdre son père, se rendit en Syrie et se fixa à Salamiyya, à quatre fersengs de Homs. Il envoya des missionnaires de tous les côtés et mourut dans cette même localité. Il eut pour successeur son fils Ahmed-ibn-Abd-Allah. Abou-l-Kasem-ibn-Djoushem (2) ibn-Zaran (ou Zadan) el-Toudjdjar qui habitait Koufa et Mohammed-ibn-Fadl-el-Témimi se rendirent avec une foule considérable de gens en pèlerinage au mausolée d'Hoseïn, fils d'Ali.

« Les Ismaïliens (3) envoyèrent deux individus dans le

(1) Ceci rappelle tout à fait ce qui se passa en Perse à l'époque sassanide quand le roi Kobad fut séduit par les doctrines anarchistes de Mazdek et quand son fils Khosrav, à peine arrivé au trône, s'empressa de faire massacrer l'imposteur avec tous ses partisans.

(2) Il semble que le *Djihân-Kousha,* (ms. supp. persan 205, folio 157 v°) donne à ce mot la forme Djoust ou Djousht حوسب, le manuscrit ne portant pas de points diacritiques, il est impossible de dire quelle était la forme primitive.

(3) Je tire cette partie historique d'un des chapitres de la *Djami-el-tévarikh* de Rashid-ed-Din. Ces événements y sont racontés avec une exactitude et une clarté que l'on n'est pas habitué à trouver dans les ouvrages qui traitent de l'histoire d'ailleurs très compliquée des Fatimites, des Karmathes et des Ismaïliens et surtout des relations mutuelles de ces branches d'une même hétérodoxie. L'auteur du *Djihân-Kusha* donne une version différente de ces événements, je la reproduis ici succinctement; bien qu'elle soit moins complète que le récit de Rashid ed-Din, il est bon d'en tenir compte (ms. supp. persan 205, folio 157 v°). « Au milieu de l'insurrection karmathe, un individu qui était l'un des missionnaires دعات des Ismaïliens et qui descendait d'Abd-Allah-ibn-Meïmoun-Kaddah vint à Koufa et dans l'Irak; il était accompagné d'un enfant et dit : « Je suis le missionnaire de l'Imam et la venue de l'Imam est proche! » Il envoya un homme appelé Ibn-el-Kasem, fils de Djousht (?) dans le Yémen, pour s'y livrer à la prédication تا دعوت كند; il lui ordonna d'en-

Maghreb ; l'un d'eux s'appelait Halvani et l'autre Abou-Sofian ; on leur dit : « Le Maghreb est un désert ; cultivez-le et labourez-le pour que nous y allions faire les semailles et que nous en emportions la moisson ; » L'un se rendit dans le pays de Kétama, l'autre à Souk-el-Khames ; ils surent se concilier les gens de cette contrée et s'en faire des amis, puis ils leur prêchèrent leur doctrine. Tous les deux moururent dans les contrées du Maghreb. A cette époque Abou-Abd-Allah-Hasan-ibn-Ahmed-ibn-Mohammed-el-Zakariya, connu sous le nom d'el-Shïi, se trouvait à Sanaa dans le Yémen, avec Abou'l-Kasem-ibn-Djoushem dont il était l'un des meilleurs officiers. Quand Abou-'l-Kasem apprit la mort de Halvani et d'Abou-Sofian, il dit à Abou-Abd-Allah-Shïi : « Halvani est allé dans le Maghreb, il y

voyer des missionnaires de tous les côtés. Ce Belkasem se livra à une propagande effrenée et fit un grand nombre de prosélytes. Il envoya dans le Maghreb un individu nommé Bou-Abd-Allah-Soufi Mohtésib, qui s'était converti à ses croyances, pour répandre sa doctrine dans ce pays. Les habitants du Maghreb s'étant convertis, il écrivit au petit-fils de Meïmoun-el-Kaddah qui vint dans ce pays. Abou-Abd-Allah se rendit au devant de lui et lui dit : « Je gouverne le pays comme ton lieutenant, maintenant que tu es venu, c'est à toi de commander. » Le petit-fils de Meïmoun répondit : « J'ai dit anciennement que j'étais le missionnaire de l'Imam, parce que les temps messianiques n'étaient pas encore venus, mais aujourd'hui qu'ils sont arrivés, je proclame que c'est moi qui suis l'Imam, car je descends de Djaafer-el-Sadik. » C'est alors qu'il prit le nom d'Abd-Allah-ibn-el-Mehdi et qu'il appela son fils el-Kaïm-bi-amr-Allah-Mohammed. Il régna comme khalife et les Maghrébins le reconnurent comme tel ainsi que les Keïsanis, partisans de l'imamat de Mohammed, fils de la Hanéfite. Cela se passait en l'année 258. »

Ala-ed-Din-Ata-Mélik dit que lorsque ce prince se vit au faîte des honneurs, son ardeur se ralentit et que le missionnaire Bou-Abd-Allah-Soufi eut des doutes sur son compte. Cette phrase n'est point claire et l'on ne sait pas si l'auteur persan veut dire que Soufi douta de la légitimité de sa mission ou plus simplement s'il se demandait si le petit-fils de Meïmoun était bien l'homme qu'il fallait pour la remplir. Quant au frère de Bou-Abd-Allah, qui se nommait Yousouf, il songea à lever l'étendard de la révolte. Le Mahdi craignant pour son autorité, fit massacrer Bou-Abd-Allah-Soufi et son frère Yousouf.

a défriché la terre de Kétama ; Abou-Sofian l'a ensemencée, et voilà que tous les deux sont morts. Comme cette terre a été mise en valeur, j'ai décidé que tu t'y rendrais avec des gens pour y faire la récolte. » Abou-Abd-Allah s'inclina respectueusement devant l'ordre de son chef et partit du Yémen ; il se rendit à la Mecque et de là il se mit en chemin pour gagner Kétama. »

Cet Abou-Abd-Allah était un homme très intelligent et très adroit et de plus, il était versé dans la connaissance des sciences ou plutôt des prétendues sciences divinatoires, ce qui est très utile avec les Musulmans, surtout avec ceux du Maghreb. Il connaissait également les différentes religions et savait parler les dialectes de l'Afrique occidentale ainsi que la langue des Berbers, de telle sorte qu'il était parfaitement au courant de l'état politique et religieux de l'Afrique du Nord.

L'auteur du *Destour-el-monadjdjimin* (1) dit que Abou-Abd-Allah entra dans l'Ifrikiyya en l'année 296 de l'hégire, cent trente-cinq années après que les premiers pionniers de l'Ismaïlisme y furent allés porter les doctrines de la secte ; le succès lui était d'ailleurs prédit, car on lui avait dit : « En l'année 96, il t'arrivera une chose merveilleuse. » والستّة والتسعين يأتيك العجب. Il annonça aux Berbers qu'un Mahdi allait paraître parmi eux et, suivant l'expression de Rashid-ed-Din, ses discours affables et bienveillants lui donnèrent un grand ascendant sur ces populations à l'esprit simpliste. Le prince aghlébite de l'Ifrikiyya, Ibrahim, fils d'Ahmed, fils d'el-Aghleb, ayant appris ces faits, envoya demander au gouverneur de la ville de Milèh quel était cet homme dont la réputation s'était si vite répandue dans l'Afrique du Nord. Le gouverneur répondit à son maître que c'était un derviche qui se livrait à la prédication religieuse ; il faut croire qu'il ne paraissait pas bien dangereux, car le prince ne prit aucune mesure d'expulsion contre lui. Quand Abd-Allah se vit en sûreté

(1) Texte publié par M. de Goeje, *Mémoires sur les Carmathes du Bahraïn et sur les Fatimides*, page 203.

de ce côté, il dit : « Maintenant qu'Abou-Sofian et Halvani ont labouré, moi je vais semer. » Les Berbers de Kétama étaient divisés en deux troupes, dont l'une était hostile à Abd-Allah et cherchait à le tuer, mais le missionnaire sut échapper à toutes les embûches et, comme le dit Rashid-ed-Din, il échappa à leurs yeux, comme les fées se dérobent aux yeux des démons. Cette persécution n'entrava point son apostolat et il prodigua l'argent, de telle sorte qu'il se fit en peu de temps un grand nombre d'adhérents. Quand il se vit à la tête d'une armée suffisante, il marcha sur Milèh dont le gouverneur l'avait jugé quelque temps auparavant comme un être à peu près inoffensif, dans l'intention de s'en emparer ; le prince aghlébite envoya immédiatement un corps de troupes pour le repousser. Abd-Allah dit alors aux Berbers : « Voici le moment où va venir le Mahdi, car il est dit que lorsque cette guerre sera terminée, il apparaîtra ! » Quand les missionnaires de la secte qui étaient restés en Orient apprirent ces événements, ils dirent à Abd-Allah, fils d'Ismaïl, qu'il devait se rendre à Kétama dans le Maghreb pour porter secours à Abd-Allah-el-Meshréki (1) qui allait avoir à lutter contre les forces de tous les souverains de l'Afrique du Nord. Les Shïites se préparèrent à passer dans ce pays, aussi le khalife abbasside el-Moktafi-billah ordonna au gouverneur du Kaire, Isa-el-Bousiri, de se saisir de tous les Shïites qu'il trouverait dans cette ville. Le gouverneur s'empressa de mettre des espions partout pour obéir à l'ordre de son souverain ; or, parmi les poli-

(1) Les divers historiens musulmans donnent à ce personnage tous les surnoms possibles, de telle sorte qu'il est souvent fort difficile de retrouver le fil de leur récit. Abd-Allah-Meshréki, Abd-Allah-Shïï, Abd-Allah-Sofi, Abou-Abd-Allah-Sofi, Meshréki, Shïi sont un seul et même personnage auquel les chroniqueurs ont donné, des surnoms différents qui se rapportent à diverses circonstances de sa vie religieuse ; l'un d'entre eux montre que cet Abd-Allah appartenait, en même temps qu'à l'Ismaïlisme, à la célèbre secte mystique des Soufis ; c'est là un fait d'une extrême importance, moins pour l'étude de l'Ismaïlisme que pour celle du Soufisme, et j'aurai l'occasion d'y revenir bientôt dans un autre travail

ciers d'Isa-el-Bousiri, il y avait un individu qui était affilié à une secte shïite; il s'empressa de prévenir ses coreligionnaires des mesures qui allaient être prises contre eux et il leur conseilla de quitter sur le champ le Kaire et l'Egypte. Ils s'empressèrent de le faire et emportèrent avec eux leur argent.

Suivant une autre version, rapportée également par Rashid-ed-Din, Isa-el-Bousiri ne fut pas absolument étranger à l'avis qui fut donné aux Shïites d'Egypte. Quoi qu'il en soit, le personnage qui devait être le Mahdi Obeïd-Allah, se rendit avec plusieurs marchands à Alexandrie et il alla trouver le chef des Deilémites, Ali, fils de Wohoudan, qui était un descendant du Prophète et qui s'était retiré dans cette ville pour échapper à ses ennemis. Il lui dit qu'il était venu chercher un asile auprès de lui; Ali, fils de Wohoudan, l'envoya, habillé en marchand, à Tripoli de Barbarie pendant que le khalife abbasside el-Motaded qui avait succédé à el-Motamed écrivait une lettre au prince de Sédjelmasa pour l'avertir de ce qui venait de se passer; heureusement pour les Shïites, ce prince, soit qu'il ne crut point à l'imminence du danger, soit par négligence, ne tint aucun compte de l'avis du khalife abbasside. Au même moment, Abou-Abd-Allah, le missionnaire, demeurait parmi les Berbers qu'il convertissait à ses croyances ; Obeïd-Allah lui envoya son frère Aboul'-l-Abbas à Kétama pour l'aider dans le commandement de l'armée berbère à la tête de laquelle il se trouvait.

Ils s'emparèrent de la capitale de l'Ifrikiyya ainsi que d'un butin immense; Zyadet-Allah, fils d'el-Aghleb-el-Ifriki (1) dut évacuer la célèbre ville de Kaïrawan et les troupes d'Abou-Abd-Allah-Meshréki eurent bientôt fait de s'en emparer; au mois de Rédjeb de l'année 296, Kétama avec tout le Maghreb reçonnaissait son autorité. Quand

(1) Les souverains Aghlabites reconnaissaient la suzeraineté des khalifes abbasides de Bagdad. (*Djihân-Kusha*, ms. supp. Persan 205, folio 158 recto.)

le missionnaire ismaïlien put se rendre maître de Sedjelmasa, le Mahdi venait d'atteindre sa trente-septième année. Il ne tarda pas à tout diriger par lui-même et à ne laisser à Abou-Abd-Allah-el-Meshréki et à son frère Abou'-l-Abbas qu'une autorité très secondaire ; cette mesure blessa profondément ces deux hommes sans lesquels la cause des Shïites n'aurait évidemment pas fait grand progrès dans le Maghreb, mais elle n'empêcha point les gens d'accourir en foule auprès du Mahdi Obeïd-Allah, ce qui était en définitive tout ce qu'il demandait.

Là encore, ceux qui avaient été les artisans de la première heure et qui avaient sacrifié sans hésitation toute leur vie à un apostolat des plus rudes, au milieu des pires dangers, ne trouvèrent que l'ingratitude la plus révoltante comme prix de leurs efforts.

Un jour, le Mahdi, oubliant tout ce que les Shïites et lui-même devaient à Abd-Allah, demanda au peuple : « Ne suis-je point votre imam ? — Certainement si, lui répondit-on. — Vous m'avez juré fidélité et obéissance absolue ? » Les Berbers lui dirent que oui. « Eh bien, leur commanda-t-il, tuez ce vieillard Abou-Abd-Allah ! (1) — Je ne mérite point que tu rendes une pareille sentence contre moi, s'écria le vieux missionnaire. — Et moi, répliqua le Mahdi Obeïd-Allah, je ne pourrai jamais mener mes affaires à bon port et jusqu'au bout tant que tu vivras ! » Les Berbers, dit Rashid-ed-Din, se précipitèrent sur le malheureux comme des loups affamés et le massacrèrent.

Il est certain qu'Abou-Abd-Allah avait fait, dans les derniers temps, une opposition très vive au Mahdi et que ce dernier n'était pas homme à le lui pardonner ; il n'y faut point voir, à mon avis, la preuve qu'Abou-Abd-Allah considérait Obeïd-Allah comme un faux descendant d'Ali, mais uniquement le dépit d'un homme qui sentait son œuvre lui échapper et qui voyait qu'un autre n'avait qu'à étendre la main pour recueillir les fruits de tous ses efforts.

(1) Cette phrase est en arabe dans le texte de Rashid-ed-Din.

En tout cas le crime est inexcusable, même si ce fut lui qui permit aux Shïites de s'emparer de la vallée du Nil et d'y fonder un puissant empire.

D'après les historiens musulmans, la venue du Mahdi Obeïd-Allah avait été formellement prédite aux premiers jours de l'Islam par le Prophète qui avait dit : « A l'aube de la trois-centième année, le soleil se lèvera à son occident. » على رأس الثلثمائة تطلع الشمس من مغربها (1).
Ils déclarent que cette étrange prédiction ne peut être interprétée autrement ; j'ignore sur quels faits ils s'appuient pour être aussi affirmatifs, le calcul du *djomâl*, appliqué à الشمس et aux différents noms du Mahdi ne m'a donné en effet aucun résultat.

Les historiens partisans de la légitimité de la dynastie

(1) Cette même année, dit l'auteur du *Destour-el-monadjdjimin* (texte publié par M. de Goeje, dans son *Mémoire sur les Carmathes*, p. 202), trois nuits du mois de Dhou'lkaada étant passées, Ibrahim, fils d'Ahmed, l'Aghlébite, mourut après être sorti de l'Ifrikiyya; avant sa mort et pendant cinq jours les étoiles tombèrent du ciel; sur ces entrefaites, le Précurseur صاحب ظهور mourut et transféra l'imamat à el-Mahdi ; c'est ainsi que se trouva vérifiée cette parole : « A l'aube de la trois centième année, le soleil se lèvera à son occident. » Saadi dans son *Gulistan* s'est servi d'une façon bien ingénieuse de cette tradition dans l'histoire légèrement scabreuse du kadi d'Hamadhan à qui il fait dire : « La porte du repentir ne sera pas fermée pour les serviteurs d'Allah jusqu'au moment où le soleil se lèvera à son occident. » (*Gulistan*, chapitre V, histoire 20.)

لم يغلق باب التوبة على العِبَادِ حتّى تطلّع الشَّمْسُ مِن مَغْرِبِهَا

Le mot *shems*, soleil étant en arabe du féminin, c'est à ce mot que se rapporte le suffixe pronominal féminin *ha* de *maghrébihâ;* l'expression « l'occident du soleil » s'emploie dans la bonne littérature pour dire le couchant. Je donnerai comme exemple ce vers cité par Yakout el-Hamavi dans son traité de géographie intitulé *Modjem el-bouldan :*

فجعلنا الرّوم والشام إلى مغربِ الشمسِ إلى الغطّريف سَلْمٌ

« Et nous avons donné le pays de Roum et la Syrie jusqu'au soleil couchant au superbe Selm. » (Tome I, page 418.)

fatimite rapportent plusieurs aventures miraculeuses qui seraient arrivées au Mahdi Obeïd-Allah au cours de sa mission et qu'il serait trop long de mentionner ici; la plus étrange est la suivante : durant la campagne qui se termina par la prise de Misr, et très peu de temps avant cette date, le Mahdi était assis un matin dans sa tente quand un chien s'approcha de lui et le regarda bien en face; il ordonna à ses émirs de faire entourer cet animal de soldats et de l'exciter de telle façon qu'il passât le Nil à la nage; il leur recommanda en même temps de le suivre. Ils exécutèrent ses ordres; le chien se précipita dans le fleuve, les soldats s'y jetèrent sans hésiter après lui et quand les habitants de Misr virent les troupes du Mahdi si près d'eux, ils leur livrèrent la place sans songer à résister plus longtemps.

X

Les historiens orientaux sont loin de s'accorder sur la généalogie du Mahdi fatimite, et plusieurs d'entre eux pensent qu'en réalité Obeïd-Allah ne se rattache nullement à l'auguste famille du Prophète, mais qu'il n'était qu'un aventurier, fils d'un de ces Shïites de Perse qui avaient entrepris de détruire l'Islam, ou plutôt d'en faire un régime communiste et anarchiste. Cette question n'a d'ailleurs qu'une importance très secondaire ; en effet, les Shïites, comme les Soufis, ont toujours eu une conception extrêmement élevée du droit divin, à laquelle les dynasties européennes n'ont jamais atteint : la parenté matérielle, temporelle, s'il est permis de s'exprimer ainsi, était à leurs yeux, et à juste titre, bien inférieure à la parenté spirituelle, qui seule peut conserver la longue tradition politique et religieuse d'un parti ; la parenté matérielle n'est en réalité qu'un accident, tandis que la seconde est le résultat de la volonté. Il n'y a pas à douter qu'il y ait eu dans les ordres de Derviches, tels que les Nakhshibendis ou les Maulévis, une continuité de traditions que l'on chercherait vainement dans n'importe quelle famille souveraine d'Occident. Aussi, quand Obeïd-Allah déclarait qu'il était le descendant spirituel de l'imam, il ne faisait qu'exprimer une idée courante dans les sectes shïites, et très raisonnable pour leurs adeptes ; seuls les historiens sunnites ne l'ont pas comprise et y ont vu un accaparement de parenté qui n'a jamais existé dans la pensée du Mahdi, s'il n'était pas réellement, comme il l'affirmait, le descendant authentique d'Ali, Cette opinion est d'ailleurs compréhensible chez des sectaires anti-alides ; elle l'est moins chez les historiens occidentaux, peu au courant de ces questions, et qui méprisent profondément le Soufisme, sans se douter qu'il est presque tout l'Islamisme.

Ils ont adopté toutes faites les rancunes et les parti-pris des Sunnites sans se demander s'ils ne s'étaient pas laissés entraîner au-delà de la vérité, et même de la vraisemblance, par leur rage contre les Alides.

Quoi qu'il en soit, voici la généalogie officielle du Mahdi Obeïd-Allah, celle qu'il reconnaissait comme la seule véritable : Obeïd-Allah, fils d'Hasan, fils d'Ali, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils de l'imam Mousa, fils de l'imam Djaafer, fils de l'Imam Mohammed, fils de l'Imam Ali, fils de l'Imam Hasan, fils de l'imam Ali, fils d'Abou-Taleb (1).

Cette généalogie rencontrait plus d'un incrédule, même en Egypte, à l'époque de la toute-puissance de la dynastie fondée par le Mahdi ; on y racontait volontiers que lorsque Moëzz, le quatrième khalife fatimite, était entré au Kaire, le chef des Alides s'était rendu au-devant de lui et l'avait prié de lui donner des preuves de sa noblesse (2). Le Fatimite lui aurait alors montré son sabre en lui jetant une bourse, et lui aurait dit : « Voici ma généalogie et voilà ma noblesse. »

Cette histoire est parfaitement invraisemblable et, jusqu'à preuve du contraire, il est permis de croire que si Moëzz-li-din-Illah avait eu de pareils doutes sur sa noblesse, ce dont nous ne savons rien, il se serait empressé de n'en point faire part au chef des Alides du Kaire. Dans son mémoire sur les Karmathes du Bahreïn, M. de Goëje, reprenant une théorie qui avait été émise en 1836 par Quatremère dans le *Journal Asiatique*, rejette comme une fable inventée à plaisir la généalogie qui fait du Mahdi Obeïd-Allah un descendant du fils d'Abou-Taleb. Suivant

(1) De Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes, Introd.* p. CCCCXXXIX.

(2) La noblesse, chez les Musulmans, consiste uniquement dans le titre de descendant du Prophète, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il n'y a que les Alides qui soient nobles, et c'est pour cette raison qu'ils ont toujours réclamé la souveraineté. Ni les Omeyyades, ni les Abbasides, n'étaient nobles, au sens musulman, ils détenaient le pouvoir et régnaient sur l'Islam, mais sans y avoir aucun droit.

lui, la fausseté des prétentions des Fatimites n'était en Orient un sujet de doute pour personne. Telle n'était point cependant l'opinion des trois meilleurs historiens musulmans sunnites, et certainement les plus consciencieux : Aboulféda, Taki-ed-Din-Ahmed-el-Makrizi (1) et Ibn-Khaldoun. Comme le dit fort bien le second de ces auteurs, que Renan appelait à juste titre l'un des esprits les plus judicieux de l'Islamisme, les descendants authentiques d'Ali étaient très nombreux dans toute l'Egypte et dans les deux Maghreb; les Shiïtes avaient pour eux un respect qui tenait du fétichisme; comment dans ces conditions, auraient-ils reconnu comme Imam un homme qui n'aurait point réellement été lui-même un Alide ? Il ne faut pas croire qu'il fût très difficile, au commencement du IVe siècle de l'hégire, de faire la preuve d'une généalogie alide; plus tard, à l'époque des Idrisites et des Sultans Shérifs du Maroc, ce fut une tout autre question, parce qu'évidemment les généalogies s'étaient embrouillées et que des interpolations avaient pu s'y glisser. Ibn-Khaldoun, qui fut également l'un des esprits les plus distingués de l'Islamisme, l'un des très rares Musulmans qui aient vu dans l'histoire autre chose qu'une sèche énumération d'événements et de dates, et qui en aient fait une étude philosophique, est aussi d'avis que les Fatimites descendent très réellement d'Ali (2); ces deux témoignages, d'ailleurs très désintéressés puisque les deux auteurs qui les émettent étaient sunnites, et même très sunnites, surtout Ibn-Khaldoun, ont beaucoup plus d'importance que M. de Goëje n'est porté à leur en attribuer.

La plupart des généalogistes partisans de la légitimité alide des Fatimites et, à mon sens, les seuls qui soient dans la vérité historique, font descendre le Mahdi Obeïd-Allah d'un fils de Mohammed, fils d'Ismaïl, fils de l'imam

(1) De Sacy, *Chrestomatie Arabe*, tome II, première partie, pages 88 et suivantes.

(2) *Protégomènes*, trad. de Slane, *Notices et Extraits*, t. XIX, p. 40.

Djaafer-el-Sadik, nommé Abd-Allah. M. de Goëje refuse d'admettre cette généalogie parce que chez plusieurs auteurs, Abd-Allah ne paraît pas dans la liste des fils de Mohammed-ibn-Ismaïl ; c'est ainsi que le célèbre historien arabe Mohammed-ibn-Djérir-el-Tabari est d'avis que Mohammed-ibn-Ismaïl n'a jamais eu de fils nommé Abd-Allah.

Comme on l'a vu un peu plus haut, l'auteur du *Destour-el-monadjdjimîn* ne dit pas lequel des six fils de Mohammed-ibn-Ismaïl, Djaafer, Ismaïl, Ahmed (1), Hoseïn. Ali et Abd-er-Rahman, il regarde comme l'imam légitime.

Je suis assez porté à croire que cet Abd-Allah, ancêtre du Mahdi, est le même personnage que l'Abd-er-Rahman du *Destour-el-monadjdjimîn*, fils de Mohammed-ibn-Ismaïl, et que l'autre Abd-er-Rahman dont il parle, sans que l'on sache au juste où l'intercaler dans la descendance de Mohammed-ibn-Ismaïl (2).

L'auteur du *Djihan-Kusha*(3), Ala-ed-Din-Ata-Mélik-el-Djouveïni, qui me paraît plus clair que le *Destour-el-monadjdjimîn* et que toutes les autres chroniques, dit que d'après les Ismaïliens, il y eut trois imams cachés qui se nommaient Mohammed, Ibn-Ahmed, Ibn-Léis, et qui étaient surnommés Radi, Raki et Taki ; de plus, le Mahdi

(1) Ahmed, le cinquième des imams cachés, occupait l'imamat vers l'année 278 de l'hégire ; de Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, *Introd.*, p. LXVII.

(2) Il y a en effet des exemples de cas où, dans un nom composé de *Abd* « esclave de » et d'un des 99 adjectifs qui désignent les attributs d'Allah dans le *tesbih*, Rahman, Kérim, etc., cet adjectif est remplacé par le mot Allah qui à lui seul, au point de vue théologique, a la valeur totale de toutes ces épithètes ; autrement dit Abd-el-Rahman, Abd-el-Kérim, Abd-el-Ghaffour, peuvent devenir simplement Abd-Allah. Je ne dis pas qu'il y a beaucoup d'exemples de ce fait, mais il y en a. Je citerai le suivant : l'historien d'Alep, Kémal el-Din ibn el-Adim, (ms. ar. 1666, folio 171 v°), nomme el-Mokaddem Abd-Allah, un émir syrien auquel Ibn el-Athir (*Historiens orientaux des Croisades*) donne le nom d'el-Mokaddem Abd el-Mélik, ce qui prouve suffisamment l'existence de ce procédé.

(3) Man. Supp. Persan 205, folio 158 r°.

Obeïd-Allah était le fils de l'Imam Taki; dans ces conditions, il est bien évident, malgré le silence d'ailleurs inexplicable du *Destour-el-monadjdjimîn*, que les Ismaïliens considéraient l'Imamat comme s'étant transmis directement de Djaafer-el-Sadik à Ismaïl, puis à son fils Mohammed, puis aux trois imams cachés, et enfin au Mahdi Obeïd-Allah.

Cette généalogie se trouve énoncée d'une façon beaucoup plus claire dans le *Mokaffa* de Taki-ed-Din Ahmed el-Makrizi et dans un passage d'un historien qu'Ibn-Khallikan cite sans le nommer, et dont l'opinion est également rapportée par Aboul-Mahasen dans le *Nodjoum;* d'après cette généalogie, le Mahdi Obeïd-Allah est fils de l'imam Taki, petit-fils de l'imam Wafi, et arrière-petit-fils de l'imam Radi; ces trois imams cachés étant nommés *el-mestourin fi zat Allah*, « ceux qui sont cachés dans l'essence d'Allah », et l'imam Radi étant le même personnage qu'Abd-Allah, fils de Mohammed, fils d'Ismaïl, fils de Djaafer-el-Sadik. Makrizi donne à l'imam Taki le nom d'Hosein, et à l'imam Wafi celui d'Ahmed.

Un auteur nommé le sheïkh Abou-'l-Nasr-el-Bokhari dit bien que la généalogie des khalifes fatimites n'est point fixe (1); cela ne signifie nullement qu'ils ne descendent point de Fatima, mais simplement, comme le dit Ibn-Khallikan, qu'on ne s'accorde point sur quelques-uns des personnages intermédiaires entre Fatima et le Mahdi Obeïd-Allah. L'auteur de cet ouvrage, qui est un Shïite convaincu, dit en effet, et formellement (2), qu'Obeïd-Allah se nommait Abou-Mohammed-ibn-Mohammed-el-Hébib-

(1) Ms. ar. 2021, fol. 143 v°.

(2) Ms. ar. 2021, fol. 134 r°. D'autres généalogies rapportées par Rashid ed-Din dans la *Djami el-tévarikh*, le font descendre de Djaafer el-Sélami, fils de Mohammed, fils d'Ismaïl, fils de Djaafer el-Sadik; d'après une autre, plus curieuse encore, il serait le descendant de Mohammed-el-Hébib, fils d'Abd-Allah, fils de Meïmoun-Mohammed, fils d'Ismaïl, fils de Djaafer el-Sadik. On voit que cette dernière généalogie combine la généalogie réelle des Alides et celle de Maïmoun el-Kaddah, le fondateur de la secte des Karma-

ibn-Djaafer-ibn-Mohammed-ibn-Ismaïl, et d'autres généalogistes en font le fils de Djaafer, fils d'Hoseïn, fils d'Hasan, fils de Mohammed, fils de-Djaafar-el-Sha'ïr, fils de Mohammed, fils d'Ismaïl. La première de ces deux généalogies est celle qu'adopte le célèbre historien berber Ibn-Khaldoun.

L'auteur de l'*Histoire de la ville de Kaïrawan*, cité par Aboul-Mahasen dans son *Histoire d'Égypte*, admet une généalogie suivant laquelle le Mahdi Obeïd-Allah est fils d'Hoseïn, fils d'Ali, fils de Mohammed, fils d'Ali er-Razi, fils de Mousa el-Kazem, l'imam, qui dans le Shïisme orthodoxe, succéda légalement à son père Djaafer-el-Sadik après qu'Ismaïl eût été déshérité. Cette généalogie est celle d'un groupe de partisans des Fatimites non ismaïliens.

On voit qu'en définitive les auteurs orientaux les plus sérieux, généalogistes de métier ou historiens, s'accordent pour faire du Mahdi Obeïd-Allah le descendant du fils de l'imam Djaafer-el-Sadik ; cela a une importance tout autre que les quelques divergences qui existent entre la partie de cette généalogie qui s'étend depuis Djaafer-el-Sadik jusqu'au Mahdi ; car il faut bien remarquer que la plupart de ces personnages intermédiaires sont parfaitement inconnus et qu'en tout cas, ils n'eurent qu'une importance des plus secondaires ; ce fait suffit à expliquer la divergence des généalogistes sur ce point.

Nous allons examiner maintenant la généalogie du Mahdi Obeïd-Allah qui est donnée par les ennemis des khalifes fatimites, et qui a fort bien pu être forgée par eux de toutes pièces ; il est certain que les khalifes abbassides en particulier n'ont pas dû hésiter à user de ce procédé pour disqualifier leurs concurrents, et à en abuser, même en ayant en main toutes les preuves de l'authenticité de la descendance alide du Mahdi Obeïd-Allah.

thes, de façon à contenter à la fois les partisans et les adversaires de l'origine fatimite du Mahdi Obeid-Allah. On va voir en effet que les antifatimites prétendaient que le Mahdi n'était que le descendant du célèbre chef Karmathe.

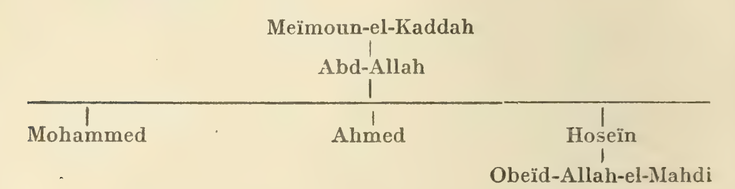
Il ne faut pas, comme nous le disions plus haut, regarder comme une preuve absolue de la non-légitimité des prétentions d'Obeïd-Allah, le Mahdi, ce fait que le missionnaire Abd-Allah-el-Meshréki lui fit une violente opposition quand il fut arrivé dans le Maghreb; c'était uniquement par qu'il sentait que son rôle était fini et qu'il en ressentait un dépit très naturel. En tout cas, Abd-Allah-el-Meshréki aurait été à peu près le seul de son avis, puisque les Berbers n'hésitèrent pas à obéir au Mahdi quand il leur ordonna d'assassiner l'infortuné missionnaire.

L'historien arabe Tabari, qui était un sunnite farouche, rapporte qu'Obeïd-Allah ne descendait nullement d'Ali, mais du célèbre Meïmoun-el-Kaddah, et qu'il était fils de Mohammed, fils d'Abd-er-Rahman-el-Basri, originaire de la ville persane d'Asker-Mokrem, qui aurait habité pendant plusieurs années à Bassora, d'où son nom d'el-Basri (1). D'après le *Djihan-Kusha* d'Ala-ed-Din-Ata-Mélik, certains Musulmans du Maghreb disaient que le Mahdi était un descendant d'Abd-Allah-ibn-Salem-el-Basri, l'un des missionnaires ou *daïs* de la secte ismaïlienne (2). Les généalogistes sunnites ont tout fait pour rattacher Obeïd-Allah à Meïmoun-el-Kaddah, mais il faut reconnaître qu'il ont été encore plus embarrassés pour le faire que les historiens shïites ne le sont, ou plutôt ne paraissent l'être, pour le rattacher à Ali, fils d'Abou-Taleb. Les généalogies qu'ils ont dressées sont tout aussi flottantes et dans ces conditions, on ne voit pas pourquoi, sans parti pris, on leur accorderait plus de créance qu'aux seconds qui ont au moins l'avantage de dire des choses vraisemblables et quelquefois raisonnables. Autrement dit, Tabari (3) donne au Mahdi la généalogie suivante :

(1) De Goëje, *Mémoires sur les Carmathes du Bahraïn*, p. 12.
(2) Ms. Supp. Persan 205, fol. 158 r°.
(3) Ala-ed-Din-Ata-Mélik dit dans le *Djihan-Kusha* que ce sont les Musulmans de Bagdad et de l'Irak qui prétendaient qu'Obeïd-Allah était le descendant du célèbre révolutionnaire Karmathe; par Musulmans de Badgad et de l'Irak, il est bien clair qu'il faut entendre les sujets sunnites des Abbasides, ennemis jurés des Fatimites.

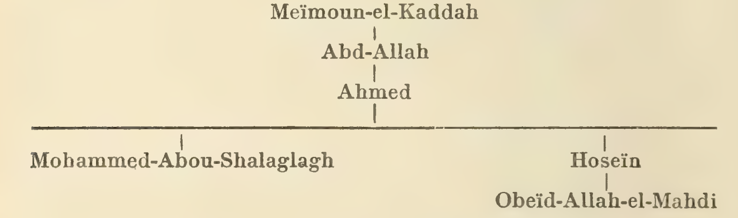
Meïmoun-el-Kaddah
|
Abd-er-Rahman-el-Basri (1)
|
Mohammed
|
Obeïd-Allah

Le *Kitab-el-Fihrist* (2) indique la généalogie suivante qui est toute différente :



D'après l'auteur de ce traité, Mohammed et Ahmed auraient tous les deux succédé à leur père.

L'historien égyptien Nowaïri (3) donne une troisième généalogie qui est encore différente et que voici :



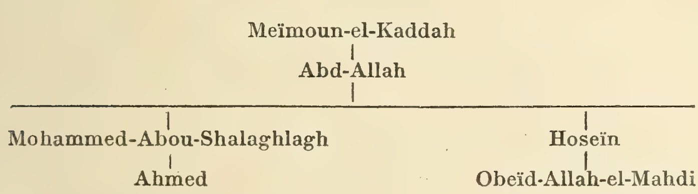
Cette généalogie du Mahdi Obeïd-Allah, qui est celle à laquelle Rashid-ed-Din se rallie dans la *Djami-el-teva-*

(1) Si cette généalogie est exacte, ce dont personne ne saurait fournir de preuves, on voit que les Shïites ont essayé de faire entrer Abd-er-Rahman-el-Basri dans la généalogie alide, en faisant de ce personnage le fils de Mohammed-ibn-Ismaïl, fils de l'imam Djaafer-el-Sadik.

(2) De Goëje, *Mémoire sur les Carmathes du Bahraïn et les Fatimides*, pages 19, 20 et 21.

(3 De Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, *Introd.*, p. CCCCXXXVIII.

rikh diffère de celle du *Kitab-el-Fihrist* par ce fait que Mohammed et Hoseïn sont les fils d'Ahmed au lieu d'être ses frères ; Hoseïn succéda à Ahmed comme chef de la secte des Karmathes et Mohammed-Abou-Shalaghlagh devint le tuteur de son neveu Obeïd-Allah le Mahdi ; sur ce point encore, comme sur les précédents, ni les généalogistes, ni les historiens antifatimites ne parviennent à s'entendre : les uns donnent comme tuteurs du Mahdi, Ahmed, fils d'Abd-Allah, fils de Meïmoun, son oncle d'après le *Kitab-el-Fihrist*, son grand-oncle d'après Nowaïri ; il est probable que cette opinion était celle des personnes qui admettaient que Mohammed, Ahmed et Hoseïn étaient les trois frères ou l'hypostase d'un même personnage ; d'autres prétendaient qu'Obeïd-Allah-el-Mahdi eut comme tuteur un personnage nommé Ahmed, fils de Mohammed, fils d'Abd-Allah-el-Meïmoun, autrement dit ils admettaient une généalogie ainsi établie :



Cette généalogie consiste, comme on le voit, à regarder Ahmed, non comme le fils d'Abd-Allah, frère suivant le *Kitab-el-Fihrist* de Mohammed-Abou-Shalaghlagh et de Hoseïn, leur père d'après Nowaïri, mais bien comme le fils de Mohammed-Abou-Shalaghlagh, et le cousin du Mahdi Obeïd-Allah.

Ces généalogies ne sont pas irréductibles à celle du *Kitab-el-Fihrist*, si l'on admet, comme le propose M. de Goëje, qu'Ahmed, fils d'Abd-Allah et Mohammed-Abou-Shalaghlagh ne sont qu'une seule et même personne, autrement dit que Nowaïri a déplacé Ahmed, fils d'Abd-Allah ; dans cette hypothèse, on retombe sur la généalogie du *Kitab-el-Fihrist* ; mais il est bon de remarquer

que ce n'est là qu'une hypothèse et qu'elle est absolument contredite par un fait très simple, à savoir que les généalogies du *Fihrist* et de Nowaïri ne sont que des déformations voulues de la généalogie admise par un grand nombre de Shïites, et qui se trouve exposée par Makrizi et par Ibn-Khallikan. Cette généalogie est la suivante :

Djaafer-el-Sadik
|
Ismaïl
|
Mohammed
|
Abd-Allah = l'imam Radi
|
Hoseïn = l'imam Wafi
|
Ahmed = l'imam Taki
|
Le Mahdi

On n'a qu'à comparer ce tableau avec celui qui est donné par Nowaïri pour voir immédiatement qu'ils sont identiques, à cela près que l'historien sunnite a remplacé Mohammed, fils d'Ismaïl et petit-fils de Djaafer el-Sadik par le révolutionnaire karmathe Meïmoun el-Kaddah. Cela se passe de plus ample commentaire, car le procédé est tangible ; la généalogie du *Kitab-el-Fihrist* est une déformation encore plus avancée de celle qui est fournie par Makrizi. On voit très bien comment la généalogie shïite, dans laquelle figurent les trois imams qui sont « cachés dans l'Essence d'Allah », et qui répond admirablement aux théories métaphysiques de l'Imamisme, a été déformée par les Sunnites, tandis qu'on ne voit pas du tout par quel miracle les Shïites, en combinant des généalogies telles que celles qui nous sont données par le *Fihirst* et par Nowaïri, auraient pu en établir une qui s'accorde avec leurs théories.

En tout cas, ce fait montre d'une façon irréfutable que non seulement les auteurs sunnites ne connaissaient pas mieux que les Shïites la généalogie du Mahdi, mais encore qu'ils leur ont emprunté cette généalogie du

Mahdi pour l'estropier. D'autres donnent des généalogies forgées de toutes pièces, qu'il est matériellement impossible de rattacher à celles du *Fihrist* ou de Tabari (1).

Ils disent qu'Obeïd-Allah est fils de Saïd, fils d'Hoseïn, fils d'Ahmed, fils d'Abd-Allah-Kaddah, fils de Daïsan, fils de Saïd-Ghadbân ; ce dernier personnage était originaire de la ville de Râm-Hormuz en Susiane et il appartenait à la secte des Khourrémis, dans laquelle les historiens musulmans reconnaissent une secte mazdéenne (2) et dont les dogmes se rapprochent en effet beaucoup de ceux de l'hétérodoxie mazdéenne ; il composa même un livre pour soutenir les doctrines des Zendiks. Même si l'on admettait cette généalogie, on voit que le Mahdi Obeïd-Allah n'en serait pas moins le descendant d'une famille d'origine persane, et que ses ancêtres appartiendraient à l'une des sectes hétérodoxes du Magisme ; c'est ce qu'affirme d'une façon bien nette le kadi Abou-Bekr-Ibn-Bakkalani, dont l'opinion est rapportée par Aboul-Mahasen dans sa célèbre histoire d'Égypte intitulée *el-Nodjoum-el-Zahirèh* (1) ; d'après cet auteur, el-Kaddah, l'ancêtre d'Obeïd-Allah, appartenait à la religion des Mages, c'est-à-dire au Mazdeïsme, et les prétentions alides d'Obeïd-Allah au Maghreb auraient été facilitées par ce fait qu'aucun des Oulémas de ce pays lointain ne connaissait sa véritable généalogie. C'est là une raison des plus singulières qui se puissent invoquer et elle fait aussi peu d'honneur à Bakkalani qui l'a inventée qu'à Aboul-Mahasen qui l'a acceptée ; si les Oulémas africains avaient eu tant de doutes que le prétend Bakkalani sur la généalogie alide du futur Mahdi, il est à croire qu'ils ne l'auraient pas aussi généralement reconnu comme le descendant du fils d'Abou-Taleb. En tout cas, cet historien affirme qu'Obeïd-Allah était un farouche bathénien et qu'il ne songeait qu'à

(1) Sylvestre de Sacy, *Exposé de la religion des Druzes ; Introd.*, page CCCCXXXVIII.

(2) وكان من خرّميّة المجوس

(3) Leyde, tome II, pages 446 et 559.

détruire l'Islamisme. Le kadi Abd-el-Djebbar-el-Basri, également cité par Aboul-Mahasen dans le *Nodjoum*, va encore plus loin et dit que l'ancêtre des khalifes fatimites fut un certain Saïd dont le père était juif, et exerçait la profession de forgeron à Salamiyya. Ce Saïd prétendit un beau jour qu'il était le fils d'el-Hoseïn, fils de Mohammed, fils d'Ahmed, fils d'Abd-Allah, fils de Meïmoun-el-Kaddah. On voit que d'après cette théorie, le Mahdi, bien loin d'être un alide, ne serait même pas un descendant du célèbre Meïmoun-el-Kaddah, mais tout simplement le fils d'un forgeron juif de Syrie ; cette opinion était assez peu vraisemblable pour que beaucoup de personnes, parmi lesquelles Abd-el-Djebbar-el-Basri cite un Ismaïlien nommé Aboul-Kasem-el-Abiad-el-Alévi, aient admis que ce Saïd avait au moins pour mère l'épouse d'el-Hoseïn-ibn-Mohammed et que ce fut ce dernier, descendant authentique de Meïmoun-el-Kaddah, qui prit la peine de l'élever ; il l'affilia à la secte ismaïlienne et l'aurait fait épouser la fille d'Abou-Shalaghlagh ; ce serait seulement au Maghreb, que ce Saïd aurait prit le nom d'Obeïd-Allah et le surnom d'Abou-Mohammed, en même temps qu'il aurait nommé son fils el-Hasan. Il est à peine besoin de faire remarquer combien cette histoire est compliquée et qu'elle suppose de la part d'el-Hoseïn-ibn-Mohammed une mansuétude et une tolérance qui ne se trouvent généralement pas plus dans l'Islam qu'ailleurs ; en d'autres termes ce récit d'Abd-el-Djebbar-el-Basri est bien peu vraisemblable et frise l'absurdité.

XI

Je terminerai cet exposé de la généalogie du Mahdi Obeïd-Allah par son histoire telle qu'elle est racontée par Fadl-Allah-Rashid-ed-Din dans la *Djami-at-tavarikh*. Elle ne diffère pas sensiblement de celle qu'adopta Ala-ed-Din-Ata-Mélik-el-Djouveïni dans son grand ouvrage historique intitulé *Djihan-Kusha*.

« Djaafer-el-Sadik avait envoyé son petit-fils Mohammed-ibn-Ismaïl avec Abou-Shaker-Meïmoun-el-Disani connu sous le nom de Meïmoun-el-Kaddah, dans le Tabaristan ; après la mort de Djaafer-el-Sadik, Meïmoun-el-Kaddah confia son fils Abd-Allah à Mohammed-Ibn-Ismaïl en lui disant : « La parenté charnelle ne provient que de la naissance matérielle de l'enfant, tandis que la parenté spirituelle provient de l'attachement que l'on a pour telle personne ; tu dis que quelqu'un est le fils d'un homme parce qu'il naît de ses œuvres, mais celui qui a reçu d'un autre la Science et l'intelligence qui sont l'essence de la vie spirituelle, n'est-il pas son fils plus proche encore ? Quant à moi, je suis né spirituellement de Mohammed-ibn-Ismaïl, et à cause des secrets de la Science qu'il m'a révélés, il convient que je me dise son fils ». Bref, il finit par dire : « Abd-Allah est le fils de Mohammed-ibn-Ismaïl, son héritier présomptif ; il me l'a confié pour l'élever et pour que je le sauve des embûches que ses ennemis lui tendent. » Quand Abd-Allah eut atteint l'âge de dix-sept ans, Meïmoun-el-Kaddah proclama effectivement qu'il était l'Imam et les Shïites ne firent aucune difficulté pour le reconnaître comme tel. Meïmoun-el-Kaddah mourut dans la petite ville de Salamiyya, en Syrie, près de Homs, et son fils Abou-Shalaghlagh se rendit dans l'Irak et à Koufa avec son fils ; il dit : « Je suis le missionnaire de

l'imam et la venue de l'imam est proche (1). » Il envoya dans le Yémen un missionnaire nommé Abou'-l-Kasem et il lui ordonna d'en envoyer dans toutes les parties du monde. Abou'-l-Kasem fit des conversions dans le Yémen et envoya Abd-Allah-el-Meshréki à Kétama (dans le Maghreb) ; en même temps, il écrivit au fils d'Abd-Allah-ibn-Meïmoun-Kaddah pour le mander auprès de lui et l'exciter à se livrer à la prédication ; ce dernier se rendit dans le Maghreb et quand Abd-Allah-el-Meshréki se fut emparé de Kaïrawan et de Sedjelmasa, il le reçut de son mieux et lui offrit de lui déléguer la Mission. Abd-Allah-ibn-Meïmoun-Kaddah lui répondit : « J'ai dit il y a quelque temps que j'étais le Précurseur de l'imam ; comme jusqu'à présent l'imam n'est point paru, je vais dire que nous sommes au moment de son apparition, et que moi, je suis le Mahdi, l'un des enfants d'Ismaïl, fils de Djaafer-el-Sadik. »

Suivant d'autres récits, quand Abd-Allah-ibn-Meïmoun-Kaddah mourut, ses enfants prétendirent qu'ils étaient les descendants d'Akil, le fils préféré d'Abou-Taleb et ils agirent dans le plus grand secret.

Ahmed, fils d'Abd-Allah, fils de Meïmoun-Kaddah mourut en laissant un fils nommé Mohammed ; ce Mohammed eut trois fils : Ahmed, Hasan et Hoseïn ; à Salamiyya et à Bagdad, il y eut également un des fils de Meïmoun-Kaddah, nommé Abou-Shalaghlagh, cet individu déclara qu'il était l'Imam à venir صاحب امر, et il était en correspondance avec le Yémen, le Maghreb et le Savad. Comme il n'avait point d'enfants, il adopta celui d'une femme qui avait été mariée à un Juif, et lui donna le surnom d'Abou-Abd-Allah. Sur ces entrefaites, il arriva qu'Hoseïn, fils de Mohammed étant venu à mourir, ses fidèles le déclarèrent son successeur, et il prétendit à l'imamat. Mais les gens lui dirent : « Vous n'y avez point droit, car vous descendez d'Akil, fils d'Abou-Taleb. » Il

(1) On a déjà vu cette phrase plus haut, il est probable que c'était la formule consacrée.

répondit : « Je vous le dis en vérité, je suis l'un des descendants de Djaafer-el-Sadik. » Voyant sans doute qu'il ne réussirait pas dans cet endroit, il se rendit dans le Maghreb auprès d'Abd-Allah-Shïi. Abou-Abd-Allah tint durant un certain temps le Mahdi ismaïlien caché dans sa maison, et il attendit le moment propice pour déclarer que la venue de l'Imam était proche. Cet instant ne tarda d'ailleurs pas à arriver. Les gens, intrigués de ses manières, lui demandèrent quelle était la cause d'une conduite aussi étrange. Après leur avoir fait jurer de garder le secret le plus rigoureux sur les choses qu'il allait leur révéler, il leur dit : « Je suis le Maître du temps (*sahib-i-zéman*), car je porte le même nom et le même surnom que le Prophète ; c'est ainsi qu'il nous a prévenus ; les temps messianiques (*vakt-i-zohour*) ne sont pas encore arrivés mais on peut les prévoir d'après ce qui est dit dans le Koran. » Ces paroles firent une impression très profonde sur les Maghrébins qui, dès l'année suivante, demandèrent à voir le Mahdi dont on leur avait parlé. Abou-Abd-Allah leur dit d'élever une haute construction pour qu'il puisse se montrer; ils bâtirent une haute maison qu'ils ornèrent de tapis et de tentures. Un jour, le Mahdi sortit de sa retraite et fut acclamé par près de dix mille personnes ; il s'assit lui-même sur le trône qui lui avait été préparé et c'est ainsi, d'après Rashid-ed-Din, que s'exécuta sans violences et sans troubles l'une des révolutions les plus formidables de l'Islamisme.

Il est assez remarquable que les livres des Druzes fassent du Mahdi Obeïd-Allah le descendant de Meïmoun-el-Kaddah ; je ne sais s'il faut y voir une preuve absolue du fait qu'Hamza et les missionnaires de la secte niaient qu'il fût un des descendants de l'Imam Djaafer-el-Saddik et par conséquent d'Ali. Il est certain, comme on l'a vu, que plusieurs fractions de l'Islamisme hétérodoxe avaient fait rentrer Meïmoun-el-Kaddah dans la famille alide.

XII

C'est sous le règne du khalife fatimite el-Hakem-bi-amr-Allah que naquit l'une des sectes les plus puissantes et les plus vivaces de l'Ismaïlisme, celle des Druzes (1).

Le khalife fatimite el-Hakem, descendant à la cinquième génération du Mahdi Obeïd-Allah, ne voulut point se contenter du rôle d'imam qui avait suffi à ses prédécesseurs et il prétendit à la divinité. Cette prétention n'était pas le moins du monde, comme on le croit généralement, une marque de folie de la part du khalife fatimite, mais le résultat de l'évolution naturelle des doctrines ismaïliennes et en général des théories ésotériques. Puisque le missionnaire peut s'élever à travers les degrés de la hiérarchie mystique jusqu'à devenir le Préexistant et à le remplacer, il n'y a rien que de très naturel à ce que le chef de la secte ait cru un jour qu'il était une hypostase de la Divinité, ou mieux encore qu'il était Allah en personne ; il en fut de même quand il soutint qu'il était identique au Messie Jésus-Christ, fils de Marie (2). Le missionnnaire ismaïlien pouvant s'élever à la dignité de Prophète et le remplacer, peut-être soit Mohammed, fils d'Abd-Allah, soit Mohammed, fils d'Ismaïl, soit l'un quelconque de ses prédécesseurs, le Messie, Moïse, Abraham, Noé ou Adam, puisqu'en définitive tous ces prophètes ne sont que les hypostases d'une seule et même Divinité ; à plus forte raison l'imam est-il identique à Jésus-Christ. C'est ainsi que les Ismaïliens disent que les khalifes ne sont ni fils ni pères les

(1) En réalité, les Fatimites et les Druzes ne sont que les deux branches à peine distinctes d'une même secte, comme Hamza le reconnaissait lui-même. (De Sacy, *ibid.*, *Introduction*. page CCXL).

(2) L'avènement du Messie sous le nom de Jésus-Christ est appelé le « Commencement ». Son apparition sous le nom de Hamza est la « Fin ». (De Sacy, *ibid.*, tome II, p. 151.)

uns des autres, mais uniquement les aspects d'un personnage unique qui peut s'identifier à volonté avec les Prophètes ou avec la Divinité. Cette théorie dont nous ne connaissons certainement pas les principaux secrets, revient à dire qu'il n'y a qu'un Être primordial, une Ame du monde, dont tous les êtres vivants ne sont que l'émanation et auquel ils retournent après un nombre indéfini d'hypostases; c'est à très peu de chose près l'essentiel de la doctrine soufie.

Dans la prétendue folie d'el-Hakem, il ne faut voir que le développement exagéré d'une idée anti-abbasside, qui devint de bonne heure chez lui une monomanie, et le résultat d'une logique poussée à ses limites les plus extrêmes.

A part des défenses ridicules, comme celles faites aux Chrétiens et aux Juifs, et qui se répétèrent d'ailleurs plus tard, aussi bien sous les Ayyoubites et les Mamlouks et même sous le règne des Turcs que pendant son règne, il y a dans toutes ses prohibitions une logique parfaite, qui consiste à chercher à anéantir le souvenir de tout ce qui a causé un tort quelconque à la famille d'Ali; il défendit de manger de la *méloukhia* parce que Moaviyya l'aimait, de la roquette parce que c'était Aïsha qui en avait introduit l'usage; on ne devait point faire de bière parce qu'Ali n'avait point de goût pour cette boisson. Ces prohibitions sont la suite toute naturelle de la malédiction qu'el-Hakem fit prononcer en 395 (1) de l'hégire contre les premiers khalifes et de la construction au Kaire d'un collège destiné à l'enseignement de la doctrine des Bathéniens. Sous les faits les plus bizarres et les plus incompréhensibles d'el-Hakem se cache toujours une cause anti-abbasside, et c'est bien à tort qu'on a voulu y voir les indices d'une névrose spéciale.

(1) Ce que fit el-Hakem dans cette circonstance ne dépasse pas les ordonnances des princes Bouyyides qui firent graver sur les portes des mosquées : « Qu'Allah maudisse Moaviyya, fils d'Abou-Sofian, celui qui a usé de violence envers Fatima et qui a empêché el-Hasan de reposer dans le tombeau de son aïeul ! »

C'est vers l'an 405 de l'hégire qu'un missionnaire ismaïlien, vraisemblablement d'origine persane (1), nommé Hamza, fils d'Ali, fils d'Ahmed-el-Hadi, prit le titre de هادی المستجيبين et commença à répandre la doctrine suivant laquelle le khalife fatimite était l'hypostase de la divinité; pour attirer à lui les Chrétiens Coptes qui, comme on le sait, formaient alors une communauté très importante en Egypte, Hamza leur disait qu'el-Hakem n'était autre que le Messie; toute bizarre que paraisse cette affirmation, elle n'en est pas moins très logique, comme on vient de le voir, et de plus il est intéressant de remarquer que les attributs du Messie sont à peu de chose près identiques à ceux du dernier Imam (2). Hamza enseignait que la Divinité s'était manifestée à plusieurs reprises aux yeux des hommes et que la dernière de ses incarnations était le khalife fatimite el-Hakem-bi-amr-Allah (3).

Dans la théorie ismaïlienne, le Mahdi n'est point lui-même une incarnation de la Divinité, mais seulement son fils el-Kaïm, le deuxième khalife fatimite; le Mahdi n'est lui-même qu'*Aboû-l-Kaïm* ou *Huddjet-el-Kaïm* « la Preuve de Kaïm » (4).

(1) L'historien el-Makin dit formellement qu'Hamza était un *daï* étranger; Nowaïri assure qu'il était persan et originaire de la ville de Zouzen, sur laquelle on peut consulter le *Dictionnaire géographique de la Perse*, de M. Barbier de Meynard. Aboul-Mahasen dit dans son *Histoire d'Egypte* qu'il était Bathénien. Le nom que Hamza donnait à la Divinité بارخدا *bârkhodâ* indique suffisamment son origine iranienne; il est curieux que *barkhodâ* soit justement le nom que les Soufis exaltés donnent à l'Etre Unique.

(2) Voir de Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, Introduction, p. CCCLXXXIV.

(3) Les signes qui doivent précéder le retour d'el-Hakem sur la terre sont les mêmes que ceux qui doivent annoncer aux Musulmans le jour de la résurrection.

(4) حجة القايم le mot *hudjdjet* ou *hodjdja* « Preuve » s'emploie pour désigner l'un des grades de la hiérarchie religieuse des Ismaïliens; l'historien persan Rashid-ed-Din nous apprend dans sa *Djami-el-tevarikh* que le *hudjdjet* est un missionnaire qui se distingue particulièrement dans la mission qui lui a été confiée. Le mot برهان *borhân* est employé dans le même sens par les Soufis.

Comme il ne peut y avoir que sept Imams cachés, de même qu'il n'y a que sept cieux et sept terres (1), et que el-Kaïm ne fut pas le dernier fatimite, Hamza déclara que ce prince et les quatre khalifes qui lui succédèrent sur le trône d'Egypte, el-Mansour, el-Moëzz, el-Aziz et el-Hakem, n'étaient que des incarnations différentes, des hypostases d'une seule et même personne, et qu'ils n'étaient ni ancêtres ni descendants les uns des autres. Cela revient à dire que le Mahdi Obeïd-Allah ne fut que le Précurseur du khalife el-Hakem, puisque ce dernier est le même qu'el-Kaïm.

La véritable forme de cette audacieuse doctrine qui devait être si mal accueillie en Egypte, fut donnée par un Ismaïlien qui fut converti à cette théorie de la divinité d'el-Hakem par un missionnaire nommé Ali, fils d'Ahmed-el-Habbal.

Cet individu se nommait Noushtikin-ibn-Ismaïl-Darazi (2); comme l'indique son nom de Noushtikin, il était d'origine turque (3); l'historien arabe el-Makin dit que c'était un missionnaire de la secte des Ismaïliens et qu'il était persan. Ces deux qualités ethniques sont loin d'être incompatibles, quand l'on songe au nombre de Turks qui, à partir du second siècle de l'hégire et même probablement bien avant cette époque, vécurent de la civilisation et de la culture iraniennes. Quoi qu'il en soit, ce Noushtikin ne tarda pas à chercher à se soustraire à la tutelle d'Hamza-ibn-Ali-ibn-Ahmed ; il prétendit à l'Imamat et prit le titre de *Seïf-el-iman* (4) « Glaive de la foi »,

(1) Les sept terres et les sept climats des Musulmans sont un emprunt à peine déguisé aux sept *Karshvares* ou continents dont on trouve les noms dans l'Avesta.

(2) Les historiens qui citent le nom de ce personnage le donnent sous des formes assez différentes. Les livres des Druzes le nomment Darazi, ce qui doit être la vraie leçon tandis que certains manuscrits d'Abou'-l-Mahasen l'appellent Darzi.

(3) C'est-à-dire natif, soit de la contrée qui est aujourd'hui le Turkestan Russe, soit du Turkestan Chinois.

(4) D'après le *el-ghayet wé-l-masihet*, cité par de Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes, Introd.* p. CCCXCI, note 1. On fit remarquer à Noushtikin que le surnom de *Glaive de la Foi* n'avait aucun

de « Prince des Directeurs » (1) et de *Heyyat-el-moste-djibin*.

Darazi qui était un impulsif et un homme pressé, alla encore plus loin qu'Hamza n'avait osé le faire, et il déclara qu'el-Hakem était le Créateur de l'Univers : à cet effet, il composa un ouvrage dans lequel il enseignait que l'âme d'Adam avait passé dans Ali, et qu'à son tour l'âme d'Ali avait passé dans celle de tous les ancêtres d'el-Hakem et qu'elle s'était enfin arrêtée à lui (2). Darazi vint lire son opuscule au peuple dans une des grandes mosquées du Kaire; cette audace révolta les assistants qui se précipitèrent sur lui, saccagèrent tout ce qui leur tomba sous la main et l'auraient infailliblement écharpé s'il ne s'était empressé de fuir.

El-Hakem, qui l'avait certainement incité à agir ainsi, n'osa pas le soutenir officiellement, car il y allait de son trône, mais il lui fit passer de l'argent et lui conseilla de se rendre en Syrie. Cet imprudent personnage alla en effet s'établir dans la vallée de Teïm-Allah sur le territoire de Banias et il y recruta de nombreux adeptes qui reçurent le nom de Druzes (3).

sens, car la *Foi* n'a que faire d'un sabre et qu'il n'y avait que les Fidèles qui s'en servissent; néanmoins il garda son surnom et n'eut point tout à fait tort, au moins de ce côté, car on trouve dans le protocole musulman une quantité d'autres titres auxquels il serait facile d'opposer la même critique; les noms de Seïf-ed-Din, Hosam-ed-Din, « Sabre de la religion », Seïf-el-milleh-wé-l-Douniâ-wé-l-Hakk-wé-l-Din, « Sabre de la Religion, du monde, de la vérité et de la Foi » sont parmi les plus répandus, et ni la religion, ni le monde, ni la vérité ne se servent de sabre.

(1) Le *el-ghayet-wé-l-nasihet* explique ce titre par انا خير امامى الهادى

(2)
وصنف له كتابا ذكر فيه ان روح آدم عليه السلام انتقلت الى على بن ابى طالب ان روح على بن ابى طالب انتقلت الى أبى الحاكم ثم انتقلت الى الحاكم فنفق على الحاكم

Abou-l-Mahasen, *Histoire d'Egypte*, ms. ar. 1778, fol. 87 r°.

(3) Il paraît d'après le récit de certains historiens que Darazi fut mis à mort en 410 de l'hégire par ordre d'el-Hakem; ainsi que plu-

Hamza ne pardonna pas à Darazi d'avoir cherché à le supplanter et d'avoir échoué si piteusement; il est certain que Darazi eut mieux fait de laisser agir Hamza, qui était un homme très prudent, que de se livrer à une pareille escapade qui n'avança pas, bien au contraire, les affaires de la secte. Aussi Hamza, dans ses écrits, prodigue-t-il à Darazi les noms de veau, de porc, de Satan et d'autres aménités du même genre (1).

Le khalife el-Hakem ne se tint pas pour battu et peu de temps après la fuite de Noushtikin-Darazi (2), il décida un personnage que Nowaïri appelle Hasan-ibn-Haïdara-Ferghani-el-Akhram à proclamer sa divinité. Le nom de cet individu dit assez quel était son pays d'origine; c'était la province turque de Ferghana dans le Ma-vara-nnahar, et il était, comme on le voit, compatriote de Noushtikin-Darazi. Cet el-Akhram réunit un nombre assez grand d'adhérents pour en former une petite secte, et quand il la crut assez considérable, il se décida à tenter l'aventure.

« Un jour, dit Aboul-Mahasen dans le *Nodjoum-ez-zahira-fi-akhbar-molouk-Misr-wé-l-Kakira*, el-Akhram sortit du Kaire à cheval, avec cinquante de ses compagnons, et prit la route de Misr; il entra dans la grande mosquée toujours à cheval, ainsi que sa troupe; le Kadi des Kadis Ibn-el-Avvam tenait alors une séance au cours de laquelle il examinait des questions juridiques. Les gens d'el-Akhram se jetèrent sur les assistants et les dépouillèrent de leurs vêtements, puis ils donnèrent au Kadi une requête pour qu'il y fasse droit; elle commençait par ces mots : « *Au nom d'el-Hakem, le Clément, le Miséricordieux!* » (3)

sieurs de ses partisans (de Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes,* tome II, p. 190).

(1) De Sacy, *ibid.*, tome II, p. 185.

(2) L'historien égyptien Abou'-l-Mahasen prétend au contraire que ce fut avant la folle tentative de Darazi.

(3)
فلما كان فى بعض الايام خرج الاخرم من القاهرة راكبًا فى خَمسين رجّلا من اصحابه
وقصد مصر ودخل الجامع راكبا دابته ومعه اصحابه على دوابهم وقاضى القضاة ابن

Le premier moment de stupeur passé, les assistants indignés se ruèrent sur les partisans d'el-Akhram et les massacrèrent à peu près tous, tandis que leur chef imitait Darazi et prenait la fuite à toute bride. On ne sait ce qu'il devint. Depuis ce temps, il paraît qu'el-Hakem renonça à ces tentatives qui n'aboutissaient à aucun résultat et il laissa Hamza élaborer tranquillement la doctrine compliquée qui devint celle des Druzes. Le dogme le plus important en est qu'après la disparition d'el-Hakem, il n'y aura plus à attendre d'autre manifestation de la Divinité jusqu'au moment où il réapparaîtra. C'est en effet sa venue que les Druzes attendent depuis neuf siècles dans les montagnes du Liban (1).

العوام جالسا فيه ينظر فى الحكم فنهبوا الناس وسلبوهم ثيابهم وسلّموا للقاضى رقعة فيها فتوى وقد صدرت بسم الحاكم الرحمن الرحيم

Abou-l-Mahasen, *Histoire d'Egypte*, ms. ar. 1778, fol. 86 r°. Il est à peine besoin de faire remarquer à quel point cette formule est sacrilège; elle est copiée sur la formule bien connue : « Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux! »

(1) On sait que les Druzes passent pour adorer une idole qui a la forme d'une vache et qui ne serait autre que la représentation du khalife el-Hakem-bi-amr-Allah; M. de Sacy ne croyait point que cet animal fut l'image d'el-Hakem, mais bien celle de son adversaire, le démon Iblis; cependant on sait que les Ismaïliens rendaient un culte au veau, peut-être même à la gazelle; il est évidemment étrange de voir une secte musulmane, si hétérodoxe soit elle, adorer un homme sous une forme aussi vile et aussi dégradante que celle d'un animal, mais c'est un fait qui, malgré tout, ne saurait guère être mis en doute. M. Casanova a trouvé au Kaire une petite figurine en terre cuite, si grossièrement travaillée qu'on ne peut voir au juste si elle représente un bélier ou un mouton, et sur laquelle est tracée à la pointe l'inscription suivante :

الامام هو الحاكم بالله

M. Casanova a fait remarquer avec beaucoup de sagacité que le nom de الحاكم بالله *el Hakem-billah* qui se trouve sur ce petit monument, a été abrégé par faute de place de la forme plus complète الحاكم بامر الله el-Hakem-bi-amr-Allah. Il en a rapproché un fait analogue qui se remarque dans les inscriptions gravées sur les monnaies du khalife abbaside *el-Nasir-li-din-Allah* dont le nom, pour

La mort d'el-Hakem marqua la fin de la période religieuse de la dynastie des Fatimites et les princes qui lui succédèrent sur le trône du Khalifat ne paraissent pas s'être beaucoup préoccupés de se faire passer pour des incarnations de la Divinité ; il est vrai que les mauvais jours ne tardèrent pas à survenir, et que des soucis d'un ordre tout différent ne laissèrent plus guère aux descendants du Mahdi le temps de penser aux théories ismaïliennes et aux prétentions de leurs ancêtres ; ce n'était pas au milieu des défaites qui se succédaient en Syrie et des attaques des Francs que Mostanser ou Mostéali avaient chance de réussir là où Hakem avait échoué (1).

Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les historiens s'accordent à dire qu'el-Hakem savait que le jour où il fut tué et le lendemain, il courrait un très grand danger. Beaucoup de gens refusèrent de croire à la mort du khalife et plus d'un imposteur essaya d'en profiter. Hamza disparut à peu près de la scène, mais il continua à rédiger ses livres en secret et à réunir des adhérents.

les mêmes raisons, est abrégé en *el-Nasir-lillah* الناصر لله ; c'est donc le nom du célèbre khalife fatimite el-Hakem-bi-amr-Allah qui se lit sur cette figurine de terre cuite. M. Casanova traduit cette inscription « l'*imam* c'est el-Hakim-billah. » Peut-être faut-il lui donner un sens plus étendu ; il est évident que celui qui a fait cette figurine était un partisan des Fatimites et que, par conséquent, il était bien convaincu que l'*imam* était el-Hakem-bi-amr-Allah ; je crois dans ces conditions, qu'il a voulu faire comprenprendre : « (voilà la représentation de) l'imam ; et (l'*imam*) c'est el-Hakem-bi-amr-Allah. » On trouvera une reproduction de ce curieux monument avec une dissertation de M. Casanova dans la *Revue Archéologique* de 1891, sous le titre *Figurine en terre cuite avec inscription arabe*. J'ajouterai que les Druzes donnent au khalife el-Hakem le nom de *el-Kaim-el-Hakim-bizatihi*. qui montre suffisamment qu'ils le considèrent comme la Divinité par excellence.

(1) L'historien arabe Ibn-el-Azrak-el-Farïki, qui est de la fin du VIe siècle de l'hégire, rapporte cependant que des gens voulurent faire passer Mostéali comme une émanation de la Divinité et qu'ils prétendirent qu'il connaissait le passé et qu'il pouvait prédire l'avenir ; mais des termes mêmes de cet auteur, il est visible que ces prétentions ne venaient pas de Mostéali et qu'il les subit plutôt qu'il ne les inventa. Cette tentative dut rapidement avorter.

On retrouve naturellement dans les doctrines des Druzes les deux points fondamentaux de l'Ismaïlisme (1) : la théorie suivant laquelle le dernier Prophète est en même temps le dernier imam, et le système du microcosme, qui ne peut guère avoir été emprunté qu'à l'Iran (2). Chez les Druzes les sept cieux sont les sept imams cachés (3).

Le 1er ciel est l'imam Ismaïl, fils de Djaafer; le prophète correspondant est Adam.

Le 2e ciel est l'imam Mohammed, son fils; le prophète correspondant est Noé.

Le 3e ciel est Ahmed, son fils; le prophète correspondant est Abraham.

Le 4e ciel est Abd-Allah, fils d'Ahmed; le prophète correspondant est Moïse.

Le 5e ciel est Mohammed-el-Mahdi; fils d'Abd-Allah, le prophète correspondant est Jésus.

Le 6e ciel est Hoseïn, fils de Mohammed; le prophète correspondant est Mohammed.

Le 7e ciel est Abd-Allah, père du Mahdi, autrement dit Obeïd-Allah, ou Saïd, ou encore Abou'-l-Kaïm; le prophète correspondant est Saïd, c'est-à-dire le même que l'imam.

(1) Je compte montrer plus tard que leur système cabalistique est, à peu de chose près, celui des Soufis et qu'il en dérive comme celui des Houroufis et du Babisme.

(2) On pourrait dire que cette théorie a été empruntée à l'Hellénisme plutôt qu'à l'Iranisme, car les historiens musulmans s'accordent à dire que les idées des philosophes grecs avaient fortement influé sur les dogmes de l'Ismaïlisme et des sectes secondaires qui en dérivent; mais il est bon de remarquer que les philosophes grecs n'étaient guère connus dans l'Islam que par Aristote, et que Platon lui-même y fut toujours plus célèbre comme médecin que comme philosophe. Il est incontestable que les doctrines philosophiques d'Aristote, de Platon et plus encore de Plotin, et celles de Philon forment la base de la philosophie musulmane; mais la doctrine philosophique du monde musulman ne peut qu'artificiellement se séparer de l'ésotérisme, qui est une chose persane ou plutôt iranienne. D'ailleurs, comme j'ai eu l'occasion de le dire plus haut, la doctrine philosophique et ésotérique des sectes hétérodoxes de l'Islamisme est, au fond, la même que celle du Soufisme.

(3) De Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, tome II, p. 38.

XIII

L'origine de la secte hétérodoxe des Nosaïris ou Ansaris qui vivent dans les montagnes de Syrie, est moins connue et moins claire que celle des précédentes. M. de Sacy (1) les considérait comme une secte de Bathéniens (2); il est le premier qui ait démontré que les Nosaïris ne sont ni des Karmathes, ni des Druzes, mais il a admis avec raison qu'ils sont une branche dérivée de la secte karmathe. D'après le *Catéchisme* des Druzes, la secte des Nosaïris daterait d'el-Hakem; un homme, nommé Nosaïri, s'imagina de nier la divinité du khalife fatimite et celle de ses prédécesseurs, jusqu'au Mahdi el-Kaïm exclusivement; il disait que la divinité d'Ali, qui était incontestable, s'était manifestée dans les douze imams et qu'elle était disparue après Mohammed-el-Kaïm-el-Mahdi. Au fond, cette théorie était celle d'une secte imamiste qui n'admettait point qu'el-Kaïm, el-Mansour, el-Moezz, el-Aziz et le khalife el-Hakem-bi-amr-Allah fussent un même personnage ou plutôt l'hypostase d'une seule Divinité. Ils ne croyaient pas davantage qu'el-Hakem fût cette Divinité et Hamza son imam.

Il est plus probable que les théories des Druzes et des partisans d'el-Hakem ne furent pas acceptées par tous les Ismaïliens et qu'un grand nombre d'entre eux professaient l'opinion que le *Catéchisme* attribue à Nosaïri, mais je crois qu'il y a là une erreur, voulue ou non, plutôt voulue, de Hamza, et que la secte des Nosaïris ou Ansaris se rattache à l'une des premières sectes hétérodoxes de l'Islamisme.

Dans son excellente étude sur les sectes musulmanes

(1) De Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, t. II, p. 567.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 562.

qu'il a fait entrer comme troisième chapitre dans ses *Prodromi ad refutationem Alcorani*, Maracci dit avec raison que le dogme fondamental des Nosaïris ou Ansaris est qu'Ali est une hypostase de la Divinité et que la mission de Mahomet était toute secondaire comparée à la sienne. Ils croyaient également que les esprits divins peuvent apparaître aux hommes sous forme humaine et le démon sous forme animale (1).

Cela revient à dire que les Nosaïris ne sont qu'une branche des *Ali-Ilahiyân* ou divinisateurs d'Ali, les plus hétérodoxes de tous les Shïites, puisqu'il nient dès les premières heures de l'Islam, la mission de Mahomet pour lui substituer celle d'Ali. Il serait curieux que cette secte insensée des *Ali-Ilahiyân* se rattachât à celle des Keïsanis dont il a été parlé plus haut. Ce qui distingue principalement les Keïsanis des autres sectes hétérodoxes du Shïisme iranien, c'est le rôle qu'ils font jouer à l'archange Gabriel et la divinisation d'Ali, qui est le dogme essentiel de la religion nosaïrie. On a vu plus haut comment el-Féredj, fils d'Osman, annonçait que le Mahdi Mohammed, fils d'Ali, était l'incarnation tangible de l'ange Gabriel dont une autre des hypostases avait été, sept siècles auparavant, Jean, fils de Zacharie. Rien dans le récit d'Ibn-el-Athir, d'Aboul-Féda et de Bar-Hébreus ne permet de déterminer quel était le rôle d'Ali dans la secte Keïsanie, mais ce que dit Shehristani ne permet pas de douter que ses adeptes considéraient Ali comme une Divinité : il est bon de remarquer, d'ailleurs, que le silence de ces trois auteurs dont l'un était chrétien et les deux autres sunnites, n'autorise nullement à mettre en doute l'affir-

(1) « Hi (Nasiritœ) asserunt, apparitionem spiritus cum corpore materiali non posse negari, cum Gabriel apparuerit in figura hominis et Satanas in figura animalis bruti : et ita Deum apparuisse in figura τοῦ Ali et filiorum ejus, et loquutum esse, per linguam eorum et apprehendisse per manus eorum. » *Alcoranus, textus universus... his omnibus præmissus est Prodromus... auctore Ludovico Marraccio*, Patavii, MDCXCVIII, *Prodromus*, § 3, p. 84.

mation très nette de Shehristani, qui fait des Keïsanis un cas particulier des Ghalis ou adorateurs d'Ali ; ils n'ont pas voulu, en parlant des Nosaïris, insister sur un fait qui leur semblait révoltant : plus d'un historien musulman orthodoxe n'a pas agi plus franchement quand il avait à parler des sectes shïites.

Mohammed, fils d'Ali et de la Hanéfite, n'étant que le Mahdi, une hypostase de Jésus-Christ, il n'y a rien que de tout naturel à ce qu'Ali soit la Divinité primordiale, dont Moïse, puis Jésus, puis Mahomet, et enfin le fils d'Ali et de la Hanéfite sont les Prophètes successifs. En tout cas, l'importance du rôle attribué à l'ange Gabriel dans les théories des Nosaïris et la divinisation d'Ali, prouvent que leur secte se rattache, à travers des intermédiaires dont la plupart sont aujourd'hui disparus, à la secte qui, renouvelant les premières tentatives de Mahomet, essaya de fondre le Christianisme, le Judaïsme et l'Islamisme dans un même syncrétisme.

Volney raconte (1) que les Nosaïris actuels se divisent en plusieurs sectes qui adorent les unes le soleil, les autres des chiens ; c'est un fait qui n'a rien de surprenant quand l'on pense que les Druzes, dont la doctrine telle qu'elle fut exposée par Hamza était si abstraite et si esotérique, adoraient une vache, représentation mystique du Messie de la secte, le khalife fatimite el-Hakem-bi-amr-Allah (2).

(1) *Voyage en Syrie et en Egypte*, tome II, page 5.

(2) On trouvera en appendice quelques-uns des arguments qui portent à penser que la secte des Nosaïris, comme celle des Yézidis, se rattache à la secte des Keïsanis. Ces développements ne seraient pas à leur place ici, vu le peu d'importance de cette secte.
Malgré l'étrangeté de ses doctrines secte et bien qu'elle ait beaucoup moins d'importance que celle des Druzes, il serait intéressant de faire pour elle ce que de Sacy a fait pour les dogmes des fidèles du khalife fatimite el-Hakem-bi-amr-Allah. Des extraits choisis au hasard dans ces traités risquent de ne donner qu'une idée assez inexacte de la religion des Nosaïris.

L'une des sectes ismaïliennes les plus redoutables par son fanatisme est bien connue en Europe sous le nom d'Assassins, grâce au rôle fort louche qu'elle joua durant tout le temps des Croisades ; les princes chrétiens et musulmans n'hésitaient pas à recourir au poignards de ces sectaires pour se débarrasser des personnages qui les gênaient ; c'est ainsi que Saladin faillit être assassiné au siège de la petite ville d'Azaz ; le comte de Tripoli, le marquis, comme l'appellent les historiens arabes, fut moins heureux que lui et tomba sous les coups de deux Ismaïliens qui avaient poussé l'audace jusqu'à se déguiser en prêtres chrétiens. La puissance de cette secte était telle que ses chefs, du haut de leur nid d'aigle d'Alamout, défièrent les attaques de Saladin lui-même et que ses successeurs durent se résigner à tolérer le voisinage de ces fanatiques. Il serait d'ailleurs inexact de croire, comme on le fait assez volontiers en Occident, que ces crimes leur étaient pour ainsi dire imposés par leurs croyances ; la doctrine ismaïlienne et shîite en général n'a jamais fait de l'assassinat politique et du régicide, une obligation religieuse pour ses adeptes ; si la secte des Ismaïliens d'Alamout est devenu de très bonne heure une redoutable Sainte-Wehme, elle le doit uniquement aux circonstances politiques particulièrement tragiques au milieu desquelles elle vint au monde, et aux bouleversements qui ébranlaient le trône des Sultans Seldjoukides, laissant la voie libre à l'invasion mongole ; leur religion n'y est pour rien.

L'origine de cette secte est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'y insister ici (1).

(1) Le lecteur pourra se reporter au tome III de l'*Histoire des Mongols depuis Tchinguiz Khan...*, de d'Ohsson, 1852 ; et au

Les Fatimites du Kaire entretenaient des missionnaires en Perse, où il y avait un très grand nombre de partisans de la doctrine suivant laquelle l'imamat alide revenait de droit à Ismaïl, fils de Djaafer-el-Sadik et non à Mousa-el-Kazem. L'un de ces missionnaires était un nommé Hasan, fils de Sabbah, plus généralement connu sous le nom d'Hasan-i-Sabbah. Ce personnage disait être le fils d'Ali, fils de Mohammed, fils de Djaafer, fils d'Hoseïn-ibn-el-Sabbah-el-Himyari-el-Yéméni ; c'est-à-dire qu'il prétendait appartenir à la célèbre tribu de Himyar qui, à l'époque antéislamique, fournit des rois au Yémen (1). Le vizir Nizam-el-Moulk, qui devait plus tard périr de la main d'un des affidés d'Hasan-i-Sabbah, prétendait qu'il ne descendait nullement des rois du Yémen, mais qu'il était simplement le fils d'un hétérodoxe qui habitait à Reï (2).

Si quelqu'un sut à quoi s'en tenir sur la véritable généalogie d'Hasan, c'est bien Nizam-el-Moulk qui fut son condisciple durant de longues années, ainsi que le célèbre poète et mathématicien Omar-Kheyyam ; mais il ne faut pas oublier que le vizir était animé d'une haine mortelle contre Hasan-i-Sabbah, et qu'il ne laissa pas échapper une occasion de le perdre dans l'esprit du sultan Seldjoukide, les faisant naître quand elles ne se présentaient pas d'elles mêmes. Pour arriver à créer une secte aussi terrible avec

tome II de la traduction française de l'*Histoire de Perse*, de Malcolm.

(1) Le père de Hasan était venu de Koufa à Koum; c'est dans cette ville que naquit Hasan. L'antisunnisme farouche d'Hasan i-Sabbah s'explique, au moins en partie, par le fait qu'il passa quelques années de son enfance à Koum. Cette ville fut de tout temps l'un des centres du Shiïsme; le géographe arabe Yakout-el-Hamawi affirme que de son temps, on n'y trouvait pas un seul sunnite, et que la population était très montée contre ceux que leurs fonctions administratives mettaient dans l'obligation d'y venir résider (Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique... de la Perse*, p. 459). C'est à Koum que se trouve le tombeau de la fille de l'imam el-Rida, qui est l'un des monuments les plus vénérés des Shiïtes.

(2) Mirkhond, *Rauzet-el-séfa* dans *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, tome IX, 1813, page 143.

de si petits moyens et en partant de si bas, il fallait évidemment que les mécontents fussent en nombre infini mais il fallait égalemment qu'Hasan fût d'une intelligence extraordinaire et d'une volonté de fer ; il paraît qu'étant employé à la cour du sultan Alp-Arslan, il accomplissait des travaux incroyables de statistique en dix fois moins de temps que le premier ministre ; un jour qu'Hasan devait en résumer un devant le sultan, Nizam-el-Moulk s'introduisit chez lui et brouilla ses fiches qui n'étaient point numérotées, de telle sorte qu'Hasan ne put retrouver le fil de ses calculs ; le sultan le prenant pour un sot, le chassa de son service, et Nizam-el-Moulk n'eut plus à craindre qu'Hasan lui prit sa place ; il est vrai que cette petite supercherie se paya par le coup de poignard de 1092.

Dans son autobiographie (1) qui, autant qu'on en peut juger, est écrite avec assez de sincérité, Hasan ne dit point qu'il fut le fils d'un ismaïli, mais bien d'un shïite, et il est à présumer qu'il ne l'aurait point caché si cela eut été exact, comme le prétend Nizam-el-Moulk, car il n'avait aucun intérêt à agir ainsi, au contraire. La traduction de cette courte autobiographie est la meilleure source de l'histoire des commencements de la secte des Assassins.

« Dans ma jeunesse, dit-il, à partir de sept ans, j'eus un grand amour pour toutes les sciences, et je cherchai par tous les moyens possibles à devenir un savant ; je m'instruisis ainsi jusqu'à l'âge de dix-sept ans. J'appartenais à la secte de mes parents, celle qui reconnaît les douze imams. Je vis à Reï un affidé (*réfik*) qui se nommait Amirèh-Sorab ; de temps à autre, il exposait la doctrine des khalifes du Kaire, suivant en cela l'exemple de Nasir-i-Khosrau (2),

(1) J'emprunte cette biographie à Fadl-Allah-Rashid-ed-Din qui l'a reproduite dans sa *Djami-at tawarikh*, sans doute intégralement ; Mirkhond l'a également copiée dans son *Rauzet-el-séfa fi siret el enbia wé-l molouk-wé-l-khouléfa*, mais suivant sa désastreuse habitude, en l'abrégeant, et en faisant disparaître plusieurs des passages les plus caractéristiques.

(2) Nasiri-Khosrau l'Alide est l'un des personnages les plus étranges qui aient appartenu à l'hétérodoxie musulmane; on pourra con-

la Preuve du Khorasan (*hodjdjat-i-Khorasân*), quoique ce ne fut point une chose aisée à faire ; à l'époque du sultan Mahmoud-Abou-Ali-Simdjour, un grand nombre de gens avaient adopté cette doctrine, et l'émir Samanide, Nasr, fils d'Ahmed, ainsi que beaucoup des grands personnages de la cour de Bokhara s'y étaient ralliés. Je lui dis : « Jamais je n'aurai de doute sur la véracité de l'Islamisme et aucun respect humain ne me détournera de mes devoirs religieux ; je crois fermement qu'il y a un Dieu, vivant, éternel, tout-puissant, qui entend les prières des hommes et qui voit leurs besoins ; je crois qu'il y a eu un Prophète, un imam (Ali), qu'il y a des choses licites et d'autres qui ne le sont pas, qu'il y a un paradis et un enfer, des choses ordonnées et d'autres prohibées. Je pense que c'est là la loi de tout le monde et en particulier celle des Shïites ; jamais je n'arriverai à croire qu'il faille chercher la Vérité en dehors de l'Islamisme. La secte des Ismaïliens n'est qu'une secte de philosophes (1) ».

« Cet Emirèh-Sorab était un homme honorable ; la première fois qu'il eut un entretien avec moi, il me dit : « Voici quelles sont les théories des Ismaïliens. » Je lui répondis : « O mon ami ! ne me répète pas leurs paroles, car ce sont des gens excommuniés et leur doctrine est hétérodoxe ! » Nous continuâmes à converser et à discuter ; il ébranla mes convictions en m'exposant ses doctrines ; je ne savais pas m'être livré quand, en réalité, ses paroles avaient pénétré profondément dans mon âme. Je lui dis au cours de cette conversation : « En tout cas, quand quelqu'un meurt en professant les croyances de cette secte, tout le monde dit : « Voilà le cercueil d'un infidèle », car le peuple, suivant son habitude constante, se fait

sulter sur lui l'excellente notice que M. Rieu a insérée dans son *Catalogue of the persian manuscripts in the British Museum*, tome Ier, page 379, et qui a servi de base à la préface du *Séfer-Nâmèh*, de Nasiri-Khosrau, publié par M. Ch. Schefer, dans la Bibliothèque de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes.

(1) Par conséquent des disciples des Grecs, des Soufis.

des idées fausses et erronées. J'ai vu plusieurs Nizariens(1) pieux qui s'acquittaient rigoureusement de leurs devoirs religieux, et qui en même temps se livraient à la boisson. Quant à moi, j'ai pour elle la plus grande répulsion, car je sais qu'elle équivaut à tous les péchés et qu'elle est la mère de tous les vices. » — Emirèh me dit : « La nuit, quand il t'arrivera de penser alors que tu seras couché, tu verras que ce que je t'ai dit te convaincra (2). » — Sur ces entrefaites, je fus séparé de lui et je trouvai beaucoup de choses dans leurs livres au sujet de l'imamat d'Ismaïl, la Preuve. J'interrogeai sur ce sujet plusieurs personnes, mais je n'en reçus pas de réponse satisfaisante. Je me dis : « Cet imamat dépend cependant d'une façon absolue de traditions ou de textes koraniques et de passages des livres de Loi, mais moi je ne sais vraiment pas quels ils sont (3). » Sur ces entrefaites, je tombai très gravement malade, et Dieu voulut que ma peau se séparât de ma chair (4). « *Il changea sa chair contre une chair plus saine et son sang contre un sang plus généreux* ». Je réfléchis en moi-même que cette doctrine était évidemment la Vérité, mais c'était par suite de mon extrême frayeur que je ne m'y ralliais point. Je me disais : « Le terme fatal viendra, et si je ne suis pas arrivé à la Vérité, je suis un homme perdu ». A la fin, je me tirai de cette terrible maladie et je recouvrai la santé. Je trouvai un autre Ismaïlien nommé Bou-Nedjm-Sarradj à qui je posai des questions sur la doctrine de cette secte, il me les expliqua et me les commenta longuement. Il y avait un autre personnage, nommé Moumin, à qui le sheïkh Abd-el-Mélik-Attash avait permis de se livrer à l'apostolat. Je le priai de me donner l'investiture et de m'affilier à cette

(1) Partisans des khalifes fatimites du Kaire, autrement dit Karmathes ou, ce qui revient au même, Ismaïliens.

(2) Ou qu'il est absolument nécessaire que tu t'y conformes.

(3) Le texte se sert ici des mots *nass* et *taukif* dont le sens, au point de vue théologique, est suffisamment établi dans Lane, *An arabic-english lexicon*, p. 2797.

(4) Litt. que ma chair et ma peau fissent deux choses différentes.

secte ; il me répondit : « Toi qui te nommes Hasan, ton stade est plus élevé que le mien qui suis Moumin. Comment pourrais-je recevoir ton serment عهد et comment pourrais-je te faire déclarer que tu reconnais l'imam ? » Après de vives instances, il finit par recevoir mon serment. Au mois de Ramadan de l'année 464, Abd-el-Mélik-Attash, qui à cette époque était missionnaire (*daï*) pour l'Irâk, vint à Reï et approuva ma conduite, il me chargea même de le suppléer dans la Mission et me dit : « Il faut que tu te rendes auprès de notre Maître. » Le khalife était alors el-Mostanser-Billah. En l'année 467, le sheïkh Abd-el-Mélik Attash quitta Reï et se rendit à Isfahan. En 469, après qu'il m'eut choisi comme vicaire, je me décidai à aller au Kaire ; je partis d'Isfahan par la route de l'Azerbeïdjan, après m'être rappelé les angoisses et les souffrances que j'avais endurées et j'arrivai à Méyafarkin. »

Hasan-i-Sabbah parvint au Kaire le dix-septième jour du mois de Safer de l'année 471 ; le khalife el-Mostanser-Billah envoya pour le recevoir le Grand Missionnaire et plusieurs de ses principaux officiers ; Hasan demeura un an et demi dans la capitale, comblé d'honneurs par tout le monde, mais sans voir une seule fois el-Mostanser qui lui accordait toutes les faveurs. Quelques-uns des courtisans du khalife fatimite finirent même par s'inquiéter de la façon dont Hasan-i-Sabbah était traité et ils craignirent qu'il n'atteignit dans l'empire égyptien une position qui les éclipsât ; el-Mostéali-Billah, fils d'el-Mostanser, qui était le deuxième نص et l'héritier présomptif, faisait partie des mécontents ainsi que le généralissime Bedr-el-Djémali ; el-Mostanser ne put, ou ne sut défendre Hasan-i-Sabbah contre cette coalition et celui-ci dût quitter l'Egypte ; il s'embarqua à Alexandrie. « Soudain, dit Rashid-ed-Din, une violente tempête s'éleva qui dégréa le bâtiment ; cela jeta la consternation dans l'équipage, tandis que notre maître (*Sidnâ*=Hasan-i-Sabbah) restait parfaitement tranquille ; l'un des matelots lui demanda : « Comment peux-tu garder ton sang-froid au

milieu de pareilles circonstances. » Hasan répondit : « El-Mostanser-Billah m'avait averti de cet incident et il m'a prévenu qu'il n'y a aucune crainte à avoir, c'est pourquoi je ne m'en occupe pas. »

Le vent poussa le navire à Djibala qui, à cette époque, était entre les mains des Francs ; le kadi de cette ville ayant reconnu Hasan-i-Sabbah, l'emmena chez lui et lui donna l'hospitalité dans sa propre maison.

C'est au mois de Redjeb de l'année 483 de l'hégire qu'Hasan monta à la forteresse d'Alamout dont il ne sortit pas une seule fois jusqu'au jour de sa mort, occupé à rédiger les règlements de la secte et à écrire des livres religieux qui sont tous disparus. Quand Djélal-ed-Din-Hasan-ibn-Mohammed-ibn-Hasan se fut rallié à l'Islamisme orthodoxe, et qu'il eut reçu du khalife abbasside le titre de « Nouveau Musulman » (*Nou-Musulman*), il lança l'anathème contre la mémoire de ses ancêtres (1) et fit brûler les ouvrages d'Hasan-i-Sabbah (2); il paraît que l'exécution ne fut pas complète ; en effet, quand le khan Houlagou s'empara d'Alamout, le *sahib-i-divan* Ala-ed-Din-Ata-Mélik-el-Djouveïni, vizir et conseiller d'état, fut chargé de trier les livres qui se trouvaient dans les forteresses ismaïliennes et de brûler tous ceux qui étaient relatifs à la religion et à l'histoire de la secte (3).

On ne sait au juste à quel mobile obéit Hasan-i-Sabbah en fondant la secte des Ismaïliens d'Alamout, ni quel fut son but; peut-être fut-ce par ambition personnelle, quoique tous les historiens, même ceux qui sont les plus pré-

(1) Cette coutume se retrouve dans la religion orthodoxe russe ; toute personne qui l'embrasse doit maudire la mémoire de ses parents ; on ne faisait même pas jusqu'à ces derniers temps d'exception pour les princesses qui abandonnent leur religion quand elles épousent un membre de la famille impériale.

(2) Mirkhond, *Rauzet-el-séfa*, dans *Notices et Extraits*, tome IX, p. 172.

(3) Ala-ed-Din raconte lui-même ce fait dans sa chronique intitulée *Djihan-Kusha*. Il parcourut au moins quelques-uns de ces ouvrages et c'est avec les renseignements qu'il en tira qu'il composa son chapitre sur les doctrines des Bathéniens.

venus contre lui, le représentent beaucoup plus comme un mystique et un homme très simple, que comme un vulgaire ambitieux ; il ne faut pas perdre de vue qu'Hasan se considéra toujours comme le missionnaire du khalife fatimite du Kaire, el-Mostanser-billah-Abou-Témim-Maad ; il est probable qu'il resta toute sa vie à la disposition de ce prince, n'attendant qu'un signe de lui pour tenter à nouveau l'aventure qui avait si mal réussi à Darazi et à Hamza sous le règne d'el-Hakem-bi-amr-Allah; mais le signal ne vint pas, parce que Mostanser n'avait pas l'audace de son aïeul et que, d'ailleurs, les temps étaient bien changés; ce n'était pas dans des calamités au milieu desquelles l'Egypte se débattait désespérément que le khalife pouvait songer, si ce fut jamais son idée, à reprendre pour son compte les théories d'el-Hakem.

Il est certain, quoique l'on ne possède guère de documents sur la politique des Ismaïliens d'Alamout, qu'après la mort de Mostanser, Hasan-i-Sabbah se considéra comme le défenseur des descendants de Nizar ; Mostanser avait deux fils, Nizar, qui aurait dû être l'héritier légitime, et Mostéali ; contrairement à tout droit dynastique, ce fut Mostéali qui monta sur le trône, et Nizar fut assassiné par ses ordres (1). Hasan prit le parti de Nizar contre Mostéali, comme tout loyal sujet des Fatimites eût dû le faire. On a vu plus haut que ce furent les intrigues de ce prince qui forcèrent le chef ismaïlien à quitter précipitamment le Kaire. Ce fait a même une importance beaucoup plus grande, comme on va le voir. Suivant Mirkhond (2), certains Ismaïliens racontaient qu'un des confidents du khalife el-Mostanser, nommé Abou'-l-Hasan-Saïdi, était venu du Kaire à Alamout, un an après la mort

(1) L'un des meilleurs historiens de l'Égypte, Abou'-l-Mahasen, raconte, dans la *el-Nodjoum-el-zahira-fi-molouk-Misr-wa'-l-Kahira*, cette révolution de palais qui éclata à la veille de la première expédition des Francs en Palestine.

(2) *Rauzet-el-séfa* dans *Notices et Extraits*, tome IX, p. 167. Rashid-ed-Din raconte quelque chose d'analogue dans sa chronique.

du khalife, apportant avec lui un enfant qui n'était autre que le fils de Nizar; c'était à cet enfant que revenait l'imamat après la mort de son père, car Mostéali n'était qu'un usurpateur. Abou'-l-Hasan confia ce secret à Hasan-i-Sabbah qui éleva le fils de Nizar: une vingtaine d'années environ après cet événement, le fils de Nizar s'étant marié, eut un fils que l'on nomma Ala-Zikrihi-Esselam (1); au même moment, la femme du prince d'Alamout, Mohammed, fils de Kyâ-Bouzourg-Oumid, fils de Hasan-i-Sabbah, venait d'accoucher; on en profita pour substituer le fils du fils de Nizar à celui du prince ismaïlien, et c'est ainsi que le descendant légitime des khalifes fatimites du Kaire, l'imam véritable, devint prince des Ismaïliens. D'autres Ismaïliens allaient encore plus loin et prétendaient que le fils de Nizar avait eu des relations adultères avec l'épouse de Mohammed, fils de Bouzourg-Oumid, et que le quatrième prince ismaïlien d'Alamout, Ala-Zikrihi-Essélam, était son fils.

Cette légende, car ce récit a évidemment été inventé de toutes pièces dans un but facile à comprendre, ne se trouve pas seulement dans la chronique de Mirkhond, mais cet auteur est le seul qui la rapporte d'une façon à peu près raisonnable.

L'historien arabe Ibn-el-Azrak-el-Fariki prétend au contraire qu'après l'avènement de Mostéali, Nizar resta caché au Kaire, et qu'Hasan-i-Sabbah l'y vint trouver d'Alamout; Nizar aurait épousé la fille du chef ismaïlien et en aurait eu un fils nommé Mohammed-el-Moustafa ou Mohammed-el-Kaïm, lequel, à son tour, aurait eu un fils nommé Nizar comme son grand-père, qui aurait par conséquent été à la fois le khalife fatimite légitime et le prince des Ismaïliens d'Alamout. Cette assertion, tout comme celle de Mirkhond, n'a pas d'autre but que de faire des chefs ismaïliens les descendants du Mahdi fatimite Obeïd-Allah.

(1) على ذكره السلام ce qui signifie « que le salut soit sur sa mention ou sur son souvenir ».

Le vizir de Ghazan, Fadl-Allah-Rashid-ed-Din raconte dans sa chronique intitulée *Djami-et-téwarikh*, que le prince ismaïlien Rokn-ed-Din-Khourshah est fils d'Ala-ed-Din-Mohammed, fils de Djélal-ed-Din-Hasan, fils de Nour-ed-Din, connu sous le nom de Ala-Zikrihi-Essélam, fils d'el-Kaher-bi-kouvvet-Allah, fils d'el-Mohtédi-billah, fils d'el-Hadi-ila-Allah, fils d'el-Moustafa-li-din-Allah-Nizar, fils du khalife fatimite el-Mostanser-billah. Il est surprenant qu'un historien aussi sérieux et généralement aussi consciencieux que Rashid-ed-Din, ait admis une pareille généalogie sans s'apercevoir de son absurdité. En effet, Mostanser-billah est mort en 1094 de l'ère chrétienne, c'est donc en 1095 environ qu'on apporta à Alamout le fils de l'infortuné Nizar; le fils du fils de Nizar, Ala-Zikrihi-Essélam est né en 1126, puisque Mirkhond dit qu'il est né la même année que le fils de Mohammed, fils de Kyâ-Bourzoug-Oumid. Or, dans cet intervalle de 32 années, il est impossible de faire tenir les quatre intermédiaires que Rashid-ed-Din place entre Ala-Zikrihi-Essélam et le khalife fatimite el-Mostanser-billah; la même objection vaut contre la généalogie donnée par l'auteur du *Omdet-el-tâlib-fi-néseb-âl-Abou-Tâlib*.

Cet auteur dont les termes en ce passage sont assez peu clairs et même inexacts (1) dit que Ala-Zikrihi-Essélam qu'il appelle Ala-ed-Din, prince de la citadelle de l'Occident (lire d'Alamout) était le fils de Djélal-ed-Din-Hasan, fils d'Ala-ed-Din-Mohammed, fils d'Abou-Abd-Allah-Hoseïn, fils d'el-Mostafa-li-din-Allah-Nizar; il est inutile, après ce qui a été dit pour Rashid-ed-Din, de s'attarder à relever les erreurs de cette généalogie absurde.

(1) Arabe 2021, folio 145 recto.

La Perse mise à part, c'est dans le Maghreb. et en général dans les pays de l'Afrique du Nord, que la doctrine mahdiste a été le plus rapidement et le plus complètement acceptée ; il serait trop long d'examiner ici les causes multiples de ce fait qui ne laisse pas d'être assez étrange à première vue, car il semble que la théorie messianique était bien idéaliste pour les Berbers de l'Atlas et pour les nègres du Kordofan. La chute de la dynastie fatimite du Kaire laissait les Maghrébins sans imam, car tous les princes de la famille d'el-Adid-li-Din-Allah avaient été soigneusement enfermés par Saladin et ils ne pouvaient se rallier aux Assassins qui prétendaient être, comme on l'a vu plus haut, les descendants du fils de Nizar et par conséquent du Mahdi Obeïd-Allah. Non seulement les Africains en étaient fort éloignés, mais encore aurait-il fallu qu'ils fussent certains de l'authenticité de cette histoire bizarre.

La place d'imam ne resta pas longtemps vacante et il est bien probable que plus d'un ambitieux attendait depuis longtemps le moment de proclamer sa mission divine ; les derniers Fatimites n'avaient plus aucune autorité dans ce Maghreb qui les avait acclamés à l'époque d'Obeïd-Allah, et Mohammed-ibn-Toumert mourut en 1163, huit ans avant le dernier khalife du Kaire, el-Adid-li-din-Allah, après s'être fait reconnaître comme le Mahdi par les Berbers de l'Atlas, et après avoir soumis à son autorité le Maroc et la plus grande partie de l'Espagne. (1)

Les Sultans Shérifs qui règnent aujourd'hui encore sur le Maroc, déclarent n'exercer la souveraineté temporelle qu'en qualité de descendants d'Ali, fils d'Abou-Taleb, au

(1) Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbers*, traduite par Mac Gluckin de Slane, tome II, p. 161 ; Ibn-Khallikan, *Biographical Dictionary*, traduit par le même, tome II, p. 182.

même titre que les Fatimites d'Egypte et les Séfévis de l'Iran. Deux dynasties de Shérifs alides se sont succédées sur le trône du Maroc, la première, celle des Saadiens est éteinte depuis le milieu du XVIIe siècle, époque à laquelle le pouvoir souverain passa aux mains des princes de Sédjelmasa, les Shérifs Filalis.

L'ancêtre des souverains de la première dynastie shérifienne du Maroc vint dans ce pays du petit port de Yanbo (1), près de la Mecque, au commencement du VIIIe siècle de l'hégire, et c'est à cette même époque que l'ancêtre des Shérifs Filalis, qui étaient également des descendants du Prophète, vinrent à Sédjelmasa (2).

Ce fait n'a rien de surprenant quand l'on sait avec quelle facilité et avec quelles faibles ressources, les sectateurs de l'Islam entreprennent des voyages extrêmement longs à travers toute l'étendue des pays musulmans. Aujourd'hui encore, il n'est point rare de voir des prédicateurs venir de Yanbo jusqu'en Algérie pour faire des sermons et recevoir pour tout salaire une cinquantaine de francs.

Quoique la généalogie qui fait des Sultans Shérifs du Maroc les descendants d'Ali, fils d'Abou-Taleb, soit probablement exacte, elle n'en a pas moins été attaquée par leurs adversaires avec le même parti-pris et la même violence que celles des khalifes Fatimites d'Egypte.

(1) Les premiers Musulmans ne craignaient pas d'entreprendre des expéditions autrement lointaines et bien plus dangereuses : l'ancêtre de l'une des familles royales qui régnèrent sur Madagascar, celle des Antaïmoro était un Shiite, un partisan des douze imams, qui vint de Moka dans la grande île africaine où il se fixa dans la vallée de Matatana ; les Antaïmoro qui furent très puissants à Madagascar au Moyen-Age sont aujourd'hui réduits à un état des plus misérables. Les chroniques malgaches donnent à cet émigrant le nom d'Andriamboaziribé, il se maria avec Andriambarilanirano et eut pour fils Vazaha Firoforo, Vazaha Voloïmpo et Vazaha Sandranato. Le premier des rois Antaïmoro fut Ramakarano, les quatre premiers régnèrent au cap Ambahoahé, les autres au village d'Ivatoarivo.

(2) Ibn-el-Kadi dans le *Dorret-el-solouk fi-men-hava-el-moulk-min-el-molouk*, cité par Mohammed-es-Saghir dans le *Nozhet-el-hadi* (Houdas, page 18).

Il est bon de remarquer dès à présent qu'elle offre moins de variations que celle du Mahdi Obeïd-Allah, mais il ne faudrait pas en tirer cette conclusion que son authenticité est plus généralement reconnue, cela tient seulement à ce fait qu'elle est rapportée par un plus petit nombre d'historiens et que les causes des divergences diminue par cela même.

Le principal de ces historiens est l'auteur du *Nozhet-el-hadi-bi-akhbar-molouk-el-karn-el-hadi* (1), Mohammed-el-Saghir-ibn-el-Hadjdj-ibn-Abd-Allah-el-Oufrânî, qui s'appuie pour cette question sur l'autorité de plusieurs chroniques parmi lesquelles il convient de citer le *el-montéka-el-maksour-ala-maasir-khilafet-el-Sultan-Aboul-Abbas-Ahmed-el-Mansour*, par Aboul-Abbas-Ahmed-ibn-Mohammed-ibn-Mohammed-ibn-el-Afia, surnommé Ibn-el-Kadi, et le *Dorret-el-solouk*, d'Ibn-el-Kadi. D'après ces différents auteurs, l'ancêtre de la dynastie des Shérifs du Maroc, Abou-Abd-Allah-el-Kaïm-bi-amr-Allah (2), qui prit le titre d'*Emir-el-mouminin* et de khalife au commencement du XVIe siècle, était le descendant à la 18e génération de Kasem, fils de Mohammed-el-Nefs-el-Zakia (Mohammed, l'âme pure), fils d'Abd-Allah-el-Kamil, fils d'Hasan, fils d'Ali, fils d'Abou-Taleb et de Fatima la pure. Cette généalogie était la plus répandue au Maroc à l'époque à laquelle écrivait Mohammed-el-Saghir-el-Oufrânî, mais il paraît, d'après les termes mêmes de cet historien, qu'elle n'est point absolument exacte. En effet, Mohammed-el-Nefs-el-Zakia n'eut point de fils nommé Kasem, et sa descendance ne peut, suivant deux célèbres généalogistes, el-Mekki-el-Samarkandi et el-Mesnévi, s'établir que de la façon suivante : Mohammed-el-Nefs-el-Zakia, père d'Abd-Allah-el-Ashter,

(1) Publié et traduit par M. Houdas dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Langues Orientales*, IIIe série, vol. II et III.

(2) On raconte que ce prince eut un songe qui lui prédit a grandeur à laquelle atteindraient ses descendants. Cette légende se retrouve en Orient à l'origine de presque toutes les dynasties, aussi bien pour les Mozaffèrides que pour les Bouïides.

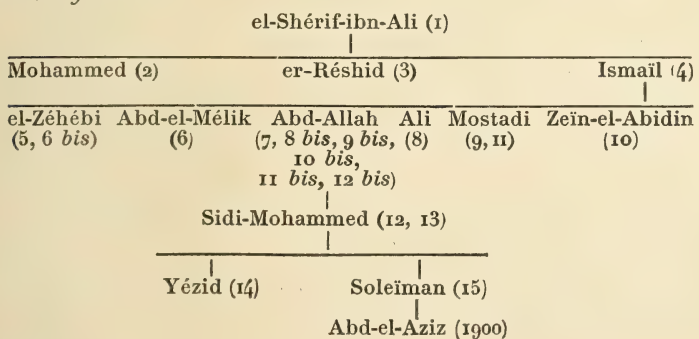
père de Mohammed, père d'Hasan le borgne, qui fut assassiné sous le règne du khalife el-Motaz-billah (866-868). Cet Hasan le borgne eut quatre fils dont le dernier se nommait Kasem. C'est de ce personnage que descendrait le fondateur de la dynastie des Shérifs Maghrébins.

Les ennemis de ces princes, qui étaient légion au Maroc, et en particulier les Shérifs de Sédjelmasa dont ils se disaient cousins, prétendaient que cette généalogie était fausse et qu'ils avaient cherché sans aucun droit à rattacher un de leurs ancêtres à un descendant d'Ali ; une opinion assez généralement répandue parmi leurs adversaires était qu'ils étaient issus des Béni-Saad, fils de Bekr, fils de Hawazin, tribu à laquelle appartenait Halima-el-Saadiyya, la dernière nourrice du Prophète Mohammed. C'est même pour cette raison qu'on leur a donné le titre de Shérifs Saadiens, qu'ils n'ont jamais pris eux-mêmes, et qu'ils défendaient absolument d'employer dans leur protocole, car il n'avait été inventé que par ceux qui niaient leur noblesse (1).

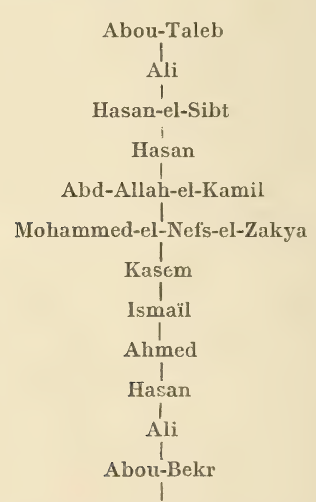
Le premier des Shérifs de Sédjelmasa dont le descendant, Abd-el-Aziz, règne aujourd'hui sur le Maroc (2), fut Maulay

(1) Houdas, *Nozhet-el-hadi*, trad., p. 16.

(2) Voici la succession de ces princes jusqu'au commencement du XIX[e] siècle. Quelques-uns n'ont fait que passer sur le trône, être renversés, puis restaurés, j'indique par les mots *bis*, *ter*, les différents règnes de ces souverains qui portent tous le titre de *Maulay* :



Hasan, fils d'el-Kasem, qui fut appelé en 664 de l'hégire (1265 J.-C.), de Yanbo à Sédjelmasa par le vœu unanime des habitants de cette contrée. Cet Hasan, fils d'el-Kasem, qu'on appelle souvent Hasan-el-Dakhil, était le descendant, à la quinzième génération, de Mohammed-el-Nefs-el-Zakia (Mohammed l'âme pure) ; or, si la généalogie des Shérifs de Sédjelmasa donnée par Mohammed-el-Saghir-el-Oufrani dans le *Nozhet-el-hadi* (1), d'après un grand nombre d'ouvrages qu'il serait trop long d'énumérer ici (2), est d'une autorité incontestable, il s'en suit immédiatement que celle des Sultans Shérifs Saadiens l'est également et au même titre. En effet, ces deux généalogies ont une partie qui leur est commune jusqu'à Mohammed, descendant à la 17e génération d'Ali, comme l'indique le tableau suivant, dans lequel les noms des Shérifs Saadiens sont imprimés en italiques.



(1) Houdas, *ibid.*, page 478 et le *Maroc de 1631 à 1812*, Introd., page 9.

(2) La principale de ces chroniques est le *ed-dour-el-séni-fi-men-bé-Fas-min-el-néseb-el-hasani*, par Abou-Mohammed-Abd-el-Sélam-el-Kadiri.

Hasan
|
Mohammed-Abou-Arfa
|
Abd-Allah
|
Hasan
|
Mohammed
|
Abou'-l-Kasem
|
Mohammed

Ahmed
|
Zidan
|
Makhlouf
|
Ali
|
Abd-er-Rahman
|
Mohammed-el-Kaïm-bi-amr-Allah
|
Mohammed-el-Mahdi

Kasem
|
Hasan
|
Mohammed
|
Hasan
|
Ali-el-Shérif
|
Yousouf
|
Ali
|
Mohammed
|
Ali
|
el-Shérif

Personne ne conteste aux Shérifs Saadiens la partie de leur généalogie qui s'étend de Mohammed-el-Kaïm-bi-amr-Allah à Ahmed, fils de Mohammed et frère de Kasem, père de Hasan-el-Dakhil, le premier Shérif hasanien de Sedjelmasa.

Or si Mohammed, fils d'Aboul-Kasem, est bien le descendant d'Ali pour la généalogie des Shérifs de Sedjelmasa, il l'est également pour celle des Shérifs Saadiens, puisque Mohammed, fils d'Aboul-Kasem, est leur ancêtre commun, et que cette partie de la généalogie est commune aux deux branches des Alides du Maghreb (1). Il faut

(1) En effet Mohammed-el-Sag'hir-el-Oufrânî dit dans le *Nozhet-el-hadi* (Houdas, texte, page 6), وان السيد الحسن بن قاسم الدّاخل بلد

croire que l'omission de trois noms entre Mohammed-el-Nefs-el-Zakia et Kasem dans la liste des ancêtres des Shérifs de Sedjelmasa avait moins d'importance que dans celle des Shérifs Saadiens pour les ennemis de ces derniers.

On a vu plus haut que d'après les auteurs musulmans, la venue du Mahdi fatimite avait été prédite par une tradition attribuée à Mahomet; les historiens maghrébins ont trouvé qu'une parole du Prince des Prophètes ne suffisait point pour annoncer celle du premier sultan de la dynastie des Shérifs, et ils prétendent que c'est Allah lui-même qui l'a annoncée dans le Koran. Un nommé Sidi-Ali-ibn-Haroun (1) trouvait que l'avènement de la dynastie Shérifienne dans le pays arrosé par l'Oued-Draa, était prédit par le verset 105 de la XXIe Sourate. « Nous : avons écrit dans les Psaumes, après l'invocation : Certes, la terre sera l'héritage de mes serviteurs vertueux » ولقد كتبنا في الزبور من بعد الذكر ان الارض يرثها عبادى الصالحون

Il paraît que la conquête de l'Égypte par Sultan Sélim l'Osmanli était également prédite par ce verset, car le nombre représenté par ولقد dans le *djomâl* (2) est le même que celui qui est représenté par Sélim, de plus l'ad-

سجلماسة..... هو ابن عم جدهم الداخل الدرعة وهو زيدان بن احمد بن محمد والد قاسم والد لحسن الداخل

« Et le seyyid Hasan, fils de Kasem, qui (Hasan) entra le premier dans le pays de Sedjelmasa... était le fils de l'oncle parternel de leur grand-père (aux Shérifs Saadiens) qui entra le premier dans le pays de l'Oued-Draa; c'est Zidân, fils d'Ahmed, fils de Mohammed, père de Kasem, père d'Hasan, qui entra (dans le pays de Sedjelmasa). »

(1) Houdas, *Nozhet-el-hadi-bi-akhbar-moloûk-el-karn-el-hadi*, trad., page 25.

(2) Pour la définition du *djomâl* je ne saurais mieux faire que reproduire la note 2 de la page 28 de la traduction du *Nozhet-el-hadi*, de M. Houdas : « Le mot *djomâl* signifie addition; par suite on donne ce nom à une sorte de procédé de divination qui consiste à additionner la valeur numérique des lettres d'un texte du Coran pour connaître la date à laquelle un fait déterminé doit se produire. »

dition des trois lettres du mot ذكر donne 920 qui est l'année durant laquelle le sultan osmanli vainquit Touman-Bay de telle sorte que ce verset, ainsi interprété, devient : « Sélim! nous avons écrit dans les Psaumes après l'invocation : Certes, après 920, la terre sera l'héritage de mes serviteurs vertueux. » Ce procédé divinatoire d'une application aisée, appliqué aux différents noms du premier sultan Shérif ne donne rien de bien satisfaisant; il n'y a que la date de 920 qui concorde avec l'époque à laquelle la dynastie shérifienne arriva au pouvoir dans le Maghreb. L'auteur du *Nozhet-el-hadi* déclare lui-même qu'il ignore comment l'on pouvait tirer cette prédiction de ce verset. Il est prudent d'imiter sa réserve.

L'agitation madhiste ne se termina pas au Maroc avec l'avénement des Shérifs originaires de Yanbo, et l'on peut dire qu'elle existe encore à l'état latent dans ce pays, n'attendant qu'une conflagration européenne pour éclater avec la même violence qu'aux siècles de jadis.

Abou-l-Kasem-ibn-Ahmed-ez-Ziani raconte dans le *el-tordjeman-el-moareb-an-douvel-el-Mashrek-we'-l-Maghreb*, qu'en l'année 1197 de l'hégire (1783 J.-C.) « il y eut une émeute suscitée par le missionnaire (*daï*) el-Hadjdj-el-Yemmouri ; ce personnage se livrait à l'apostolat et prétendait être l'envoyé du « Maître du Temps (2) ».

(1) Après les conquêtes en Syrie qui amenèrent la chute définitive de Jérusalem, le Sultan el-Mélik-el-Naser-Salah-ed-Din-Yousouf-ibn-Ayyoub fit écrire au khalife de Bagdad, el-Nasir-li-din-Allah par le *katib* Imad-ed-Din-el-Isfahani, une lettre commençant par cette même formule. Djémal-ed-Din-ibn-Wasil nous en a conservé une partie dans son grand ouvrage historique intitulé *Moferredj-el-kéroub-fi-akhbâr-molouk-Beni-Ayyoub*, manuscrit arabe 1702.

« *Nous avons écrit dans les Psaumes après l'invocation : Certes, la terre sera l'héritage de mes serviteurs vertueux.* » Louange à Allah qui a réalisé cette promesse, qui a élevé notre sainte religion au-dessus de toutes les autres, celles du passé comme celles de l'avenir !... »

(2) وفيه كانت وقعة الدعى الحاج اليموري الذى كان يدعى ويزعم انه داعية صاحب الوقت

O. Houdas, *Le Maroc de 1631 à 1812, extraits de l'ouvrage inti-*

On voit par ces quelques mots de l'historien maghrébin que rien n'était changé dans les habitudes des missionnaires des sectes ismaïliennes ou simplement shïites. Tout comme Abd-Allah-el-Meshréki, el-Hadjdj-el-Yemmouri sut acquérir une grande renommée chez les Berbers et il parvint à leur faire croire tout ce qu'il disait; mais le sultan Sidi-Mohammed, fils d'Abd-Allah, fils d'Ismaïl, envoya contre lui des troupes qui le défirent, et il périt de la main du bourreau. Le Mahdi dont il annonçait la venue prochaine ne trouva pas le moment propice pour apparaître et de ce côté, tout rentra dans l'ordre au Maroc.

tulé Ettordjeman. Paris, Imprimerie Nationale, 1886, p. 83 du texte arabe.

XVI

Des trois grandes divisions de l'hérésie fatimite, ce fut la secte des Ismaïliens ou Assassins qui resta la dernière pour le plus grand dam du Sunnisme orthodoxe. On sait que le frère de l'empereur de Chine Mangkou-Kaan, Houlagou, l'anéantit en 1256 de notre ère, et que son dernier chef mourut au milieu des solitudes de la Tartarie, en revenant de la cour du Fils du Ciel qui ne l'avait même pas admis à contempler son impériale Majesté. Cette date marque une division bien nette dans l'histoire de l'hétérodoxie musulmane, car les bouleversements politiques causés par les deux invasions mongoles changèrent entièrement la face du monde de l'Islam. A partir de ce moment, une grande partie des pays qui le composaient, la Perse en particulier, devinrent jusqu'au commencement du XVIe siècle, la proie des hordes turques et mongoles qui étaient sorties des steppes glacées et des toundras de la Tartarie ; les autres, ceux qui avaient échappé à cette avalanche, restèrent sur le qui-vive, hypnotisés par l'épouvante et croyant toujours entendre le galop des cavaliers aux coursiers bardés de fer, jusqu'à ce que la terreur mongole se fut définitivement évanouie. La double invasion des Tartares de Djingiz-Khakan et des Turks de Timour-Kourkan ne s'étendit pas, autant que l'auraient voulu les deux conquérants, jusqu'aux grèves de la mer occidentale, et par deux fois elle vint se briser contre les troupes presque invincibles des Sultans Mamlouks du Kaire. Ce fut le salut de l'Occident, qui ne s'en douta guère : sans les défaites d'Aïn-Djalout et de Homs, l'invasion se serait indéfiniment étendue vers l'Ouest, et les Mongols, plus heureux que leurs ancêtres les Huns, seraient venus planter leurs étendards jusque sur les murs des capitales de l'Occident. L'Asie

paya pour l'Europe, et pendant deux siècles et demi, la Perse fut livrée, sans défense, à toutes les brutalités des vainqueurs. L'empire fondé dans l'Iran par la postérité de Djingiz-Khakan s'était tellement effrité en un laps de temps très court, que Timour n'eut qu'à se présenter pour recueillir sa succession, mais quand les descendants de Timour eurent à leur tour dilapidé et gâché l'immense héritage que leur avait légué le grand conquérant, il ne restait plus rien dans le pays d'Iran, qui fut à la veille de devenir la proie des brigands turkomans des tribus du Mouton noir et du Mouton blanc.

Par bonheur, la Perse put confier la garde de ses destinées à une famille que ses vertus illustraient plus encore que sa noblesse, et dont les premiers rois la sauvèrent de l'anarchie intérieure autant que de l'invasion étrangère.

Depuis la chute de la dynastie Sassanide jusqu'à l'avènement des Séfévis avec Shah-Ismaïl, la Perse n'avait jamais eu d'existence politique indépendante. Suivant les hasards des époques et de sa destinée, elle avait été une province de l'empire des Khalifes ou des Seldjoukides, l'apanage de l'une des branches cadettes de la dynastie mongole, ou un morceau de l'empire de Timour, que les descendants du conquérant ne tardèrent pas à se disputer l'épée à la main. C'est à cette dynastie de mystiques et de derviches que revient la gloire de lui avoir rendu son indépendance et d'en avoir fait une unité politique, qui compta dans les destinées de l'Asie, autrement que ne l'avait fait la province perdue dans l'immensité de l'empire de Khoubilaï ou de Timour-Kourkan.

Shah-Ismaïl (1) était le descendant à la dix-huitième génération de l'imam Mousa-el-Kazem, fils de Djaafer-el-Sadik et huitième imam des Shïites imamis ; ses ancêtres habitaient la petite ville d'Ardébil, et ils y avaient acquis par leurs austérités un renom de sainteté auquel le grand

(1) Les Séfévis, imamistes ou partisans des 12 imams n'avaient rien de commun avec les sectes révolutionnaires ismaïliennes du Shïisme iranien.

Timour ne dédaigna pas de rendre un hommage public. L'avènement de cette dynastie de moines ou plutôt de Soufis, au trône de Perse est l'un des faits capitaux de l'histoire de cette contrée, et l'on ne saurait lui trouver aucun parallèle à cause du caractère mixte, à la fois politique et religieux des descendants du Prophète. Après la mort d'Henri IV un Jésuite se fût assis sur le trône de France que ce ne serait pas encore un fait comparable à l'avènement du cléricalisme mystique et ésotérique des Séfévis. Il ne faut pas oublier en effet que tout Alides et nobles qu'ils fussent, les Séfévis n'en étaient pas moins de bons religieux, des derviches, tout comme Djélal-ed-Din-Roumi, l'immortel auteur du *Mesnévi*. Ce rapprochement fait mieux comprendre à quel point est étrange l'avènement de la dynastie fondée par Shah Ismaïl; et cependant, ces derviches dont les ancètres passaient leurs journées et leurs nuits en prières et en méditations, sont avec les Sassanides, la dynastie la plus brillante qui ait régné sur la terre d'Iran. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs, que le cléricalisme escaladait, dans la personne d'un prêtre, les marches du trône de Perse ; un fait identique s'était produit près de vingt siècles auparavant, au lendemain de la mort ou du suicide de Kambyse, lorsque le Mage Smerdis, qui, selon toutes les vraisemblances historiques, n'était qu'un imposteur, s'empara de la couronne de Perse et régna tranquillement pendant neuf mois. Sans Darius et ses six frères d'armes, rien ne dit que le moine n'eût pas fait souche de rois, et que les Achémenides n'auraient pas été définitivement exclus d'un trône qui leur revenait de plein droit.

XVII

On a vu que c'est dans la doctrine de la secte des Ismaïliens que la théorie des imams cachés (*mestour*) et du Mahdi se trouve exposée avec le plus de netteté ; si elle paraît quelquefois un peu flottante, cela tient uniquement à ce fait que presque tous les historiens musulmans qui nous ont fait connaître leurs dogmes, les considéraient comme des monstruosités. C'est dans cette secte maudite du Sunnisme orthodoxe que se manifeste le plus clairement ce nihilisme religieux auquel correspondait, dans l'ordre social, le communisme le plus absolu. Nous allons montrer que ce système politique et théologique a été presque entièrement emprunté à la Perse d'avant l'Islam, comme les historiens musulmans l'ont parfaitement reconnu : en définitive, l'étrange religion ismaïlienne se rattache directement à celle que l'imposteur Mazdak tenta de fonder à la fin du règne des Sassanides, et leur doctrine n'est que le développement historique de celles qui séduisirent les dernières années du bon roi Khosroès Perviz.

Le Shïisme iranien qui a traversé tout l'Islam en provoquant des révolutions sans nombre, depuis les frontières de Chine jusqu'aux grèves lointaines que viennent battre les flots de l'Atlantique, est né de la réaction du génie messianique iranien contre l'esprit sémitique, dont le but était justement d'anéantir la croyance au Messianisme. On peut aller plus loin encore et montrer que le Mahdi des Shïites est emprunté à un personnage qui a son existence propre dans la religion mazdéenne, le Kéanide Bahram le Victorieux.

Comme je l'ai fait remarquer dans un article antérieur (1),

(1) *De l'influence de la religion mazdéenne sur les croyances des peuples turcs*, extrait de la *Revue de l'Histoire des Religions de 1897*.

le récit de la fin du monde tel qu'il se trouve exposé dans les livres mazdéens, n'est pas primitif, et il dérive certainement d'une interpolation dont il est facile de deviner l'origine. Il semble bien que dans la légende primitive, le Messie, on oserait presque dire le Mahdi des Mazdéens, qui devait paraître à la fin de la douzième période millénaire du monde, pour accomplir la résurrection et achever l'œuvre du Prophète, était Bahram-Amavand (1) (Verethraghna-Amavanta), que ce prophète fut Djemshid, le roi Soleil, ou Zoroastre (2). L'intercalation dans la légende mazdéenne de la geste de Zoroastre a complètement bouleversé le dogme iranien, et il a fallu faire de la place aux nouveaux venus aux dépens des anciens; c'est alors qu'on réduisit Djemshid à n'être plus que le roi glorieux de la légende iranienne, en lui retirant le Prophétisme et que le Messie Bahram Amavand devint un succédané incolore et aux trois quarts inutile, des trois Messies, fils à venir de Zoroastre. Je ne reviendrai pas sur l'étrange légende, évidemment forgée après coup, d'Ukhshyat-ereta, d'Ukhshyat-nemo et de Saoshyant (3) ; ce ne sont que de froides abstractions théologiques dont le rôle s'explique aussi mal que possible et dont l'utilité est des plus contestables. Je n'insisterai pas plus longtemps sur cette question, car elle demanderait pour être étudiée à fond des développements beaucoup trop considérables; mais je crois qu'on ne peut guère douter que le vrai Messie de l'Iran fût Bahram-Amavand, dépossédé de son Messianisme au profit des trois fils de Zoroastre, comme Djemshid avait été dépouillé de son Prophétisme au profit de leur père. L'universalité de la mission de Bahram Amavand est suffisamment prouvée

(1) *Ibid.*

(2) Primitivement Zoroastre n'avait aucun des attributs de la Prophétie; il était simplement l'un des membres de la dynastie des prêtres de Haoma; j'étudierai un jour, sous l'empire de quelle préoccupation et à quelle époque les théosophes mazdéens ont fait entrer le cycle de Haoma et de ses prêtres dans le cycle prophétique et royal de l'Iran.

(3) *Ibid.*

par un passage du *Grand Bundehesh* pehlvi, qui est cependant dérivé du Néo-Avesta et rédigé avec le même parti pris de substituer le cycle de Zoroastre à l'antique légende royale de l'Iran : « En ce temps-là, viendra du Kavoulistan (1) un homme en qui résidera la gloire de la famille des divins Kéanides; il se nommera Vahram et tous les hommes le suivront; il sera souverain de l'Inde, souverain de la Grèce, souverain du Turkestan et de tous les pays; il abolira toutes les mauvaises croyances, restaurera la religion de Zoroastre, et personne ne pourra plus avoir une autre croyance ». On se demande ce que viennent faire après cela les trois Messies, fils de Zoroastre (2).

C'est la théorie messianique zoroastrienne qui a influé sur la formation du Mahdisme musulman; dans la théorie ismaïlienne, la plus parfaite de tout le Shïisme, l'apparition du Mahdi est précédée par la venue de trois imams cachés مستور (3). Je suis très tenté de voir dans ces trois imams cachés la copie des trois fils de Zoroastre, Ukhshyat-ereta, Ukhṣhyat-nemo et Saoshyant et dans le Mahdi, Bahram Amavand.

L'explication du nombre douze des imams est plus difficile et doit se rattacher à des calculs cabbalistiques dont nous ne connaissons pas l'origine, et analogues à ceux qui font les délices des Soufis. Peut-être, mais ce n'est là qu'une hypothèse tout-à-fait hasardée, ce nombre correspond-il aux douze périodes du monde dans la cosmogonie iranienne. En tout cas, aujourd'hui que l'on est

(1) Le pays de Kaboul, qui pour les Mazdéens du Néo-Avesta était une dépendance politique de l'Inde.

(2) *Zak-î angàm min kôst-î Kâvulistân êvak-î yahmtûnît manash gadâ patash min dûtak-î bakân Kâi Vahrâm karitûnd; hamâk martûm lvatâ olâ li-akhar yahvûnd u pûn-ic Hindûkàn û Hrûm u Tûrkistân u hamâk kôst pâtakhshâhîh obdûnît; hamâk avârûn gîravishn li'olà yakhsanûnît dîn-î Zartûhasht vinârît ish pûn hîc gîravishn ol padtàkih lâ tuvàn yàtûntan.*

(3) Autrement dit, le Mahdi est le dernier de la période que l'on appelle dans le Mahdisme la « *période des quatre cachés* ».

revenu de la théorie trop commode des mythes solaires, personne ne songera plus à voir dans les douze imams la personnification des douze signes du Zodiaque.

On sait que dans la théorie cosmogonique du Mazdéïsme, l'existence du monde est divisée en douze périodes d'une durée égale; dans l'Avesta et dans les livres du Néo-Mazdéïsme, la durée de chacune de ces périodes est de mille ans ; il serait imprudent d'affirmer qu'il en était de même dans le Mazdéïsme primitif (1). Chacune de ces périodes était sous la domination d'un astérisme, et vraisemblablement aussi d'un représentant de la divinité, dont la mission n'allait pas jusqu'au Prophétisme ; il reste assez de traces de cette constitution primitive du monde mazdéen dans le Néo-Avesta pour qu'on puisse la reconstituer en entier; ce n'était qu'à la fin du monde que devait paraître le Messie.

Il est certain que l'hétérodoxie musulmane n'a pas tiré l'idée messianique de son propre fonds, mais qu'elle l'a emprunté à l'étranger et on va voir qu'il y a de grandes chances pour qu'elle l'ait emprunté à la Perse mazdéenne. Il faut écarter le judaïsme, car malgré l'opinion générale-

(1) Il est très probable qu'il ne faut pas voir dans cette division de la vie du monde une tentative pour baser la mesure du temps sidéral sur la précession des équinoxes. On sait qu'il faut environ 26,000 ans pour que le point vernal ait décrit toute la circonférence de l'écliptique, en admettant que ce mouvement de rétrogradation soit continu et uniforme. L'obliquité de l'écliptique variant suivant une équation qui n'est point connue, la durée du mouvement de rétrogradation du point vernal n'est qu'approximativement de 26,000 ans, et il se peut qu'elle soit encore modifiée par une foule d'autres constantes sidérales. Dans ces conditions il est très possible que les astronomes de l'antiquité aient attribué à la rétrogradation du point vernal une durée de 24,000 ans divisée en 12 périodes de deux millénaires, pendant lesquelles le point vernal décrivait un arc de 30° de l'écliptique. La précession des équinoxes passe pour avoir été découverte par le célèbre astronome grec Hipparque, en l'année 128 avant notre ère, mais il est très probable que ce mouvement de rétrogradation apparente du point vernal avait été observé à des époques très reculées par les astronomes égyptiens et chaldéens qui furent les maîtres de la science hellénique.

ment reçue, il n'a joué qu'un rôle très effacé dans la formation de l'Islam, bien inférieur à celui du Christianisme ; en admettant même que le Messianisme du Shïisme soit emprunté de toutes pièces au Judaïsme, cela ne ferait que déplacer la question de quelques siècles, car il n'y a aucun doute que le Messiamisme du peuple juif ne soit lui-même d'origine iranienne (1).

Le Mahdi, le dernier imam des Shïites, est si visiblement identique à Bahram le Victorieux, que les Mazdéens n'ont pas hésité un instant à les identifier. Si étrange que ce fait paraisse à première vue, il n'en est pas moins très réel et il s'explique d'ailleurs aisément. Il était clair, peu de temps après la conquête, que le Mazdéïsme avait définitivement sombré dans les catastrophes de Kadésia et de Nihavend, et qu'une restauration des Sassanides était impossible ; les Parsis le comprirent si bien qu'ils allèrent chercher dans l'Inde des maîtres plus cléments. Les Mazdéens ne pouvaient songer à se rallier à l'Islam qui est l'antipode de leur religion, mais ils pouvaient tolérer auprès d'eux et accepter dans une certaine mesure, une formule religieuse ennemie de l'Islamisme, quoiqu'en dérivant, et qui n'avait d'autre but que de détruire l'ordre de choses créé par les successeurs de Mahomet. C'est ce fait qui explique pourquoi dans la dernière moitié du XIX[e] siècle, tant de Guèbres ont adopté le Babisme : c'est qu'ils voyaient tout naturellement dans le Bâb Ali-Mohammed, le Mahdi des temps messianiques, autrement dit leur Bahram-Amavand. Il est certain que cette curieuse tendance d'esprit des Mazdéens restés en Perse remonte bien plus haut, comme le démontrent plusieurs passages d'ouvrages des Guèbres. Dans un texte pehlvi que j'ai publié dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, on trouve une phrase, qui au premier abord, est des plus énigmatiques : « Quand viendra-t-il, ce jour où arrivera des Indes un messager annonçant la venue du roi Bah-

(1) Je compte revenir en détail sur cette question, dont il serait trop long d'indiquer ici les grandes lignes.

ram de l'Indoustan, avec mille éléphants, montés par des chefs, portant des étendards qui flottent au vent, comme en portent les souverains à la tête des armées (1). » Il est difficile de déterminer d'une façon précise la date à laquelle ce texte a été écrit ; un fait certain et très important, c'est qu'il a été écrit en Perse et non aux Indes, comme tant d'autres textes pehlvis ; le plus ancien manuscrit où il se trouve remonte au XIV[e] siècle, c'est l'approximation la plus grande que l'on puisse donner pour la date de la rédaction de ce traité, mais rien ne dit qu'il n'est pas très antérieur. Ce document n'est d'ailleurs pas isolé dans la littérature qui s'est formée autour des débris du Néo-Avesta. Dans un recueil factice auquel Anquetil-Duperron a donné le nom de *Petit Ravaët*, et qui a été formé d'extraits divers dans la première moitié du XVI[e] siècle, on trouve quatre vers plus explicites encore que le texte pehlvi traduit plus haut, et qui se rapprochent assez de la légende du *Bahman Yesht* pour que l'on puisse croire qu'ils sont extraits d'un *rifacimento* poétique de cet ouvrage : « Il y aura un roi de l'Inde et de la Chine, de la race des Kéanides, au jour de la vengeance (2) ; il aura un fils dont les désirs seront toujours conformes à la Loi, et que l'on nommera Bahram. Le signe de sa venue dans le monde sera une pluie d'étoiles qui tombera du ciel, Ce sera au jour Bâd du mois Abân que naîtra ce Khosroès de la race sainte (3). »

(1) *Amat yahvûnât amat piyak-1 yâtûnît min Hindûkân amat yâtûnît zak Shâh Vâhrâm min Hindûkân amat pîl-ît hazar madam sarân u madam roîshâ ît pilpân amat àrâstak drafsh yakhsanûnît pun aivîn-î shatrôyârân lî'-âîn sipâh madam yadrûnand.* (*Textes Religieux pehlvis*, extrait de la *Revue de l'Histoire des Religions* de l'année 1895).

(2) Le jour où les Iraniens tireront vengeance des défaites que leur infligèrent les Musulmans, et qui entraînèrent la chute de la dynastie sassanide ainsi que la disparition du Mazdéisme comme religion d'état.

(3) Manuscrit Supplément Persan 47, folio 181 recto (Cf. *Textes pehlvis historiques et légendaires* extrait de la *Revue Archéologique* de 1895).

Dans un volume qui a également appartenu à Anquetil Duperron, on lit ce qui suit : « Dans quel endroit apparaîtra le Kéanide Bahram ? — Du côté où se lève le soleil, dans le pays qui est entre l'Inde et la Chine ; c'est de ce côté que l'on dit qu'il viendra (1). Le signe de sa naissance dans ce pays est connu, c'est une pluie d'étoiles qui tomberont du ciel... On a dit que c'était à l'âge de trente ans qu'il paraîtrait dans ce pays (2)... Ce sera dans l'année 903 du comput Parsi, à partir de la mort de l'empereur Yezdegerd. Dieu sait le reste et ce qui est caché (3). »

On a vu que plusieurs des descendants d'Ismaïl, fils de l'imam Djaafer-el-Sadik, s'étaient réfugiés aux Indes pour échapper aux persécutions des Abbassides et à la mort dont ils étaient constamment menacés. Il se forma en Perse, dans un certain groupe de partisans d'Ismaïl et de ses descendants, une opinion suivant laquelle le Mahdi devait revenir de l'Inde où s'étaient réfugiés ces proscrits, et les Mazdéens de Perse acceptèrent cette théorie ; rien en effet, dans la littérature mazdéenne ancienne, n'indique l'endroit d'où viendra le Messie Bahrâm Amavand, tandis que l'on sait exactement où naîtront les trois Messies, fils à venir de Zoroastre, dans la province du Séïstan. Le principal est que l'on soit certain que l'identification du Mahdi et de Bahram Amavand est déjà fort ancienne et qu'elle n'est pas une innovation de date récente, introduite dans un Mazdéïsme factice et fin de siècle comme celui de plus d'un Parsi de Surate ou de Bombay.

La théorie des imams cachés et du Mahdisme n'est pas

(1) Les autorités sur lesquelles s'appuie l'auteur du *Rivayet* auquel ce passage est emprunté.

(2) Ce qui coïncide avec ce que raconte le *Bahman Yesht*.

(3) Manuscrit Supplément Persan 51, fol. 147 v°. Dans le *Grand Rivayet* d'Anquetil, il est dit que le Messie des Mazdéens est appelé de noms divers suivant les différentes sectes (ms. supp. Persan 46, folio 6 recto). Cette expression est obscure, mais je ne crois pas qu'il y faille voir une allusion aux sectes musulmanes.

le seul point de la doctrine des Ismaïliens qui soit emprunté au Mazdéïsme. L'un des faits les plus étranges que l'on remarque dans cette doctrine est leur façon de retrouver dans le nom du Prophète Mohammed, la représentation schématique du corps humain ou microcosme.

D'après Nowaïri, le nom de Mohammed s'écrit ainsi en koufique redressé >-o-ᵹ-o ; ils disaient que la tête était représentée par le *mim* initial م, les deux bras par le *ha* ح, le ventre par le second *mim* م et les deux jambes par le *dal* د.

L'*élif* ا représentait également l'homme debout, le *lam* ل le représentait à genoux tandis que le *hé* ه le montrait prosterné à terre ; la réunion de ces trois lettres ا, ل, et ه forme le mot اله, qui n'est autre que le nom de Dieu.

Cette théorie bizarre se rapproche, comme on le voit, autant des procédés de la Kabbale juive que de ceux du Mazdéïsme ; il est certain que la valeur numérale des lettres et des mots jouait un grand rôle dans les conceptions cosmogoniques des Iraniens ; c'est ainsi que le créateur Ahura-Mazda tira le monde de la formule Ahuna-Vairya et que les vingt-et-un mots qui la composent correspondent aux vingt-et-un chapitres de l'Avesta ; il est plus que pro-

(1) Sylvestre de Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes, Introd.* p. CCIII. On retrouve cette interprétation cabalistique du nom du Prophète Mohammed dans des œuvres dues à des Soufis exaltés, écrites tant en arabe qu'en persan ; elle fait partie intégrante de la théorie cabalistique de l'unité trine et du système cabalistique qui considère les lettres de l'alphabet arabe comme étant les éléments du macrocosme et du microcosme ; on ne peut l'en séparer, et l'on voit par cela même que si les Ismaïliens connaissaient cette interprétation ésotérique du nom de Mohammed, c'est qu'ils connaissaient également les théories cabalistiques que l'on retrouve, avec quelques additions, dans le Soufisme persan.

(2) اله *ilah* signifie « dieu » en général, الله *allah* est pour الاله *el-ilah* litt. : « le Dieu par excellence. » C'est une faute de traduire la formule bien connue لا اله الا الله « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu », il faut comprendre : « il n'y a pas d'autre Divinité qu'Allah », ce qui a un tout autre sens.

bable que la Kabbale juive est allée chercher sa théorie des nombres dans l'ancienne Perse.

C'est une conception plus visiblement encore iranienne que l'on trouve dans l'organisation interne de la théologie et de la théocratie des Ismaïliens. Chaque élément humain de la secte répond à un élément matériel du monde, autrement dit, la secte est un microcosme, tandis que le monde extérieur est un macrocosme. Chacun des sept imams est accompagné de douze *hodjdja* ; les sept imams correspondent aux sept cieux, aux sept terres, aux sept planètes, aux sept vertèbres cervicales (1) qui sont élevées au-dessus de tous les autres, des sept ouvertures du visage, les deux yeux, les deux oreilles, les deux narines et la bouche. Les *hojdjas* correspondent aux douze mois, aux douze phalanges des quatre doigts de la main, sauf le pouce qui, lui, n'a qu'une seule division, les deux phalanges du pouce sont le Prophète et le *sous* (2). Cela rappelle de très près, comme on le voit, la théorie du microcosme, que l'on trouve dans le *Grand Bundehesh* pehlvi (3).

La théorie suivante est encore plus iranienne si cela est possible : il y a deux Êtres qui gouvernent l'Univers, l'un est préexistant à l'autre et le second est créé par le Préexistant ; le premier a été créé par un Être qui n'a pas d'attributs et qui ne porte point de nom ; sa création a été involontaire, et elle est due simplement à une pensée ; le second a été produit également par une pensée du Préexistant (4). Nowaïri lui-même, qui nous fournit ces pré-

(1) Cf. Sourate 65, verset 12. « Il a créé 7 cieux et autant de terres. »

(2) De Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, Introd., p. CXIV.

(3) Voir *Textes pehlvis relatifs à la religion mazdéenne* dans la *Revue de l'Histoire des Religions* de l'année 1895.

(4) De Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, Introd., p. CXXII. On retrouve dans le Soufisme une théorie très compliquée du microcosme et du macrocosme, ou des relations qui existent entre le Κόσμος et le corps de l'homme ; cette théorie, qui ne diffère pas sensiblement de celle des Ismaïliens, est le développement de celle du Mazdéïsme.

cieux renseignements sur les doctrines des Ismaïliens, s'était aperçu que cette théorie était purement iranienne :

« Cette opinion, dit-il, est conforme à celle de quelques-uns des Mages qui, expliquant de quelle manière Ahriman, qui est Satan, a été produit par le Préexistant, disent que cela arriva par une mauvaise pensée qui lui survint et qui engendra Ahriman. »

En disant que ces différents points des théories ismaïliennes reflètent le dogme iranien, je n'entends point prétendre qu'ils sont empruntés directement au Mazdéïsme de l'Avesta, mais bien au contraire aux doctrines d'une secte hétérodoxe du Mazdéïsme, probablement le Manichéïsme, peut-être même le Mandéïsme. Il est bon de remarquer que d'après les termes de Nowaïri, ces opinions sont conformes à celles de *quelques-uns* des Mages et nullement que ce sont celles de *tous* les Mages.

On sent très bien dans cette théorie sur les deux êtres surnaturels qui gouvernent le monde, l'opposition de la Pensée (*minishn*) et de l'Action (*kûnishn*) qui se trouve à chaque page de l'Avesta. On sait que d'après la doctrine avestique, il a suffi à Ahura-Mazda de « penser le monde » pour que le monde existât immédiatement, de même qu'il suffit à Anra-Mainyu de « penser le mal » pour que le mal désole l'univers. La théorie de la création telle quelle se trouve dans l'Avesta et dans les livres pehlvis n'est évidemment que l'une de celles qui avaient cours dans les différentes sectes de l'Iranisme (1).

L'Être qui n'a point d'attribut et point de nom, qui a créé le Préexistant, c'est-à-dire Auhrmazd, d'après Nowaïri, est selon toutes les vraisemblances le « Temps sans bornes » du Mazdéïsme, qui n'a ni fin, ni com-

(1) On ne saurait nier, malgré l'unité apparente du Mazdéïsme sassanide, qu'il n'y eut à cette époque de très nombreuses sectes en Perse. Une tradition attribuée à Mahomet dit : « Les Mages se divisent en 70 sectes, les Juifs en 71, les Chrétiens en 72 ; les Musulmans en auront 73 ». On a vu plus haut, p. 132, n. 3 que l'auteur d'un traité contenu dans le *Grand Rivayet* d'Anquetil, parle des différentes sectes du Parsisme.

mencement et dont l'existence est indéfinie plutôt qu'infinie. La doctrine suivant laquelle Ahura Mazda aurait, involontairement d'ailleurs, créé le démon Añra-Mainyu ne se trouve ni dans l'*Avesta*, ni dans l'*Oulamaï-Islam*, mais ce n'est évidemment pas Nowaïri qui l'a inventée; il n'y a pas de doute qu'elle soit iranienne et qu'elle ne forme une extension du principe de l'émission spirituelle, qui est l'acte par lequel Ahura Mazda créa le Monde.

Le passage suivant de Nowaïri, qui ne fait que copier le shérif alide Akhou-Mohsin, montre mieux encore que les Ismaïliens avaient pleinement conscience de la parenté de leurs dogmes avec ceux du Mazdéïsme (1).

« Si vous avez (à convertir) un Mage (c'est-à-dire un Mazdéen), dit cet auteur, comme au fond ses opinions s'accordent avec les vôtres, commencez par le quatrième degré (de l'initiation), par la vénération du feu, de la lumière et du soleil; dites-lui ce qui concerne le Préexistant, car c'est lui qu'ils nomment Auhrmazd (2); son suivant qui est caché est, selon leur opinion, le Bon

(1)
ومن وجدته مجوسيًا فقد اتّفقت معه في الاصل من الدرجة الرابعة من تعظيم النار والنور والشمس وايل عليه امر السابق فانه اهرمس الذى يعرفونه تاليه المكنون من ظنّه لجيد والظلمة المكنونة من وهمه الردى فانهم مع الصابيين اقرب الينا

Manuscrit arabe 1576, fol. 56 verso.

(2) Le manuscrit porte لهرمس qui n'a point de sens et qui est évidemment une faute pour اهرمس ou هرمس M. de Sacy a corrigé ce mot du texte de Nowaïri d'une façon toute différente.

« *On lit dans le manuscrit de Nowaïri*, dit-il, لهرمس *mais il est* « *évident qu'il faut lire* اهرمن », et il traduit en conséquence : « *car* « *c'est lui que ces gens-là connaissent sous le nom d'Ahriman* ». « Il est singulier, dit-il un peu plus bas que cet auteur surbordonne le bon principe à Ahriman et qu'il distigue les ténèbres, c'est-à-dire le mauvais principe du même Ahriman. Je ne sais si c'est par ignorance de sa part ou si le texte a été altéré par les copistes ». *(Exposé de la religion des Druzes. Introd.*, p. CL*)*. En réalité لهرمس n'est pas une corruption de اهرمن *Ahriman*, mais bien de اهرمس *Auhrmas*, pour *Auhrmazd*, forme habituelle du

Principe, et les Ténèbres cachées sont dans leur esprit le Mauvais Principe (Ahriman). Ces gens (les Mages) sont avec les Sabéens les plus proches de nous comme conception religieuse. »

On voit que si Nowaïri rapporte d'une façon peu exacte d'ailleurs l'un des principaux dogmes du Mazdéïsme, peut-être par la faute de ceux qui ont transcrit son texte, il n'en est pas moins certain que les missionnaires ismaïliens se rendaient parfaitement compte qu'il n'y avait pas, en fait, une grande distance entre leur doctrine et celle des Mazdéens (1).

D'ailleurs les Ismaïliens shïites étaient loin d'être les seuls à reconnaître que la plus grande partie de leurs doctrines, au moins les plus importantes, étaient empruntées au Mazdéïsme; la parenté du Shïisme et des doctrines religieuses de l'ancien Iran n'a pas échappé aux historiens qui nous ont conservé l'histoire et les dogmes de cette secte.

C'est ainsi que l'un des plus anciens, Nizam-el-Moulk, vizir du Sultan Seldjoukide Alp-Arslan, fait très nettement des Ismaïliens ou Bathéniens les descendants de la secte de Mazdak (2).

Il dit également (3) que Boû-Tahir, le chef de l'insurrection des Karmathes dans le Bahreïn « professa publiquement les doctrines de Mazdak ». Un historien un peu plus moderne, Ala-ed-Din-Ata-Mélik-el-Djouvéïni, rapporte dans son excellente histoire des Mongols, connue sous le nom de *Târîkh-i-Djihânkushâi* (4), que dans les

pehlvi; ce qui, comme on le voit aisément, donne un sens tout différent à ce passage de Nowaïri et autrement satisfaisant qu e celui qui avait été adopté par S. de Sacy.

(1) *Exposé de la Religion des Druzes*, Introd., page CIV et seq.

(2) *Siasset-Nâmèh*, publié et traduit par M. Ch. Schefer, 1891, 1893, chapitres XLV et suivants de la traduction et page 298 du texte.

(3) *Ibid.*, p. 288 de la traduction.

(4) Manuscrit de Ducaurroy, Supplément Persan 205, fol. 156 recto.

premiers temps de l'Islam, après l'époque des khalifes orthodoxes (1), naquit une secte dont les dogmes étaient contraires à ceux de la Loi musulmane et dans laquelle prédominaient les descendants des Mages. Ces hétérodoxes répandirent dans le monde la théorie qu'au sens exotérique du texte du Koran correspond un sens caché, ésotérique, que le vulgaire ne peut arriver à connaître. Ala-ed-Din dit que ces gens firent servir ce qu'ils connaissaient des philosophes grecs à étayer cette fausse doctrine. On ne peut pas dire plus clairement et d'une façon plus catégorique que le Shïisme et le Soufisme sont les héritiers et les continuateurs historiques du Mazdéïsme de l'ancien Iran.

L'historien persan Hafiz-Abrou (2) dit plus formellement encore que les Ismaïliens sont une secte de Guèbres جماعتی گبران qui, sous le règne du khalife abbasside Mamoun voulurent proclamer leurs croyances, mais qui ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils n'étaient pas en état de renverser l'orthodoxie musulmane. Hafiz-Abrou va évidemment trop loin en disant que les Ismaïliens sont des Guèbres et l'expression dont il se sert dépasse sans doute sa pensée, mais il n'en est pas moins vrai que pour cet historien, les Ismaïliens se rattachent directement aux Mazdéens de l'ancienne Perse sassanide; Nowaïri est plus dans la vérité historique en se bornant à affirmer que les dogmes de l'Ismaïlisme sont très voisins de ceux du Mazdéïsme, et que ces deux formes religieuses

(1) On trouve quelquefois chez les historiens sunnites et chrétiens le nom de khalifes orthodoxes *el-khulafa el-rashidin* appliqué en dehors de son acception habituelle pour désigner les Abbassides par opposition aux Fatimites hérétiques. On lit en effet dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, ms. arabe 302, page 437 : « On reçut (au Kaire) la nouvelle que le khalife el-Mostansir-billah était mort à Bagdad; il était (qu'Allah lui fasse miséricorde) du nombre des khalifes orthodoxes qui étaient comme les flambeaux de la Foi ».

(2) Le texte de ce passage de Hafiz-Abrou a été publié par M. de Goëje dans son *Mémoire sur les Carmathes*, p. 207, d'après un manuscrit de Saint-Pétersbourg.

sont apparentées ; ce qu'il y a de curieux, c'est que Hafiz-Abrou et Nowaïri, qui sont deux écrivains également consciencieux, s'accordent pour affirmer que l'adoration du feu et du soleil était une pratique courante chez les Ismaïliens. Si étrange que ce fait puisse nous paraître à première vue, il n'a rien que de très vraisemblable quand l'on songe à l'influence du Mazdéïsme sur ces sectes auxquelles il fallait une certaine audace pour se prétendre musulmanes. Beïbars-el-Mansouri (1) dit également que les Karmathes qui n'étaient, comme on le sait, que l'une des sectes de l'Ismaïlisme, s'étaient égarés vers les doctrines des infidèles, comme Zoroastre et ses pareils, qui ont permis des choses défendues par les autres religions, et qu'ils avaient adopté les croyances des Perses et des Mages. Cet historien se montre même plus affirmatif encore quand il écrit que les partisans d'une autre secte ismaïlienne, les Khourrémis suivaient les mêmes règles qu'une des sectes des Mages sous le règne de Kobad, où l'on pouvait se livrer sans aucune retenue aux actes les plus illicites (2). On ne peut pas faire une allusion plus transparente aux doctrines anarchistes de Mazdak, et l'on a vu qu'en effet le Karmathisme était une anarchie religieuse et politique aussi complète que celle de Mazdak. Il est à remarquer d'ailleurs, qu'en parlant des Ismaïliens, les auteurs musulmans se servent ordinairement du mot *zendik* (3), زنديق ; qui est généralement appliqué à Mazdak et à ses partisans.

(1) *Tarikh-el-hidjret*, ms. ar. 1572, folio 97 recto,
ان القرامطة تشيرون الى مذاهب الملاحدة مثل زرادشت وامثاله ممن اباح المحظورات وشيدوا مذهب الفرس والمجوسية

(2) *Ibid.*, folio 96 verso
وهُم اهل الاباحة من المجوس الذين تبعوا فى ايام قُباذ فاباحوا المحظورات

(3) Par exemple, Mirkhond, dit dans son *Rauzet-el-sefa* (dans les *Notices et Extraits*, tome IX, p. 227).
جمعى از ملاحده كه در رودبار وقهستان علم كفر والحاد وزندقه بر افراخته بودند
« Une secte d'hérétiques qui dans le Roûdbâr et le Kouhistan, avaient arboré l'étendard de l'impiété, de l'athéïsme et du Zendi-

Les fragments de Nowaïri et d'Ibn-el-Djauzi qui ont été cités plus haut sont une preuve de plus que les Musulmans avaient pleinement conscience de l'origine étrangère de la doctrine ismaïlienne et en général de toutes les doctrines shïites.

kisme ». Le mot *zendik* a été emprunté par l'arabe aux langues iraniennes à l'époque sassanide ou immédiatement après ; c'est l'adjectif pehlvi régulièrement formé avec le suffixe-*ik* du mot *zend* qui désigne le commentaire de l'Avesta écrit en pehlvi ; le *zendik* est celui qui se base sur l'interprétation de l'Avesta et non sur le texte lui-même, celui qui oppose le sens ésotérique au sens intrinsèque, ce qui était comme on l'a vu, le fond de la doctrine karmathe, la méthode et en général de toutes les sectes ismaïliennes et celle du Soufisme.

XVIII

Le dogme fondamental de l'hétérodoxie shïite, qui fait que ceux qui la professent n'ont en réalité aucun droit à se prétendre des Musulmans, est la croyance qu'une mission prophétique peut exister après celle de Mohammed.

L'enseignement de la secte shïite la plus scientifique qui ait existé dans le monde, celle des Ismaïliens, consistait à détruire successivement dans chaque degré d'initiation les dogmes qu'on avait appris à l'initié dans les précédents; il faut bien reconnaître que ce n'est là qu'un souvenir des théories de Mohammed, ou plutôt l'application très logique du principe le plus important de l'Islamisme.

Mahomet reconnaissait parfaitement la mission prophétique de Jésus-Christ et avant lui, celles de Moïse, d'Abraham, de Noë et d'Adam, mais dans sa conception religieuse, chacune de ces missions *abrogeait* la précédente, en faisant immédiatement cesser l'équilibre religieux et politique qui en était né, elle *abrogeait* également les livres sacrés qui avaient servi de guide aux hommes durant le temps qui s'était écoulé entre la venue de deux prophètes successifs (1).

C'est ainsi que le Koran *abrogeait* l'Evangile, qui lui-même avait *abrogé* la Bible; mais Mohammed est le dernier des envoyés d'Allah, il est le Sceau des Prophètes, le خاتم الانبياء (2), et il ne s'est pas fait faute de

(1) Il ne serait d'ailleurs pas impossible qu'il y ait là une influence du Mazdéïsme. A la fin des temps chacun des trois Messies, fils à venir de Zoroastre, apportera un livre nouveau de l'Avesta; mais cela ne suffit pas pour faire un rapprochement sérieux à ce sujet entre le Mazdéïsme et l'Islamisme.

(2) Toutefois il convient de remarquer que la formule qui résume tout l'Islamisme et qu'il suffit de réciter avec conviction pour avoir

répéter à satiété, comme s'il avait peur de ne pas arriver à en persuader les hommes, qu'après lui, il n'y aurait pas, et qu'il ne pouvait pas y avoir de nouvelle mission prophétique (1). La doctrine des Shïites, d'après laquelle il peut exister un ou plusieurs autres prophètes après Mahomet, implique cette idée que sa mission sera *abrogée* par celle de nouveaux envoyés divins et que le

le droit de se prétendre Musulman, ne dit pas que Mohammed est le *dernier* Prophète, elle se borne à dire que Mohammed est l'Envoyé d'Allah.

(1) Les Soufis sont allés beaucoup plus loin dans cette voie que les sectes les plus héterodoxes du Shïisme, avec leur théorie des Pôles, *aktâb*, dont le Pôle Suprême, le *Kotb-el-aktâb*, chef de toute la hiérarchie mystique, commande à l'Etre unique. Toutes les sectes shïites admettent après Mahomet la venue d'un nouveau Prophète, le Mahdi, mais elles s'accordent toutes pour affirmer qu'il n'y aura qu'un Mahdi seul et unique, et que la série prophétique sera définitivement close avec lui. Cela n'a pas paru suffisant aux Soufis, qui n'ont pas voulu se rallier aux doctrines imamistes évidemment beaucoup trop restrictives pour eux, si avancées fussent-elles. Les sectes shïites ont toujours admis que le Mahdi ne pouvait être qu'un descendant de Mahomet par sa fille Fatine; c'est-à-dire, en définitive que le Mahdi continuera la Prophétie dans la famille du fils d'Abd-Allah. Les Soufis au contraire, ont toujours proclamé qu'un mystique quelconque pouvait être le Pôle (*Kotb*), et ce Pôle est dans leur théorie, identique au Sceau de la Prophétie *(Khatem)*; il s'en suit donc, comme on le voit, que la série prophétique, bien loin d'être limitée aux grands Prophètes de l'Islamisme et à Mahomet, est indéfinie dans les deux sens et qu'elle ne se terminera que le jour où Allah mettra fin à l'existence matérielle du monde. Dans cette théorie, la place du Sceau *(khatem)*, qui fut celle de Mahomet, n'a jamais été vacante un seul instant et ne le sera jamais ; non seulement le Sceau ou Pôle suprême peut être un homme quelconque, n'ayant aucune parenté, si lointaine fût-elle avec Mahomet, mais encore cet homme commande à Allah, qui ne peut diriger le monde que d'après ses ordres. C'est là, comme on le voit, une théorie autrement audacieuse que celle des Ismaïliens, et cependant ces Soufis prétendent être les soutiens les plus fermes de l'Islamisme! Il ne faudrait pas croire cependant qeulle est le résultat d'élucubrations mystiques sans rime ni raison; cette doctrine extraordinaire, n'est comme j'espère le montrer dans le travail dont j'ai parlé dans la Préface, que le développement normal et parfaitement logique de la théorie métaphysique de l'Unité qui est la grande base de l'Esotérisme.

Koran sera lui aussi *abrogé* par d'autres livres. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver et le Koran d'Ahmed, fils de Mohammed, fils de la Hanéfite, celui du khalife fatimite el-Hakem et celui du Bâb n'ont pas été écrits dans un autre but que d'*abroger* le Koran de Mohammed, fils d'Abd-Allah.

La période qui s'étend depuis l'avènement des Séfévis jusqu'au milieu du XIXe siècle, ne vit pas s'accomplir en Perse de grands mouvements religieux. Cette longue accalmie est plus apparente que réelle et l'idée messianique est restée aussi vivante dans l'Iran qu'à l'époque des révolutions ismaïliennes. Bien qu'elle ne soit pas immédiatement visible à travers les bouleversements au milieu desquels s'effondra la dynastie Sofie et dans le chaos d'où sortirent les Kadjars, l'agitation messianique ne cessa pas un seul instant et elle demeura à l'état latent, jusqu'au jour où elle éclata avec une telle violence que le trône du roi Nasir-ed-Din Shâh Kadjâr faillit être emporté par la tourmente.

Du moment où la Perse fut gouvernée par des souverains dont la religion officielle est le Shïisme, on pouvait croire impossible et inutile toute nouvelle explosion du fanatisme qui avait mené les Karmathes à la Mecque et les descendants d'Obéïd-Allah au Kaire. Mais l'Imamisme, celui qui admet les douze imams, aussi bien que celui qui n'en veut reconnaître que sept, doit fatalement conduire à une série de révolutions.

Le dogme fondamental du Shïisme est la venue future d'un Mahdi avec lequel sera close à jamais la série des douze imams ; il est clair que ce Messianisme doit infailliblement, un jour ou l'autre, amener un Messie, qu'il enflamme une conviction religieuse, ou qu'il serve de prétexte à une ambition politique. Ce n'est pas à coups de fusil, ni même à coups de canon, que les Rois des Rois viendront à bout de cette révolution ; la terrible répression de 1849 n'a pas tué le Bâbisme qui est plus puissant que jamais dans l'empire du lion et du soleil, et la Perse

est condamnée, par ses croyances mêmes, aux révolutions religieuses à perpétuité.

Depuis les temps les plus reculés, l'Iran n'a fait que bouleverser les religions de l'ancien monde. C'est de Perse que vient le Messianisme des derniers temps d'Israël, la plus douloureuse nostalgie de l'avenir qu'il ait été imposé à l'homme de souffrir ; c'est également en Perse que se retrouvent les principaux éléments et l'origine des abominables cultes mithriaques qui, sans le Christianisme, seraient devenus la religion officielle de l'empire romain, c'est-à-dire de l'Europe tout entière; c'est de Perse qu'est parti le signal de la révolution contre l'Islam qui a secoué tout le monde musulman et qui, à plusieurs reprises, a failli amener la ruine définitive de la religion fondée par Mahomet : elle ne peut échapper à la loi commune et ne pas souffrir à son tour des maux qu'elle a déchaînés dans le monde.

On comprend qu'avant d'étudier la doctrine du Bâb et de la comparer à celle des autres sectes hétérodoxes de l'Islam, et de rechercher dans quels rapports elle se trouve avec l'Esotérisme et le Kabbalisme qui forment une partie très importante des dogmes des Soufis et des Houroufis (1), il est indispensable d'étudier l'état politique de l'Iran après la dislocation et la ruine de l'empire timouride, les causes de la décadence si rapide et si désastreuse de la dynastie des Sofis et d'examiner au moins brièvement ce que les Kadjars ont fait de la Perse. C'est seulement à ces conditions que l'on peut replacer cette secte étrange dans le cadre historique au milieu duquel elle s'est si rapidement développée, minant peu à peu

(1) Les Bâbis sont purement des ésotériques, et ils ont adopté des théories Kabbalistiques qui se retrouvent chez les Houroufis et dans le Soufisme, mais ils détestent les Soufis qu'ils accusent d'être sortis de l'Esotérisme. C'est là un peu une querelle de mots et bien que le Bâbisme ait des tendances opposées à celles du Soufisme, ses doctrines rappellent les théories métaphysiques et kabbalistes des docteurs soufis.

l'autorité de la dynastie régnante qu'elle serait sans nul doute arrivée à remplacer dans l'avenir, si les tsars n'attendaient pas l'heure d'annexer le royaume de Djemshid et de Kai-Kobad à leur empire asiatique.

On ne peut pas davantage rattacher directement les confréries actuelles de l'Afrique du Nord aux sectes hétérodoxes anciennes. La chute du khalifat abbasside a marqué la fin d'un régime politique qui avait duré près de sept siècles et elle est le point de départ d'une évolution qui se continue de nos jours. Les doctrines nouvelles sont nées et se sont développées au milieu de civilisations qui n'ont rien de commun avec celle qui vit éclore la secte Karmathe et le dernier Mahdi entraînait à sa suite des populations toutes différentes de celles qui acceptèrent la prédication du Fatimite Obéïd-Allah, ou tout au moins dont l'existence et l'idéal politique ne sont plus les mêmes.

APPENDICE I[er]

Extraits du Kitabi-béyan el-édian sur les sectes hétérodoxes de l'Islamisme.

Cet ouvrage est vraisemblablement le plus ancien des traités écrits en persan sur les religions orientales ; il a été composé en 1092 de l'ère chrétienne par l'imam alide Aboul Méali Mohammed ibn Obeid Allah, à la cour du sultan ghaznévide Ala ed-Daulèh Abou-Saïd Djélal ed-Din Masoud, fils d'Ibrahim, qui était monté sur le trône en 1089. Le texte du *Kitabi-béyan el-édian* a été publié par M. Ch. Schefer dans sa *Chrestomatie persane*, tome I[er], pages 132-171, d'après un manuscrit de sa collection, daté de l'année 1494 de J.-C., et qui porte aujourd'hui le n° 1356 dans le supplément du fonds persan de la Bibliothèque Nationale. Les extraits que j'en donne ici et qui forment la plus grande partie de la section consacrée aux sectes musulmanes valent au moins ce que racontent Shehristani ou l'auteur du *Dabistan el-mézahib*, non seulement parce qu'Aboul Méali Mohammed leur est très antérieur, mais surtout parce que les renseignements qu'il donne, combinés avec d'autres témoignages, permettent d'établir ce fait capital, que la doctrine métaphysique des sectes hétérodoxes de l'Islamisme n'est, en réalité, pas différente de celle des Ikhvan el-Séfa et du Soufisme. Je compte revenir plus à loisir sur cette question dont l'importance est évidente et indiquer, autant que faire se peut, les raisons de ce fait dans le travail sur les Mystiques de l'Islam dont j'ai parlé dans ma Préface.

« Les Keïsanis (page 158) sont la deuxième subdivision des Shïites; ils sont les disciples de Kéïsan, affranchi d'Ali, fils d'Abou Talib. Leur doctrine est que l'*Imamat* passa après Hasan et Hoseïn à Mohammed, que l'on nomme Ibn-el-Hanifa, parce que sa mère se nommait Hanifa. Ces gens disent qu'il vit toujours et qu'il ne mourra jamais; ils croient qu'il est caché dans un vallon du mont Ridoua et qu'il en sortira quand le moment sera venu pour lui de se révéler aux hommes; il conquièrera alors le monde et y fera régner la justice. Les Keïsanis se divisent en quatre sectes : les Mokhtaris, qui sont les disciples de Mokhtar ibn Obeïd el-Thakafi; les Karbis, disciples d'Abou Karb el-Zarir; les Ishakis, disciples d'Ishak ibn Omar; les Harbis, disciples d'Abd-Allah ibn Harb.

« Les Ghalis (p. 158), sont à l'extrême gauche du Shïisme, et ce sont de purs infidèles. C'est un homme de cette secte qui vint trouver Ali et qui lui dit : « O Ali le Sublime (*Ali-el-àla*), que le salut d'Allah soit sur toi! » Ali donna l'ordre de le brûler vif et dit : « Il y a deux sortes de gens qui sont voués à la perdition : ceux qui aiment d'un amour insensé et ceux qui poussent la haine jusqu'à calomnier l'objet de leur ressentiment. » Les Ghalis se subdivisent en neuf sectes : les Kamélis, disciples d'Abou-Kamel; les Sabaïs, disciples d'Abd-Allah ibn-Saba; les Mansouris, disciples d'Abou Mansour el-Adjéli; les Ghourabis, qui prétendent qu'Ali, fils d'Abou-Talib, est resté dans ce monde sous la forme d'un corbeau; les Bertaïs, disciples de Bertaa ibn-Younis; les Yakoubis, disciples de Mohammed ibn-Yakoub : ce sont ces gens qui disent qu'Ali vient constamment dans le monde, dissimulé dans un nuage; les Ismaïlis, disciples d'Ismaïl ibn-Ali, et les Azdéris : ces sectaires disent que cet Ali, qui fut le père d'Hasan et de Hoseïn, n'est point le vrai Ali, mais que c'est un homme qu'ils appellent Ali Azdéri. L'Ali véritable, qui est l'Imam, n'eut point d'enfants, et il est le démiurge : que la malédiction soit sur ces misérables! J'ai entendu raconter au sujet de notre seigneur Ali, fils d'Abou-Taleb (que la miséricorde d'Allah

soit sur lui !), l'anecdote suivante : c'était à l'époque où je me trouvais à Koufa. Un vieillard qui appartenait à la famille alide et qui professait ouvertement les doctrines de la secte des Azdéris, à ce point qu'il faisait suivre son nom de l'épithète « el-Azdéri », était parvenu à une situation importante, et sa qualité d'Alide lui avait assuré le respect et la considération de tous. On l'enterra sur l'un des côtés du *meshhed* du Commandeur des Croyants, Ali ; la nuit même, une odeur épouvantable sortit de son tombeau, à tel point que les gens qui habitaient dans le monument sortirent tous, hommes et enfants, ouvrirent la tombe de l'Alide, transportèrent son cercueil à vingt *arish* de là et l'inhumèrent à nouveau. Le lendemain, la puanteur avait redoublé ; les gens du *meshhed* revinrent en bande, enlevèrent subrepticement le cercueil et allèrent l'enterrer là où il leur convint pendant la nuit suivante. »

« Les Bathéniens, dit Aboul-Méali Mohammed ibn-Obeïd-Allah, dans le *Kitabi-beyan el-édian* (ed. Schéfer, p. 158), forment la quatrième subdivision des Shïites ; le fondement de leur doctrine repose extérieurement sur le Shïisme et sur l'adoration du Commandeur des Croyants, Ali, fils d'Abou-Taleb, mais en réalité, c'est l'infidélité absolue. Cette secte a pris naissance en Egypte : trois hommes nommés Bou Meïmoun Kaddah, Isa Tchahar-Lakhtan et Foulan-Dendani, tous les trois infidèles et hérétiques, étaient liés d'une très vive amitié et se réunissaient pour festiner et pour boire. Un jour, Bou Meïmoun Kaddah dit : « Il me vient une haine mortelle contre la religion de Mohammed, et je n'ai pas une armée avec laquelle je puisse faire la guerre aux Musulmans ; je n'ai pas davantage de fortune, mais j'ai tellement de ruses et de stratagèmes que si quelqu'un voulait m'aider, je détruirais complètement la religion musulmane. » Isa Tchahar-Lakhtan lui dit : « Je possède une grande fortune, je veux l'employer à cette œuvre, et je ne ménagerai rien pour arriver à cette fin. » Tous les trois s'accordèrent là-dessus.

« Bou Meïmoun Kaddah avait un fils d'une physionomie très agréable et connu pour sa beauté, tellement que les

gens se livraient avec lui à des turpitudes. Bou Meïmoun Kaddah avait des prétentions médicales et il se piquait de savoir guérir les maladies ; il coiffa son fils à la mode des Alides (1).

« Isa Tchahar-Lakhtan donna de l'argent pour que l'on menât grand train autour de cet enfant et ces trois personnages répandirent partout le bruit qu'il descendait d'Ali ; ils se conduisaient à son égard comme s'ils eussent été ses serviteurs et ils le menèrent en grande pompe au Kaire. Ils ne s'asseyaient point devant lui, lui parlaient avec le plus grand respect et avec la déférence la plus complète et ne laissaient pas pénétrer auprès de lui qui voulait. De telles menées firent qu'une légende se forma autour de cet enfant et qu'il arriva à une situation considérable ; c'est alors qu'ils créèrent leur secte en disant que la loi religieuse a un aspect exotérique (*zâher*) et un aspect ésotérique (*bâtin*). L'aspect exotérique est celui que connaissent tous les Musulmans et dont ils mettent les commandements en pratique ; chacun des points de la loi religieuse a également une valeur ésotérique que le Prophète connaissait et qu'il n'a révélée uniquement qu'à Ali ; à son tour, Ali l'a révélée à ses enfants, à ses partisans et à ses familiers. L'homme qui connaît ce sens ésotérique de la loi est dispensé par cela même des pratiques fastidieuses de l'obédience et du culte. Ces sectaires donnent à Mohammed le nom de Prophète Exposeur (*nâtik*) et à Ali celui de « Base » (*asâs*) ; ils emploient un grand nombre d'expressions détournées de leur sens propre et des mots d'une terminologie spéciale ; c'est ainsi qu'ils donnent à l'intellect (*akl*) le nom de Préexistant (*sabik*) et de Primordial (*avval*) ; ils disent que c'est le premier élément qui a été créé ; ils donnent à l'âme (*nefs*), le nom de suivant (*tâli*) et de secondaire (*tâni*) et ils disent que l'âme a été créée de l'intellect et qu'elle est la cause efficiente de toutes les choses qui existent dans le monde.

Ils expliquent comme il suit le verset du Koran : « Et

(1) Cette phrase est douteuse et je ne suis point du tout sûr d'en avoir saisi le sens.

la figue, et l'olive et le mont Sinaï (*Tour Sîn*) » : La figue (*tîn*) est l'intellect (*akl*) qui est tout entier impondérable et essentiel ; l'âme est l'olive qui est composée d'impondérabilité (*lethâfet*) mêlée à de la pondérabilité (*kethâfet*), tout comme l'olive se compose d'une pulpe avec son noyau. Quant au mont Sinaï (*Tour Sîn*), c'est le Prophète Exposeur (*nâtik*), autrement dit le Prophète Mohammed. En effet, au point de vue exotérique, il est comme une montagne colossale et il parlait aux gens à coups de sabre (1), mais au point de vue exotérique, il recèle des attributs spéciaux qui sont cachés en lui comme les pierres précieuses dans les flancs d'une montagne. La ville de sureté (*balad-al-amîn*) est la « Base » (*asas*), autrement dit Ali, qui est l'origine de l'interprétation (mystique) de la loi religieuse..... Ces sectaires donnent une interprétation analogue des quatre fleuves du Paradis, et en tout cela leur intention n'est que de démolir complètement la religion ; que la malédiction de Dieu soit sur eux !

« Ils disent que le Prophète est le père des fidèles et qu'Ali est leur mère ; que Mohammed projeta dans Ali de sa science et de sa connaissance (comme du sperme) et que de leur union naquit la science ésotérique. Ils disent également que la première entité qui fut créée fut le monde de l'intellect (*alam-i akl*) ; que le monde de l'âme (*alam-i nefs*) ne fut créé qu'après lui et qu'ensuite toutes les autres créatures furent produites à l'existence. L'homme vit par l'effet d'une âme partielle (émanée de l'âme universelle) ; quand il vient à mourir, cette âme partielle retourne s'unir à l'âme universelle. Si quelqu'un leur demande de quoi a été créé le monde de l'intellect, ils disent qu'il a été produit du « fait « (*amr*) ; si on leur demande encore d'où provient le « fait » (*amr*), ils répondent : « Nous n'en savons rien et c'est là une chose transcendantale, car nous ne pouvons comprendre par notre raison ce qu'est l'Etre Unique (*hakk*), ni ce qu'est le Démiurge (*sani*). Nous n'affirmons pas qu'il existe et

(1) Ou peut-être ce qui n'a guère plus de sens [« et il parla aux gens avec le sabre et la parole ».

nous ne prétendons pas davantage qu'il n'existe pas; mais les docteurs de la théorie de l'Unité *(mohakkakan-i-tauhid*, les Esotéristes) sont de cette dernière opinion. C'est de cette façon qu'ils ont égaré les Musulmans en exposant toutes leurs interprétations des versets du Koran et de l'histoire de Mahomet. Si l'on prête attention à leurs paroles, ils vont plus loin et ils nient le miracle de la lune, ils disent que tout ce qui arriva au Prophète provient de trois choses : la lutte (*djedd*), la révélation *(feth)* et l'imagination (*kheiâl)* qui, pour eux, sont Djibraïl, Mikhaïl et Asrafil.

« Ces sectaires sont d'avis que Mahomet a promulgué sa loi religieuse pour les faibles d'esprit et pour les ignorants, de façon à les occuper constamment et à les dominer, mais qu'elle ne répond à aucune réalité qui existerait en dehors d'elle. Ils ont inventé des interprétations mystiques pour chacun des commandements de cette loi, et quand on y regarde de près, on s'aperçoit que cela aboutit à la démolition de l'Islamisme.

« C'est ainsi qu'ils interprètent, de la façon suivante la parole du Prophète : « Le tombeau est l'un des parterres du paradis ou l'un des abîmes de l'enfer » : ils disent que par tombeau, le Prophète a voulu parler du corps de l'homme, autrement dit que ce tombeau est sa personne matérielle, dans l'intérieur de laquelle se trouve renfermée l'âme; si cette personne connaît la doctrine ésotérique (*bathini*) et qu'elle sorte de la matérialité, elle ne souffre pas des prescriptions de la loi religieuse, de telle sorte que sa vie corporelle (*ten*) est un parterre du paradis. Au contraire, si elle ne connaît pas l'interprétation ésotérique de la loi, elle s'efforcera, au milieu de souffrances sans nombre, de leur obéir et de pratiquer le culte d'Allah (*ibadet*), de telle sorte que sa vie sera un des puits de l'enfer. Ils interprètent de la même façon ce que l'on dit de l'arbre *toubi*, dont on raconte qu'il est dans le Paradis et qu'il n'y a pas un seul endroit dans lequel il n'étende ses branches; ils disent que cet arbre est le soleil qui, tous les jours, embrasse tout l'univers et dont la lumière

pénètre dans toutes les localités du monde. Ils ont une série d'interprétations analogues pour tout ce qui se trouve dans le Koran et dans la Loi religieuse, pour la prière, le jeûne, le pèlerinage et la foi (*iman*), de sorte que si nous les voulions toutes rapporter, ce livre n'aurait pas de fin ; on pourra juger de ces interprétations par celles que nous venons de mentionner. »

« Leur doctrine religieuse est basée sur le nombre sept; ils font mine de croire à l'existence de sept prophètes, mais en réalité, dans leur for intérieur, ils les renient tous. Ils disent qu'il y a sept imams, dont l'un n'est pas encore paru dans le monde et dont on attend la venue (*montézer*) ; ils l'appellent le Maître du Temps (*véli ez-zéman*). Le jour de la fête du mois de Ramazan, ils prélèvent sur chaque personne un *dirhem* et un *dank,* ce qui fait sept *dank.* Dans chaque pays, ils ont un individu qui cherche à faire des prosélytes parmi les habitants, ils le nomment Grand Maître (*sâhib-i djérîdèh*) ; dans chaque ville, ce personnage est représenté par des missionnaires (*dâyân*) ; ils donnent à toute personne à laquelle ils exposent la doctrine (et qui manifeste l'intention d'entrer dans la secte) le nom d'aspirant (*moustedjib*). A notre époque, il y a eu deux personnages qui se sont rendus célèbres dans leurs fonctions de Grands Maîtres (*sâhib-i djerîdèh*) : l'un d'eux fut Nâsir-i Khosrau qui habita à Yemgân ; il entraîna la population de cette ville hors des voies de l'orthodoxie et sa doctrine s'implanta dans ce pays ; l'autre fut Hasan-i Sabbah qui se fixa à Ispahan, puis qui se rendit à Réi, et qui finit par disparaître. Il détourna de l'orthodoxie un nombre incalculable de gens dans le Khorasan et dans l'Irak et il les convertit aux doctrines de cette secte. Il y en eut également un à Ghaznin qui se nommait Mahmoud Edib ; il alla ensuite se livrer à la prédication en Egypte, et il débaucha une quantité infinie de gens de cette contrée. Ces sectaires se répartissent en deux groupes : les Nâsiris qui sont les adhérents de Nâsir-i Khosrau ; cet individu, qui fut un grand misérable, a composé plusieurs ouvrages parmi lesquels le *Kitâb vedjh ed-*

din et le *Kitab el-moutéhaïirin*; la doctrine qui y est enseignée est hétérodoxe et ne peut qu'égarer ceux qui les liraient; beaucoup de gens du Tabaristan se sont laissés séduire par lui et ont adopté ces croyances. L'autre groupe est formé des Sabbahis ou partisans de Hasan-i Sabbâh, qui était un homme de langue arabe et d'origine égyptienne, ce fut un des grands missionnaires de la secte. »

« La cinquième division du Shiisme est celle des Imamis aux douze imams (page 161); ils ne forment qu'une seule secte et elle est de beaucoup la plus importante du Shïisme; ils sont très nombreux dans l'Irak, dans le Mazendéran et il y en également beaucoup dans le Khorasan...

« ... Ils disent qu'après Mohammed, le Commandeur des Croyants fut Ali, et ils sont d'avis qu'il eut plus de qualités que tous les prophètes qui l'ont précédé; après Ali, ils reconnaissent ses fils comme imams, jusqu'au douzième qui disparut, et ils donnent leur nom ainsi que le récit de leur vie. Ils ne donnent le titre de Commandeur des Croyants qu'à Ali seul, et appellent tous les autres Imams; ils traitent Abou Bekr, Omar et Osman, de brigands, de rebelles et d'usurpateurs, disant que tout ce qu'ils ont fait est nul et non avenu. Ils considèrent que le village de Fadak était l'héritage légitime de Fatima et à ce point de vue, ils s'appuient sur le verset du Koran dans lequel il est dit : « Soleïman hérita de David. » Ils regardent la double résurrection comme un fait certain (1) et ils disent qu'il n'y a pas eu un seul peuple qui n'ait eu de résurrection, comme Ouzeïr, les sept Dormants et d'autres encore; ils se fondent pour cela sur le verset du Koran qui dit : « Est-ce que tu n'as point vu ces gens qui sont sortis de leur pays et qui étaient des milliers : la mort les a avertis en leur disant : Allah vous fera mourir, puis il vous ressuscitera. » Ils estiment d'observance stricte de prier pour ses amis et de demander au ciel qu'il arrive du mal à ses ennemis; ils nomment croyants (*mou-*

(1) *Doù radjaat hakk binend.*

min) les personnes qui appartiennent à leur secte, parce que le croyant est celui qui a la foi (*iman*) aussi bien au point de vue ésotérique qu'au point de vue exotérique; quant aux personnes qui possèdent la foi au point de vue exotérique, mais non au point de vue ésotérique, ils les nomment Musulmans (*mouslim*), parce qu'elles se sont sauvées (*selâmet yaftè end*) du sabre, ce qui ne suffit pas pour qu'on leur donne le nom de croyants (*moumin*); et en cela, ils se fondent sur ce verset : « Les Arabes ont dit : « Nous sommes devenus de vrais croyants ! Dis-leur : Non ! vous n'avez point la vraie foi ! Ils disent : « Nous sommes parvenus au salut, parce que la foi est entrée dans nos cœurs. »

« Ils admettent que le mal provient de Dieu et que le douzième imam est resté dans le monde, caché aux yeux des hommes durant une longue période, par suite d'une désignation qui a été faite en sa faveur par l'imam qui l'a précédé.

« J'ai vu sur ce sujet un livre composé par le Seyyid Mortéza intitulé *el-mokanna fil-ghéibet*, dans lequel cette doctrine se trouvait exposée tout au long...

« Dans leur théorie, les douze imams sont infaillibles (*maasoum*) et chacun d'eux a accompli des miracles et des prodiges (*kérâmet*), ils se sont tous manifestés durant leur vie à leurs fidèles et l'on possède des décisions juridiques (*fetva*) et des réponses à des questions de controverse (*djevab*) qu'ils ont données ; au moment de sa mort, chacun d'eux en a désigné un autre pour lui succéder, et cette personne ainsi désignée a reçu le nom d'imam après son prédécesseur ; les choses se sont passées ainsi jusqu'à Hasan-i Askéri, qui a transféré ses droits à l'Imamat à son fils en disant : « Celui-là est le Mahdi et l'Eternel du temps (*kaîm ez-zéman*) ». Il naquit à Samarra en l'année 255 ; il y a dans cette localité un souterrain dans lequel les Imamis disent qu'il se réfugia dans son enfance, et depuis on ne l'a plus revu ; les gens vont en pèlerinage à ce souterrain. Depuis l'époque de la naissance du Mahdi jusqu'à ces derniers jours, pendant lesquels le présent

ouvrage a été composé, il s'est écoulé deux cent trente années lunaires. Allah seul connaît la vérité et le droit chemin ! »

« Voici quel est le fondement de la doctrine des Motazallites (page 155) : ils disent qu'Allah est Primordial (*kadim*) par son essence, mais non par ses attributs ; ils distinguent formellement les attributs essentiels (ou potentiels) de la Divinité, de ses attributs actuels (d'action). Ses attributs potentiels sont la science, la toute-puissance (*koudret*), car on ne peut dire qu'il y a eu un instant où l'Etre Unique fut savant, tout-puissant, et qu'à un autre moment, il n'a été ni l'un ni l'autre. La science, la toute-puissance et leurs analogues, qui forment ses attributs potentiels, sont primordiaux (*kadim*). Les attributs actuels d'Allah sont la création, la parole et les actes analogues, et les Motazallites disent qu'ils ne sont pas primordiaux (*kadim*), mais bien accidentels (*mouhaddès*) ; on est en effet obligé de convenir que l'Etre Unique a parlé à Moïse, tandis qu'il n'a pas parlé à Pharaon, et par conséquent, qu'il y a eu un temps où il a parlé et un autre où il n'a pas parlé. C'est pour cette raison qu'ils disent que le Koran est un Etre créé (*makhloûk*) ; ils nient que l'Etre Unique ait un aspect tangible, et ils disent qu'il n'a pas d'attribut tel qu'on puisse le percevoir par les sens, et qu'on le puisse voir avec la vue matérielle, suivant ce qu'il est dit : « Les regards ne Le perçoivent point, mais Lui perçoit les regards (des hommes) ». Ils disent qu'il n'y a pas de châtiments par delà la tombe et ils traitent de fables ce que l'on raconte des questions posées par Mounkir et par Nékir ; car une question se comprendrait de la part de quelqu'un qui aurait besoin de savoir quelle était la croyance du mort, mais comme ces deux esprits connaissent les secrets du monde invisible et les choses cachées, ils n'ont pas à les lui faire. Ils disent que le paradis et l'enfer n'ont pas encore été créés et qu'ils le seront au jour dont il est dit : « Un jour, la terre sera changée en une chose qui ne sera point la terre... » Ils croient que Dieu ne punit pas

le péché et qu'il n'a créé ni l'adultère, ni l'impiété, ni la calomnie, mais que ce sont-là simplement des actes des hommes, de telle sorte que le châtiment se trouve compris dans l'acte ; ils estiment que l'homme a le libre choix de ses actes et ils disent qu'en commettant un péché il sort de la foi (*iman*), sans pour cela être un infidèle (*kâfir*), il n'est encore qu'un pécheur (*fâsik*) ; ils donnent à cet état le nom de « degré intermédiaire entre les deux stades » (*dérédjet beïn el menzéleïn*) ; s'il vient à résipiscence, il redevient fidèle (*moumen*), sinon il demeure dans l'enfer jusqu'à la consommation des siècles. Tout être qui vit dans le paradis n'a pas connaissance de l'enfer et les damnés qui sont plongés dans l'enfer n'en sortiront jamais, mais au contraire y resteront durant toute l'éternité. Toutefois ils ne sont pas d'avis que la félicité et la damnation ont existé de toute éternité sans jamais avoir de fin, car ils disent que le sort de l'homme (dans l'autre vie) dépend complètement de ses actes. Les Motazallites ne font aucun cas des amis du Prophète ; toutefois quelques-uns d'entre eux donnent à Ali la préférence sur tous les autres ; ils se divisent en sept sectes : les Hasanis, disciples d'Hasan-i Basri ; les Hodheïlis, les partisans d'Aboul Hodeïl Allaf ; les Nizamis, partisans d'el-Nizam ; les Moamméris, disciples de Moammer ibn Affân el-Selmi ; les Nasiris, sectateurs de Nasr ibn Moammer ; les Djahizis, disciples de Omar ibn Bahr el-Djahiz ; les Akabis, disciples d'Akabi el-Balkhi ».

APPENDICE II

Extraits de Fariki sur les Nizariens.

Au mois de Juillet 1901, M. Amedroz, de Londres, a eu l'amabilité de me communiquer la copie de quelques extraits d'un historien musulman nommé Ahmed ibn Yousouf ibn-Ali-ibn-el-Azrak-el-Fariki, auteur d'une chronique de la ville de Méyyafarkin écrite en 572 de l'hég., dont un exemplaire est entré tout récemment dans les collections du British Museum. J'en donne la traduction ici, car bien que Fariki n'ait jamais regardé les Ismaïliens d'Alamout que comme des princes à peu près étrangers à l'histoire de la ville dont il écrivit l'histoire, on y trouve quelques détails qu'il est intéressant de rapprocher de ce que racontent Rashid-ed-Din et Mirkhond.

I. — « On dit que ce fut en l'année 489 que mourut au Kaire l'imam Abou Témim Maadd el-Mostanser-billah, khalife (fatimite) du Kaire ; c'est à partir de là que les Ismaïliens ont des avis différents (sur la succession à l'Imamat). Un certain nombre d'entre eux pensent que Mostanser désigna (*nassa*) pour lui succéder son fils Abou-Mansour Nizar et qu'il le nomma son héritier présomptif. El-Mostanser avait épousé la fille du généralissime (*émir el-djoyoush*), l'émir Bedr ; il en eut un fils nommé Ahmed, à qui il donna le nom d'Aboul-Kasem. Le généralissime Bedr mourut en l'année 488 ; son fils el-Afdal fut nommé à sa charge et il exerça la réalité du pouvoir. Quand el-Mostanser mourut, le généralissime se déclara contre Nizar et mit sur le trône son neveu, Aboul-

Kasem Ahmed, auquel il donna le surnom d'el-Mostéali; les Egyptiens se divisèrent alors en deux factions : l'une qui tint pour Mostéali et l'autre pour Nizar; ce dernier resta caché au Kaire; Hasan-ibn-el-Sabbah vint d'Alamout auprès de Nizar et il resta avec lui; Nizar épousa la fille d'Hasan-ibn-el-Sabbah et il en eut un fils qu'il nomma Mohammed, et auquel il donna le surnom d'el-Moustafa ou suivant d'autres, d'Aboul-Kasem (1). Mostéali resta sur le trône du Khalifat sous la tutelle de l'émir el-Afdal, le généralissime..... »

II. — « El-Mostéali resta sur le trône du Khalifat du Kaire depuis le moment où il fut proclamé (par el-Afdal); quelques personnes disent qu'il n'avait point d'acte officiel (*khatt*) lui conférant la souveraineté, et cela parce qu'el-Mostanser ne l'avait nullement désigné pour lui succéder. Cette désignation avait eu lieu en faveur de Nizar qui sortit d'Egypte (à l'avènement de son frère) et qui se rendit à Alamout où il resta avec Hasan-ibn-el-Sabbah, suivant ce que j'ai raconté d'eux plus haut. Il eut un fils qu'il nomma Mohammed et auquel il donna les surnoms d'Aboul-Kasem et de Moustafa. Ce dernier fut le Khalife des Ismaïliens à notre époque; une partie des Ismaïliens disent qu'il réside dans le Khorasan, d'autres dans le Maghreb, d'autre en Egypte dont il ne serait jamais sorti. Ils affirment également que Nizar, fils de Mostanser, n'a jamais quitté l'Egypte et qu'il eut son fils Mohammed dans ce pays, qu'il lui conféra l'héritage de l'Imamat et qu'il mourut caché; ce Nizar, fils de Mohammed, fils de Nizar résiderait actuellement en Egypte. Le dogme fondamental de la doctrine de ces sectaires est que l'Imam ne peut mourir avant d'avoir eu un enfant mâle qui est désigné pour hériter du Khalifat.

« On dit que Mostéali occupa le trône du Khalifat jusqu'en l'année 503, et qu'il mourut alors au Kaire, après

(1) L'historien Dhéhébi raconte dans sa chronique que Nizar fut assassiné à Alexandrie; ce récit qui est sans doute le seul véritable est également celui que fait Aboul-Mahasen dans la *el-noudjoum ez-zahirèh*.

avoir désigné pour lui succéder, son fils Abou-Mansour auquel il donna le titre d'el-Amir (bi-ahkam-Allah); ce dernier régna au Kaire et atteignit à une grande puissance. Il lui arriva qu'un certain nombre de personnes voulurent le faire passer pour une émanation de la Divinité (1) et qu'elles racontèrent aux gens qu'il connaissait ce qui est caché aux hommes et qu'il prédisait l'avenir.

III. — « La succession régulière à l'Imamat (*nass*) fut interrompue avant Mostéali (2) ; c'est là ce que disent les Ismaïliens qui prétendent que l'Imamat s'est transmis de Mostanser à Nizar, jusqu'à maintenant ; telle est leur doctrine, mais il n'y a pas un seul individu d'entre eux qui soit dans la vérité, car il n'y a pas de Khalifat autre part que dans la famille d'Abbas, suivant ce que le Prophète a dit en parlant des droits d'Abbas au pouvoir souverain : « *Tu es le père des dignités royales dans ma famille jusqu'au jour de la Résurrection.* » Les Egyptiens et les Ismaïliens sont donc dans l'erreur et dans l'égarement quand ils exposent leur doctrine, car il n'y a pas d'autre khalife que le khalife de Bagdad, qui est de la race d'Abbas ».

On voit par le récit d'Ibn-el-Azrak-el-Fariki, combiné avec ce que racontent les autres historiens musulmans qu'à la mort du khalife fatimite el-Mostanser-billah, il se produisit dans l'Ismaïlisme une rupture identique à celle qui avait brisé le Shïisme en deux camps ennemis à la mort de l'imam Djaafer el-Sadik ; elle eut moins d'importance, parce que la dynastie des Fatimites du Kaire et celle des Ismaïliens d'Alamout ne tardèrent pas à disparaître toutes les deux, la première devant Salah ed-Din, la seconde devant les Mongols d'Houlagou, mais le procédé était le même, et ce sont évidemment des causes identiques qui ont provoqué ces deux ruptures dans l'hétérodoxie musulmane.

(1) Litt. : firent la *da'at* en sa faveur et en son nom.

(2) Cela veut simplement dire que Mostéali n'était point l'Imam ou le Khalife légitime.

APPENDICE III

Sur les préludes de l'avènement des Séfévis.

Il ne faudrait pas croire que la révolution religieuse plus encore que politique qui porta les Séfévis au trône de Perse fut un événement subit provoqué par l'irrémédiable décadence de l'empire timouride. En réalité, cette agitation demeura à l'état latent durant tout le règne des princes du second empire Mongol, et il est certain qu'elle remonte à une époque très antérieure.

On s'étonne à juste titre en lisant les histoires des Sultans timourides de l'Iran, telles que le *Zâfer-Namèh* de Shéref-ed-Din-Ali-Yezdi, le *Matla es-saadeïn wé Mèdjma el-bahreïn* de Kemal-ed-Din-Abd-er-Rezzak-ibn Ishak el-Samarkandi, le *Rauzet es-séfa* de Mirkhond, le *Habib-es-siyyer* de Khondémir, du respect exagéré que Timour-Kourkan et ses successeurs, qui étaient tous, au moins en apparence des Sunnites parfaitement orthodoxes, témoignaient aux Alides et aux Soufis, c'est-à-dire aux hétérodoxes. On sait que Tamerlan passant par Ardébil, se crut obligé d'aller rendre une visite à un pauvre derviche, descendant authentique d'Ali par l'imam Mousa-el-Kazem et qui jouissait dans toute la Perse d'une réputation de sainteté parfaite ; ce derviche n'était autre que Sheîkh Séfi, l'ancêtre des princes Séfévis qui devaient plus tard remplacer les fils de Timour dans la souveraineté de la terre d'Iran ; c'est pour obéir à un vœu formé par le derviche que l'empereur mongol accorda la vie à tous les prisonniers qu'il avait faits en Asie-Mineure pendant la cam-

pagne contre le sultan des Osmanlis, Bajazet l'Eclair. Cette clémence, qui n'était guère dans les habitudes du conquérant de l'Inde, montre assez en quelle estime il tenait le descendant du septième imam des Shiites. Il suffit de feuilleter la traduction du commencement du *Matla es-saadeïn* qu'E. Quatremère a fait paraître dans le tome XIVe des *Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, pour se rendre compte que l'« Empereur Fortuné » Shah-Rokh-Mirza se conforma à la même tradition, et qu'il ne manqua jamais l'occasion d'aller visiter les tombeaux des Saints du Soufisme. En toutes les occasions, on voit, toujours par le récit d'Abd-er-Rezzak el-Samarkandi, les Alides et les Soufis jouer un rôle des plus importants à la cour des sultans descendants de l'émir Timour ; il serait facile d'en citer un nombre considérable d'exemples, mais je me bornerai à en mettre quelques-uns sous les yeux du lecteur, pour lui montrer que la politique religieuse des derniers Timourides fut la même que celle de leur ancêtre.

Abd-er-Rezzak raconte dans le *Matla es-saadeïn* (ms. Supp. Pers. 221, fol. 255 recto), qu'en l'année 858 de l'hég. (— 1454 de J.-C), le sultan Mirza Aboul-Kasem Baber, étant à Asterabad, y reçut des envoyés de toutes les contrées du nord de la Perse qui venaient l'assurer de leur respect et de leur soumission. Le plus important de ces personnages fut un certain Nizam-ed-Din-Seyyid Abd-el-Kérim, chef des Alides et prince des deux villes d'Amol et de Sari. Mirza Aboul-Kasem Baber le reçut avec les plus grandes marques d'honneur, et lui témoigna la plus vive amitié. En même temps, il combla de bienfaits les Alides du Mazendéran qui étaient venus lui faire leur cour et quand ils prirent congé de lui, il leur fit cadeau de splendides robes d'honneur brochées d'or et de chevaux de race du plus grand prix.

Un peu plus loin (fol. 269 verso), Abd-er-Rezzak Samarkandi nous apprend qu'un célèbre derviche, nommé Baba Ali Khosh-Merdan, étant arrivé à Meshhed, le même Aboul-Kasem Baber, non seulement lui accorda une

audience, ce qui est déjà assez surprenant, mais encore qu'il le traita d'une façon magnifique et qu'il lui accorda incontinent plusieurs grâces qu'il lui demanda, tout comme l'émir Timour avait accordé à Sheïkh Séfi d'Ardébil la vie des sujets d'Ildérim Bayézid. Plusieurs des Alides qui demeuraient dans les environs de Meshhed furent accueillis par Aboul-Kasem-Baber avec la même bonté, en particulier, un Soufi nommé Sheïkh Sadr ed-Din Mohammed, avec lequel il eut des entretiens particuliers. Il en usa de même avec un autre derviche qui jouissait d'une grande réputation, Ouzoun Soufi, originaire de Khvarezm ; le sultan lui témoigna même plus de confiance qu'à aucun autre derviche après un long entretien qu'il eut avec lui et qui dura toute une nuit.

Abd-er-Rezzak ne laisse pas de s'étonner de cet engouement des princes timourides pour les Alides, les Soufis et les derviches. Il semble, dit-il, que tous les derviches extatiques s'étaient entendus pour venir de tous les coins du monde à la cour du sultan Mirza Aboul-Kasem Baber. Sheïkh Zadèh Pir Kavvam, qui était très estimé du sultan timouride, fut chargé de leur donner quelques notions de civilité de façon que l'on pût les produire à la cour, mais ce fut peine perdue, car, comme le dit fort justement Abd-er-Rezzak, « ces derviches font état de ne pas avoir plus d'égards pour un roi, les princes et les riches que pour les derniers des hommes ».

Il serait facile de multiplier les exemples de cette politique favorable à l'hétérodoxie musulmane, car ils se trouvent à presque toutes les pages du *Matla-es-saadeïn* : il fallait que l'importance du Shïisme fût bien grande en Perse au xve siècle pour que Timour et ses successeurs aient pris un tel soin de rechercher l'amitié de gens perdus pour la plupart dans des rêveries philosophiques et dans des spéculations métaphysiques qui tendaient simplement à détruire l'Islamisme, et dont beaucoup se conduisaient à leur égard comme des malappris. C'était beaucoup plus pour se concilier leurs sujets qui ne cherchaient pas à cacher leurs tendances alides et shïites que par

goût que les Timourides avaient adopté cette politique. Il ne faut pas oublier que lorsque le sultan mongol Euldjaïtou Ghyas ed-Din Mohammed Kharbendèh, frère de Mahmoud Ghazan se convertit à l'Islamisme, ce fut l'Islamisme sous sa forme shïite qu'il choisit. Rashid ed-Din nous apprend en effet dans la *Djami et-tewârikh* que ce prince avait le plus grand attachement pour la secte des « Duodécimains » ou partisans des douze imams et qu'il ne manquait jamais l'occasion de le témoigner aux chefs religieux de cette secte, ainsi qu'aux descendants d'Ali. Ce fut le premier sultan qui agit ainsi en Perse, et l'on sait qu'il fit graver le nom des douze imams shïites sur les monnaies qui furent émises sous son règne.

Il n'est pas niable que le mouvement politique et religieux qui porta les Séfévis au trône de Perse ne remonte à une très haute époque ou pour mieux dire, il est certain qu'il se rattache directement aux tentatives révolutionnaires dont l'Iran fut le théâtre depuis une époque très voisine de l'hégire, et qui avaient pour but avoué d'anéantir le Khalifat abbasside, représentant et dépositaire de l'orthodoxie officielle de l'Islam.

Cette politique tolérante des sultans de la dynastie timouride n'allait pas sans présenter des dangers sérieux, et il n'était pas très prudent de favoriser aussi ouvertement, quoique d'une façon encore officieuse, les tendances alides de la population persane; en tout cas, il fallut aux Timourides, ou à leurs conseillers si l'on veut, une habileté et un tact remarquables pour garder le Sunnisme comme leur religion d'état, tout en faisant à leurs sujets shïites des concessions assez larges pour se les attacher. Malgré tout, les derniers princes descendants de Timour qui régnèrent dans l'Iran finirent par s'apercevoir qu'il avait été dangereux de flatter et d'encourager ces tendances anti-orthodoxes, car l'insurrection shïite qui était latente depuis le règne de Timour, faillit éclater dans le Khorasan à l'avènement de Mirza-Aboulghazi Sultan Hoseïn, en l'année 873 de l'hégire, soit en 1468 de l'ère chrétienne. Abd-er-Rezzak Samarkandi rapporte, en effet, dans le *Matla es-*

saadeïn (ms. supp. per. 221, fol. 344 v°), que les Shïites de la ville d'Hérat qui était alors la capitale du Khorasan, se figurèrent qu'en montant sur le trône, Sultan Hoseïn allait s'empresser de proclamer le Shïisme religion d'état (1).

Il semble même que ce fut cet espoir et cette confiance qui lui permirent de s'emparer de la souveraineté de cette vaste contrée. Abd-er-Rezzak s'étonne et s'indigne presque que les gens du Khorasan aient pu se forger de telles chimères, mais cette opinion des Shïites est infiniment moins déraisonnable qu'on ne serait porté à le croire à première vue ; les tendances shïites du sultan Kémal ed-Din-Sultan Hoseïn ibn-Sultan Mansour ibn-Baïkara ne sont pas niables et, si l'on conservait quelque doute à cet égard, il suffirait de parcourir l'ouvrage qu'il a composé sous le titre de *Medjalis-el-oushhak* et qui, comme le *Tezkérèh-i evlia* de Férid ed-Din Attar, est la glorification des pires hétérodoxes, au point de vue strictement sunnite, qui aient vécu dans l'Islamisme, tels que Zoul-Noun Misri, Ibrahim Edhem, Bayézid el-Bistami et Mansour-i Halladj, qui poussant à ses extrêmes limites la doctrine ésotérique, proclama qu'il était une hypostase de la Divinité. Si encore on ne trouvait dans cet ouvrage que les notices biogra-

(1) Khondémir rapporte dans son *Hébib-el-Siyyer* un trait qui montre combien les Timourides encourageaient follement les tendances alides de leurs sujets. Il raconte qu'en l'année 885 de l'hég. Mirza Baïkara gouvernait la ville de Balkh au nom de son frère Sultan Hoseïn Mirza. Un individu nommé Shems ed-Din Mohammed qui prétendait appartenir à la famille du célèbre Soufi Bayézid-i-Bistami, vint de Kaboul apportant une chronique composée à l'époque du sultan Sindjar, dans un passage de laquelle il était dit que le tombeau d'Ali se trouvait à trois *farsakhs* de Balkh, dans un village nommé Khvadjèh-Kheïran. Mirza Baïkara s'étant rendu dans cette localité avec ses officiers, trouva en effet une coupole sous laquelle était une tombe recouverte d'une dalle portant une inscription arabe ainsi conçue : « Ce tombeau est celui du lion de Dieu, Ali, le Saint de Dieu, frère du Prophète. » Le prince timouride manda immédiatement Sultan Hoseïn Mirza, qui fit élever en cet endroit un monument superbe auquel les Persans se rendirent en foule en pèlerinage.

phiques des grands docteurs du Soufisme, on pourrait, à la grande rigueur, penser que les louanges hyperboliques qui leur sont adressées ne sont que des exercices de rhétorique ; mais le sultan Kémal ed-Din Hoseïn, a pris soin de faire précéder son *Medjalis-el-ouskhak* d'une introduction qui dissipe tous les doutes que l'on pourrait conserver à cet égard, car elle contient un exposé de la doctrine de l'*Ishrak* et du Nirvana ésotérique que n'eussent point désavoué Djami, Djélal ed-Din-Roumi ou Mohyi-ed-Din Mohammed-ibn-Ali Ibn-el-Arabi. En fait, Sultan Hoseïn n'était qu'un hérétique tout comme Attar et bien d'autres auteurs, tant persans qu'arabes, que l'on prend pour des Sunnites, tandis qu'ils étaient, comme toute l'élite intellectuelle du monde musulman, les adeptes les plus fervents du Soufisme. Il n'y a rien que de très naturel dans ces conditions, à ce que les habitants du Khorasan aient fondé sur ce prince, des espérances qui malheureusement pour eux ne devaient pas se réaliser. L'auteur du *Matla es-saadeïn* nous apprend que les Shïites se croyant sur le point de renverser enfin et définitivement le Sunnisme, firent proclamer sur les menbers de toutes les mosquées les noms des douze Imams dans la prière du Vendredi, au lieu et place de ceux des Khalifes, successeurs de Mahomet, dont ils voulaient abolir la mémoire. Comme la plupart des princes musulmans dont le Sunnisme ne déguisait qu'à peine les tendances hétérodoxes, Kémal ed-Din Sultan Hoseïn, qui avait tout fait ainsi que ses glorieux ancêtres pour provoquer cette explosion, fut terrifié de ce qui se passait et il n'osa point prendre la direction d'un mouvement que ses tendances avaient encouragées si elles ne l'avaient pas provoqué.

Le sultan timouride défendit que l'on continuât à agir de la sorte et il ordonna de remettre les choses dans leur état antérieur. Malgré cet édit qui fut respecté à Hérat, le *Seyyid* Ali Vahid ed-Din, qui était de la ville de Kaïn, dans le Kohistan, où il exerçait les fonctions de prédicateur, ne voulut pas tout d'abord renoncer à faire mention dans la prière des noms des douze Imams, et il fallut

l'intervention de la force armée pour le faire renoncer à cette innovation.

Il est fort probable que Kémal ed-Din Sultan Hoseïn agit d'une façon peu adroite en réprimant le mouvement shïite qui s'était produit dans le Khorasan au début de son règne, et qui n'avait pas été sans l'aider à gravir les degrés du trône. Au lieu de résister à la poussée de tout un peuple, Sultan Hoseïn eût mieux fait d'y céder et de se laisser porter tout naturellement au Shïisme; un homme qui avait écrit le *Medjalis el oushhak* ne pouvait raisonnablement se considérer comme un orthodoxe et ce n'était point la peine d'avoir donné de tels gages au Shïisme pour se renfermer dans les formes d'un Sunnisme rigoureux et officiel, et attirer sur soi la colère de tout un peuple. C'était faire le jeu des Séfévis d'Ardébil que de provoquer dans l'Iran de tels mouvements et d'essayer ensuite de les entraver brutalement ; il est probable que si Sultan Hoseïn l'avait suivi, au lieu de chercher à l'enrayer, il n'eût pas été le dernier prince de la famille de l'émir Timour Kourkan qui régna sur la terre de Perse, et les Séfévis ne fussent jamais sans doute montés sur le trône de l'Iran.

APPENDICE IV

Sur la secte des Nosaïris ou Ansaris

On a vu plus haut (pages 101 et ssq), qu'en parlant des Nosaïris, je les ai rattachés à la secte des Keïsanis, qui, au dire des principaux historiens de l'Islamisme, prit naissance à une époque très rapprochée de l'hégire et dont les membres étaient partisans de l'imamat de Mohammed, fils de la Hanéfite. Je n'ai pas insisté davantage sur ce fait dans ce passage, parce que c'était incidemment que j'avais à dire quelques mots de ces sectaires et que c'est à peine si les historiens des sectes musulmanes font mention d'eux dans leurs chroniques.

Depuis que j'ai terminé la rédaction du présent ouvrage, plusieurs travaux ont paru, traitant de la religion et des dogmes des Nosaïris ; l'un de leurs auteurs, le Père Lemmens reprenant une théorie qui n'a point le mérite de la nouveauté, a soutenu que les Nosaïris sont une secte chrétienne qui dut adopter l'Islamisme et chez laquelle percent encore des souvenirs de sa foi primitive. Dans un livre publié en 1900 (1), M. Dussaud a soutenu la théorie complètement opposée d'après laquelle les Nosaïris seraient bien antérieurs à l'Islam, puisqu'il serait question d'eux dans Pline : leur religion représenterait le culte de l'antique Phénicie, et la triade nosaïrie Ali, Mohammed, Selman représenterait la trinité phénicienne : Ciel, Soleil et Lune.

(1) 129e fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes.

Il est certain que dans toutes les religions, on trouve des réminiscences de celles qui les ont précédées sur le même terroir : c'est un fait établi depuis longtemps que l'Islam syrien, sur beaucoup de points *secondaires*, est la continuation historique des cultes de la Phénicie et de Judée de même que l'arabe parlé en Syrie est plein d'hébraïsmes, et celui d'Egypte de mots coptes.

Tous les *makâm* de Syrie existent aux mêmes places et souvent avec les mêmes noms que les *makôm* du *Deutéronôme* ; mais il est bon d'insister sur ce point, que ces réminiscences qui sont évidentes portent beaucoup plus sur des faits de second ordre que sur les dogmes essentiels et sur les légendes primordiales ; le souvenir de la civilisation syrienne et de ses cultes a été infiniment moins puissant que celui du Mazdéisme en Perse et sauf pour quelques points très secondaires, l'influence étrangère que l'on remarque dans les sectes hétérodoxes de l'Islamisme provient uniquement de l'Iran.

Dans cette identification, dans ce syncrétisme des entités des cultes de la Syrie antique avec celles de l'Islam, la mythologie optique et acoustique a évidemment joué un rôle des plus importants ; il y a longtemps que M. Clermont-Ganneau l'a signalé, et en particulier dans son remarquable mémoire sur *Horus et Saint-Georges* dans lequel il a montré que dans le Ali syrien se retrouvent quelques attributs du dieu sémitique *El Elioun*, le Ζεὺς ὕψιστος ; mais il faut également remarquer que l'influence de la mythologie optique et acoustique ne s'est exercée que sur les personnages *secondaires*, et sur les points *secondaires* de la légende des personnages primordiaux de l'Islamisme, comme Ali, et encore Ali, pour l'Islam syrien, n'est-il qu'une personnalité très secondaire.

Cette théorie, suivant laquelle le Nosaïrisme représenterait la presque intégralité des cultes syriens d'avant l'ère chrétienne, recouverts en partie par une onomastique et une terminologie musulmanes, est née de la généralisation d'un fait qui évidemment, a son importance, mais qu'il n'est pas besoin, je crois, d'invoquer pour essayer

d'expliquer les dogmes des Nosaïris. D'ailleurs, si jamais la théorie des mythes solaires a été mal venue à s'appliquer, c'est bien à des personnages aussi matériellement réels que Mahomet, Ali et Selman-i Farisi dont aucune école n'a jusqu'à ce jour osé nier l'existence et qui, bien loin de représenter des divinités solaires d'une théogonie lointaine et mal connue, représentent des hommes qui ont agi et pensé de la façon la plus matérielle.

Ces quelques considérations m'ont amené à relire une partie des textes nosaïris qui sont conservés à la Bibliothèque Nationale et à chercher dans les historiens des sectes musulmanes quelques renseignements sur les gens qui les ont écrits; c'est le résultat de ces recherches étendues à la secte des Yézidis, qu'il est difficile de séparer de celle des Nosaïris, que je vais exposer brièvement ici.

La lecture des livres des Nosaïris, comme d'ailleurs plus d'un épisode de leur histoire, montre d'une façon péremptoire qu'ils ne sont autre chose qu'une secte de l'Esotérisme musulman et que leur doctrine n'est pas au fond différente de celle du Soufisme et des théories mahdistes. Ce point, qui est établi d'une façon indiscutable, a une très grande importance et il aurait dû mettre en garde contre les théories qui veulent faire de la religion nosaïrie une déformation, soit du christianisme, soit des cultes syro-phéniciens de l'antiquité. Une forme religieuse dans laquelle on trouve la théorie des imams et du mahdi fatimite que les Nosaïris nomment el-Kaïm, la Preuve de tous les Ages, celui qui anéantit les Géants (1) ne peut être que post-islamique.

Si la théorie imamiste a été empruntée à l'Iran, il ne peut être question d'un contact direct entre Iran et Nosaïris. Les Nosaïris ne sont donc qu'une secte du Shïisme, au même titre que les Ismaïliens ou les Karmathes.

Dans son traité sur les sectes issues de l'Islamisme que je n'avais pas suffisamment consulté à l'époque déjà loin-

(1) Ms. arabe 1449, fol. 82 verso.

taine à laquelle je rédigeai ce livre, Shehristani dit formellement que les Nosaïris (1) sont une subdivision de la secte shîite à laquelle il donne le nom de Ghula ou Ghalis : les dogmes fondamentaux de leur doctrine sont en effet l'adoration d'Ali et la croyance au *houloul* ou hypostase des esprits célestes ou démoniaques dans le corps de l'homme et l'hypostase d'Allah dans le corps de certains êtres humains, ce qui est, comme l'on sait, le fond de la doctrine ismaïlienne et Soufie.

C'est ainsi que les Nosaïris admettent que l'on voit quelquefois l'ange Gabriel sous la forme d'un arabe et qu'Allah se manifeste sous les traits d'un homme ; le khalife ismaïlien el-Hakem bi-amr-Allah disait dans le même sens, ou plutôt faisait dire, qu'il était une incarnation de la Divinité et le sheïkh Soufi Mansour ibn el-Halladj fut mis à mort à Bagdad pour avoir crié dans les rues du Karkh : « Je suis l'Etre Unique ! » L'opinion des Nosaïris, toujours d'après Shehristani était qu'après le Prophète, il ne s'était point trouvé d'êtres meilleurs qu'Ali et ses enfants et que c'est pour cette raison que l'hypostase de la Divinité s'est produite en eux et qu'elle a parlé aux hommes par leur bouche ; aussi les Nosaïris donnent-ils à tous les Alides le nom de Divinité.

C'est également cette doctrine du *houloul* et de la divinité des imams qui était, toujours d'après Shehristani, l'essence de la doctrine des Ghalis. « Les Ghalis, dit-il, se font une telle idée de leurs imams qu'ils les font sortir de la nature humaine et qu'ils affirment que les décrets divins leur appartiennent. Tantôt ils assimilent un de leurs imams à la Divinité, tantôt au contraire, ils assimilent la Divinité à la créature, de sorte que, d'un côté, ils donnent une extension exagérée aux attributs de leurs imams, tandis que de l'autre, ils les diminuent dans la même proportion. Ces assimilations ont pris naissance dans la doctrine de l'hypostase (*houloul*), dans celles des juifs et des chrétiens ; en effet, les juifs assimilent le créateur à la

(1) Ms. arabe 1406, fol. 57 verso.

créature, tandis que les chrétiens assimilent la créature à son créateur. Ces sectaires ont un nom spécial dans chacun des pays qu'ils habitent : à Isfahan, ils étaient appelés Khourrémis et el-Koudiyyèh ; à Reï, Mazdakis et Sindbadis ; dans l'Azerbeïdjan, Zekoulis et Mouhammaris ; dans la Transoxiane, Moubayyidis. »

Cette divinisation à outrance d'Ali, et la doctrine suivant laquelle les esprits du monde intangible peuvent *descendre* dans les êtres du monde matériel, sont les caractéristiques des croyances de la secte des Keïsanis et, bien que Shehristani ne mette pas les Ghalis et les Keïsanis en rapport intime, il n'y a guère à douter que ces sectes avaient des doctrines très voisines ou plutôt identiques.

L'opinion suivant laquelle la secte des Nosaïris daterait seulement de l'époque du fatimite el-Hakem n'est donc pas recevable, mais il s'en faut qu'il faille par cela seul proclamer que le *Catéchisme* des Druzes ait inventé de toutes pièces un grossier mensonge.

Aboul-Mahasen dit en effet, dans son *Histoire d'Egypte*, que les khalifes fatimites du Kaire envoyèrent dans les montagnes de Syrie des missionnaires qui corrompirent d'une façon absolue les gens qui y vivaient et qui formèrent les sectes hétérodoxes (1) des Druzes et des Nosaïris. Telle qu'elle se trouve énoncée par Ibn-Tagribardi, cette assertion, si elle était exacte, infirmerait d'une façon absolue, ce que j'ai dit plus haut, aussi bien d'ailleurs que les théories contre lesquelles j'ai cru devoir mettre le lecteur en garde, mais il convient d'interpréter ce passage, si l'on en veut tirer non une absurdité, mais bien un fait historique réel.

On sait, de source certaine, que le fait dont parle Aboul-Mahasen est parfaitement exact pour les Druzes ; il y a donc des chances pour qu'il en soit de même pour ce qui concerne les Nosaïris, mais il va de soi qu'il faut comprendre que les missionnaires des Fatimites, tels

(1) Edition de Leyde, 1857, t. II, partie II, p. 446.

que Darazi ou Hamza, ont introduit dans le dogme nosaïri des points de doctrine qui l'ont contaminé ; réduite à cela, l'affirmation d'Aboul-Mahasen n'a rien que de très vraisemblable au point de vue historique.

Si l'on venait à objecter qu'il n'a jamais pu exister de contact entre les Fatimites qui ne reconnaissaient que sept imams et les Nosaïris qui en admettent douze comme les Shïites de Perse, il serait facile de répondre qu'il y avait au Maghreb des partisans mahdistes des khalifes fatimites, tels que l'auteur de l'*Histoire de la ville de Kairawan*, qui ne reconnaissaient point Ismaïl, pour le successeur de l'imam Djafer et Sadik, mais bien l'imam ordinaire des Shïites, Mousa el-Kazem. Ces Maghrébins étaient justement dans le même cas que les Nosaïris et cela ne les empêchait pas, comme on le sait, d'avoir accepté les théories et les revendications des Fatimites.

Un fait digne de remarque et qui n'est pas sans avoir quelque importance, c'est que les auteurs musulmans n'ont jamais accusé les Nosaïris d'être d'ex-chrétiens, mal convertis à l'Islamisme, mais qu'ils les ont toujours considérés comme étant des *Ali-élahyan*, des « divinisateurs d'Ali » et des Esotéristes, et cependant l'on peut dire qu'ils ont recherché tous les griefs possibles à invoquer contre ces pauvres gens.

L'accusation qui consiste à leur reprocher la divinisation du khalife Ali est générale.

Sur l'un des feuillets laissés en blanc par le copiste du manuscrit arabe 1450, plusieurs lecteurs modernes ont inscrit des malédictions (fol. 38 r° et v°, 39 r°, 40 v°) dans le genre de celle-ci : « Qu'Allah maudisse la secte des Nosaïris, gens d'impiété, de scandale et d'infamie, parce qu'ils prétendent qu'Ali est Allah quand il n'est que l'un des serviteurs d'Allah. »

C'est également la principale accusation que porte contre ces sectaires, le célèbre historien Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi, dans son *Solouk*, et un juriste nommé el-Kébir Obéïd-Allah-ibn-Abd el-Fani, qui était Mufti à Laodicée lors des troubles provoqués par les Nosaïris en l'année

1223 de l'hégire. La condamnation de la secte, prononcée sans recours par Obeïd-Allah, porte le titre de *el-séham-el-kaviyyèh fi kouloub el-Nosaïriyyèh;* elle est conservée dans le manuscrit 4919 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale; on admettra, je pense, que ce Mufti était en situation d'avoir quelques renseignements précis sur les Nosaïris ou quelques documents exacts sur leur compte.

Les Nosaïris, dit-il, nient la résurrection, le paradis et l'enfer, ils croient au retour des morts dans ce monde et à la transmigration de l'esprit *(rouh)* d'un corps à l'autre pendant toute l'éternité, c'est-à-dire à la métempsychose. D'après eux (1), l'ange Gabriel s'est trompé en apportant la révélation à Mahomet, car c'est à Ali que Dieu l'avait chargé de la faire; c'est pour cette raison qu'ils donnent à Ali à la fois le nom de Divinité et celui de Prophète. Ils commentent les versets du Koran d'une façon contraire à toutes les règles de la langue arabe (2), d'après des théories absolument fausses. Malgré cela, dit-il, ces gens ont l'audace de se prétendre Musulmans, tandis qu'en réalité, ils sont complètement en dehors de la confession de l'Islam (3); aussi, est-ce avec raison qu'il leur donne les noms de secte d'hérétiques croyant à la doctrine de l'hypostase et de Zendiks (4); il les accuse formellement de croire « à l'hypostase de l'esprit et de la Divinité dans les imams » (5), à la disparition (du monde) de l'imam exposeur et à l'évanouissement de l'impératif et de la défense jusqu'à ce qu'il se manifeste de nouveau, ce qui est une allusion bien nette à la théorie du Mahdi.

Tout cela est parfaitement exact, mais Obeïd-Allah-ibn-

(1) Fol. 2, r°, 3 r° et v°.

(2) Cela est rigoureusement exact; les livres des Nosaïris sont écrits dans une langue impossible et le mufti de Laodicée n'a pas tort de se plaindre de leur ignorance de la langue arabe.

(3) Fol. 2 r° et v°.

(4) *El-taïfèh-el-mulhidèh-el-houlouliyyéh-el-zanadikèh*, fol. 2 v°, 3 r°.

(5) Fol. 3 v°.

Abd-el-Fani est moins bien renseigné (1) quand il affirme que les Nosaïris n'ont pas de Livre, ni rien qui ressemble à un Livre; cette erreur s'explique d'ailleurs aisément quand l'on pense avec quel soin jaloux ces pauvres sectaires cachent leurs livres religieux et avec quelle peine on s'est procuré quelques feuillets de ceux des Yézidis.

Ce qui prouve aussi bien que le silence de Taki-ed-Din-Ahmed-el-Makrizi et du mufti Obeïd-Allah de Laodicée, combien les souvenirs chrétiens sont lointains chez les Nosaïris, c'est que la formule bien connue : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » (2) *Bism-el-ab-wél-Ibn-wé-rouh-el-kouds* est comprise ainsi qu'il suit par les Nosaïris; le père (*ab*) est le Sens ésotérique, autrement dit Ali; la Sainteté (*kouds*) est le Nom; l'esprit est Selman-i Farisi, et le fils *Ibn* est l'Espace *mikdar* (3).

Jamais une secte qui aurait été chrétienne n'aurait oublié à ce point les éléments essentiels de son antique religion.

Le dogme de l'unité absolue du Principe Suprême étant le fondement de l'Islamisme, toutes les fois que l'on trouve dans les doctrines d'une secte plus ou moins hétérodoxe une forme ternaire d'Existences supérieures, on est généralement tenté d'en aller chercher l'origine dans le Christianisme ou dans l'une des religions qui ont précédé l'Islam.

Les Nosaïris admettent, comme on vient de le voir, une triade composée de Mahomet, d'Ali et de Selman-i Farisi qui n'est évidemment que la réplique, l'aspect exotérique

(1) Fol. 2 v°.

(2) Ms. arabe 1450, fol. 92 v°.

(3) On ne sait, dans les manuscrits, s'il faut lire *Mikdar* ou *Mikdad*. Mikdad est, comme l'on sait, le nom d'un compagnon de Mahomet. Cette traduction d'« espace » est conjecturale et je ne sais quelle est la signification absolument précise de *mikdar* dans la théologie nosaïrie; ce mot signifie « mesure », mais je croirais assez qu'il s'agit d'une mesure ésotérique de l'espace, de quelque chose dans le genre de *maana*, mais sans pouvoir pour l'instant en donner une traduction plus précise.

de la triade ésotérique : « sens ésotérique » *maana* ; « nom » *ism* ; « espace » *mikdar*.

Cette triade, ou cette trinité, comme on voudra l'appeler, ne forme pas plus une réplique de la Trinité chrétienne que de la Trimourti du Brahmanisme, et encore moins de la triade phénicienne, Ciel, Soleil et Lune.

Les Nosaïris admettent la théorie cabbalistique d'une trinité dans l'unité et d'une unité dans la trinité qui se retrouve dans d'autres sectes musulmanes et dont l'origine est facile à déterminer. C'est dans la doctrine ésotérique du Soufisme qu'il faut aller chercher le principe de ces trinités mystiques, qu'évidemment, à première vue, on est porté à expliquer par un emprunt au Christianisme. C'est là une question sur laquelle je m'étendrai tout à loisir dans l'ouvrage sur les Mystiques de l'Islam dont j'ai parlé dans la préface. Je me contenterai pour l'instant de dire que les Esotéristes divisent l'Unité en trois aspects auxquels je donnerai par convention, car il faut bien s'entendre, même quand on parle d'Esotérisme, les noms d'Unitisme *wahdet*, Uneïté *wahidiyyèh* et Moneïté *ahadiyyèh*.

Les auteurs qui ont traité de la théorie ésotérique de l'Unité, considèrent le nombre comme étant le multiple par lui-même de cette unité trine, somme des trois aspects de l'Unité, laquelle Unité à son tour a deux aspects, l'un réel, l'autre imaginaire, correspondant dans l'interprétation géométrique à deux cercles conjugués.

Le premier de ces cercles est divisé en deux secteurs égaux par son diamètre qui est le Discriminant (*berzekh*) entre la Moneïté, l'Uneïté et l'Unitisme, autrement dit qui, à la fois, sépare et réunit les trois aspects ésotériques de l'Unité trine.

Le cercle conjugué du premier cercle, est également divisé par le diamètre conjugué du premier diamètre, en deux secteurs, celui du nécessaire *wodjoub* et celui du contingent *imkân*. Ce diamètre est un discriminant (*berzekh*) qui est la « vérité ésotérique, le sens réel de l'Etre

homme » *el-hakiket-el-insaniyyèh* et la « révélation productrice du κόσμος » *tédjelli.*

Ces mêmes auteurs nous apprennent qu'avant l'apparition du diamètre du premier cercle, fait qui a été la discrimination (*hukm*) entre l'Exotérisme et l'Esotérisme, ainsi qu'entre l'Uneïté et la Moneïté, l'Uneïté étant alors comprise dans la Moneïté, l'Uneïté et la Moneïté se trouvaient toutes les deux sous la domination de l'Unitisme, c'est-à-dire en termes moins volontairement cabbalistiques, qu'avant l'apparition du premier discriminant, ces trois aspects de l'unité se trouvaient confondus dans l'Unité et que les aspects réel et imaginaire de l'Unité ne s'étaient pas encore trouvés discriminés.

La première révélation produite par l'Etre Unique fut sous la forme de l'Unitisme et la première existence fut créée de l'absence de l'Ipséïté, ou en d'autres termes de la Présence (*hazret*) de l'Absence.

A un autre point de vue, le premier cercle est divisé par son diamètre en deux secteurs, celui de l'Uneïté et celui de la Moneïté, et sous cet aspect, ce diamètre est la célèbre « distance des deux arcs » *kab el-kouseïn* ou la « vérité ésotérique mohammédienne « *el-hakiket el-mohammédiyèh.*

A son tour, le secteur de l'Uneïté est divisé par trois rayons et son diamètre en quatre secteurs qui correspondent à l'Existence *woudjoud*, à la Science, à la Lumière et au « témoignage » *shouhoud.*

Ces quatre secteurs se trouvent compris dans le secteur de l'Uneïté et non dans celui de la Moneïté, parce que, par la révélation primordiale *el-taaïin-el-awal* qui est l'Unitisme, l'Etre Unique s'est révélé à lui-même, par lui-même, en lui-même.

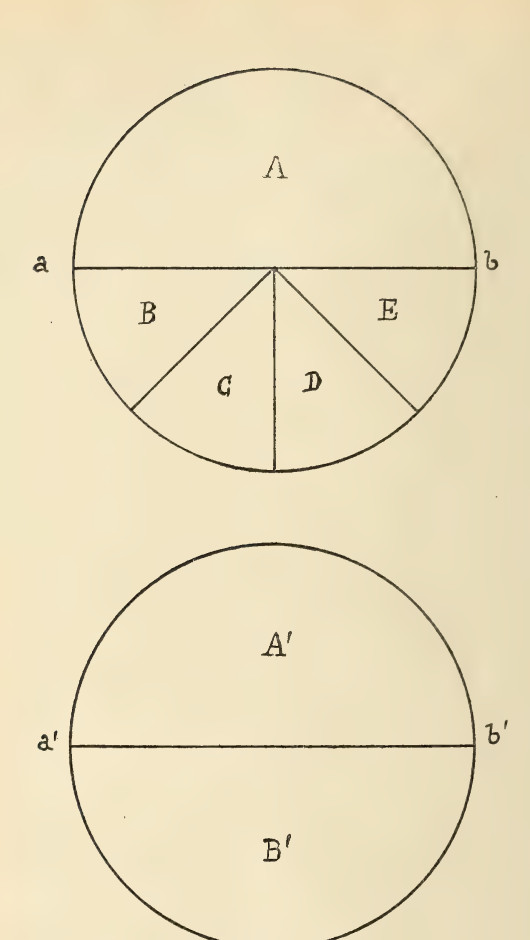
Cette révélation primordiale comprend à la fois la Moneïté, l'Uneïté et la Discrimination (*berzékhiyyèh*) ; la révélation seconde comprend l'Unitisme, la Multiplicité et la Discrimination qui à la fois, sépare et réunit l'Unitisme, c'est-à-dire ici, l'Unité considérée absolument et avant la séparation de ses aspects, et la Multiplicité.

L'Unitisme est l'aspect exotérique de l'Existence, tandis que la Multiplicité est l'aspect exotérique de la Science.

Le Discriminant qui sépare l'aspect exotérique de l'existence de l'aspect exotérique de la science est la Multiplicité (*kesret*), ou ce qui revient au même dans l'Esotérisme la « valeur ésotérique de l'Etre humain » *el-hakiket el-insaniyyèh*, l'homme étant, en effet, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral, le complexe le plus parfait qui se puisse imaginer, puisqu'il résume l'ensemble de l'univers et qu'il est le microcosme.

Le secteur de l'aspect exotérique de l'existence est la multiplicité contingente, origine des noms divins; il comprend vingt-huit noms divins universaux ; le secteur de l'aspect exotérique de la science représente la multiplicité nécessaire et réelle, origine des « vérités ésotériques existentielles » *el-hakaik-el-kouniyyèh;* dans ce segment se trouvent vingt-huit noms « existentiels » *kouniyyèh* universaux qui correspondent aux vingt-huit lettres de l'alphabet arabe. Le diamètre ou *berzekh* qui, à la fois, sépare et unit ces deux secteurs est le « lieu où se manifeste la puissance » *mazhar* du nom total de l'Etre Unique qui, à lui seul, contient en potentiel, tous les noms.

Ce n'est pas pour sa valeur intrinsèque que j'ai donné ici cet aperçu, d'ailleurs bien trop sommaire, de la théorie de l'Unité-trine. Elle est presque incompréhensible si on ne la fait pas rentrer dans une théorie cabalistique autrement compliquée, celle de l'Emanation et des cinq présences qui est la base et le fondement essentiel de l'Esotérisme musulman ; j'en ai dit juste assez pour montrer que cette théorie de la tripartité de ce qui nous semble l'Unité par excellence, l'unité mathématique, est empruntée aux doctrines néo-platoniciennes.



Secteur A. — Secteur de la Monéité.
Secteur B, C, D, E. — Secteur de l'Uneïté.
Secteur B. — Secteur du Témoignage, *shouhoud*.
Secteur C. — Secteur de la Lumière.
Secteur D. — Secteur de la Science.
Secteur E. — Secteur de l'Existence, *woudjoud*.
Diamètre *a b*. — La Révélation ou Emanation Primordiale, forman la grande Discrimination et étant « l'Unité-Totalité » *ahadiyyet-el-djem* et la vérité ésotérique mohammédienne *el-kakiket-el-mohammédiyyèh*.
Secteur A'. — Secteu. ae l'aspect exotérique de l'Existence.
Secteur B'. — Secteur de l'aspect exotérique de la Science.
Diamètre *a' b'*. — « Vérité ésotérique de l'Etre homme », *el-kakiket-el-insaniyyèh*.

La théorie mathémathique de l'Unité telle qu'on la trouve chez les maîtres de l'Esotérisme musulman est le développement algébrique de la théorie des hypostases, telle que Plotin l'expose dans sa cinquième *Ennéade*. On sait que les trois hypostases principales, ou mieux qui jouent le rôle de Principes αἱ ὑποστάσεις ἀρχικαί sont l'Ame Universelle ἡ ψυχὴ τοῦ παντός, l'Intelligence νοῦς et l'Unité τὸ ἕν, qui est également nommée le Bien τὸ ἀγαθόν, le Primordial τὸ πρῶτον (1), l'Absolu ἡ αὐταρχή.

L'Ame Universelle est l'Acte et le Verbe de l'Intelligence qui elle-même est le Verbe et l'Acte de l'Unité Primordiale.

Dans la doctrine de Plotin, la première hypostase, la seule qui importe ici, l'Unité, τὸ ἕν, consiste en ceci que l'Etre Unique s'est manifesté en lui-même, pour lui-même dans son Ipseïté, se donnant l'existence à lui-même, parce qu'il est un acte immanent ἐνέργεια μένουσα. C'est exactement, en termes rigoureusement identiques, la définition que les Esotéristes donnent de la première émanation, du *el-taaïin-el-avval*.

Le Un est rigoureusement unique, mais il est infini ; il est le nombre 1, la raison unique qui embrasse tout. Si le Un qui est l'Intelligence Suprême est formellement simple, l'hypostase qui est émanée de lui est multiple : autrement dit l'Intelligence est l'Unité multiple en l'Unité-Totalité, ce que les ésotéristes musulmans ont traduit par *ahadiyyet-el-djem* et chaque Intelligence est une Unité multiple.

On voit ici apparaître dans la doctrine de l'école d'Alexandrie le principe de la pluralité de l'Unité qui est la base de l'Esotérisme musulman et qui, à première vue, si l'on s'en tient à l'arithmétique archimédienne, paraît le renversement complet de toute vérité mathématique.

Chaque chose, pour Plotin, a pour principe une unité-multiple d'un ordre plus ou moins élevé ; en remontant

(1) C'est cette expression que les métaphysiciens musulmans ont traduit par *kadim* ou Préexistant.

d'unité en unité, on arrive à l'Unité monade au delà de laquelle il est impossible de passer sans tomber dans la série imaginaire qui a été plus inconnue des Alexandrins que des Musulmans.

Cette Unité monade qui est la source de tout, est la mesure de toute chose sans être elle-même mesurable, car il n'existe pas de commune mesure entre quoique ce soit et elle ; elle est le principe des nombres sans être elle-même un élément numéral.

On a vu dans l'exposé de la doctrine de l'Unité-trine qu'avant l'émanation primordiale *el-taaïn el-avval* qui correspond d'une façon parfaite à la première hypostase de Plotin et qui a produit subitement le discriminant (*berzêkh*), qui a séparé les monades dont se composait l'Unité arithmétique, l'Uneïté était comprise dans la Moneïté et que toutes les deux se trouvaient confondues dans l'Unitisme.

C'est seulement l'apparition du premier discriminant (*berzekh*) qui a dissocié les deux composantes absolues de l'unité : l'Unitisme ou Unité absolue d'un côté, l'Uneïté et la Moneïté de l'autre.

Le groupe Uneïté-Moneïté des cabbalistes musulmans n'est autre chose que la seconde hypostase de Plotin, l'Unité-multiple ou Intelligence qui est émanée de la première hypostase, du Un absolu et transcendantal, qui, dans la réalité se trouve en dehors de la série numérale, dans l'aspect ésotérique et peut-être même imaginaire du monde, et dont le Un arithmétique est le multiple par lui-même ou le premier carré.

L'école Platonicienne enseignait déjà que de la Dyade indéfinie et de l'Un absolu sont émanés les Idées et les Nombres : διὰ καὶ εἴρηται ἐκ τῆς αὀρίστου δυάδος καὶ τοῦ ἑνὸς τὰ εἴδη καὶ οἱ ἀριθμοί. Cette expression de « Dyade indéfinie » que Plotin reproduit dans sa cinquième Ennéade sans préciser davantage ce qu'elle signifie, est évidemment la seconde hypostase de la théorie alexandrine, l'Unité Multiple, l'Unéité-Monéité des Esotéristes musulmans.

Cette théorie suivant laquelle les idées et les nombres,

c'est-à-dire tout le cosmos sont émanés de la dyade et de l'Unité, en fin de compte de l'Unité, puisque la dyade elle-même est une émanation de l'Unité, revient à dire, comme le fait Plotin dans sa cinquième Ennéade, que le Un absolu, l'entité nombre qui n'existe qu'en dehors et au-dessus de la série numérale contient en potentiel tout le cosmos; c'est justement là le fondement de toute la métaphysique musulmane suivant laquelle tous les éléments du cosmos dérivent des nombres et des lettres qui en sont les idées.

En résumé, l'Unitisme. compris dans son sens d'Unité absolue est le τὸ ἓν de Plotin, l'Unéité et la Monéité qui en furent discriminées par l'Emanation première et qui forment la première hypostase représentent la dyade indéfinie ἡ ἀόριστος δυάς de l'Alexandrinisme; c'est ce que les métaphysiciens de l'Islam expriment en disant que tout ce qui existe émane de l'attribut de l'Unéité (premier élément de la dyade), qui fait émaner la Monéité (second élément de la dyade), tous les deux émanant de l'essence suprême qui est l'Unité absolue, le τὸ ἓν de Plotin.

On voit donc que la théorie métaphysique de l'Unité-trine est tout entière empruntée aux doctrines du néo-platonicisme de l'école d'Alexandrie. Les personnes qui aiment par dessus tout la complication et que ne satisfont point les solutions simples, objecteront sans doute qu'il se pourrait que l'Alexandrinisme soit lui-même allé chercher sa théorie des hypostases dans une secte gnostique de l'Orient sémitique auquel l'Islam aurait plus tard emprunté sa théorie des Présences (*hazrât*). Comme jusqu'à présent, on ne connaît rien et que, suivant toutes les vraisemblances on ne connaîtra jamais grand chose du gnosticisme oriental, cette hypothèse n'aurait pas d'autre valeur que d'être une fantaisie indémontrable; c'est pourquoi, comme l'on trouve dans les théories de l'école Egyptienne, une doctrine qui est évidemment la même que celle des Esotéristes musulmans, et que de plus, on sait historiquement que les sectateurs de l'Islam sont allés chercher leur philosophie à Alexandrie, il est tout naturel d'admettre que la théorie musulmane des

Présences et de l'Unité-trine dérive tout naturellement de la théorie des hypostases de Plotin.

Si malgré tout, l'on se veut obstiner à regarder la trinité nosaïrie comme étant la réplique certaine de la trinité phénicienne, Ciel, Soleil, Lune, comme il est bien évident que cette trinité du « Sens, » du « Nom », et de « l'Espace » est identique à la théorie de l'Unité-trine de l'Esotérisme musulman, on sera tout naturellement amené à admettre que cette théorie de l'unité trine dérive elle aussi de la susdite triade phénicienne, ainsi que la théorie de l'Alexandrinisme. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour voir l'absurdité et le ridicule du résultat auquel conduit cette hypothèse.

Le fait très important que les théories des Nosaïris ne diffèrent pas dans leur essence des doctrines de l'Esotérisme et du Soufisme, se trouve pleinement confirmé par la lecture des quelques traités de théologie nosaïrie qui sont arrivés jusqu'en Europe. C'est une question qui serait beaucoup trop longue à étudier dans son ensemble et qui mériterait de faire l'objet d'un livre spécial, aussi n'ai-je indiqué ici que les principaux résultats de ces lectures : je ne doute pas que les personnes au courant des dogmes de l'Esotérisme qui viendraient à parcourir les traités nosaïris, ne soient frappés de l'identité absolue de leur doctrine avec celle du Soufisme et plus généralement avec les théories de l'Esotérisme.

Deux faits suffiraient à établir cette identité ; d'abord que la doctrine nosaïrie repose, comme celle de toutes les sectes hétérodoxes de l'Islamisme, sur l'opposition du sens exotérique (*zaher*) et du sens ésotérique (*batin*) et ensuite que tout comme les Soufis, les Nosaïris connaissent les *stades* (*makam*) de la hiérarchie mystique.

Le *kitab-el-asafir* qui fut écrit par Abou-Abd-Allah-Mohammed-ibn-Shaaba-el-Harrani, à une époque certainement antérieure à l'année 685 de l'hégire et qui se trouve conservé au fol. 2-37 du manuscrit arabe 1450, contient un exposé de la philosophie nosaïrie qui est identique à la philosophie néo-platonicienne du Soufisme :

l'auteur de ce traité, qui a pour but d'établir la divinité d'Ali, cite Platon tout comme le mohtésib Shems ed-Din d'Eberkouh cite Solon dans son *Medjma el-bahreïn*.

On retrouve dans le sixième traité contenu dans le manuscrit arabe 1450, les mêmes procédés de cabbale littérale qui font fureur dans l'Esotérisme, et dont les règles ont été formulées par Mohyi ed-Din Mohammed Ali Ibn Arabi et par Aboul Abbas Ahmed el-Bouni. Les doctrines nosaïries sont encore plus compliquées, s'il est possible, que celles du Soufisme, mais il n'y a pas à douter qu'elles ne leur soient primordialement identiques.

On trouve ce même cachet d'Esotérisme et les mêmes rêveries cosmologiques des Soufis dans le *kitab-el-ousous*, qui est une sorte d'exposé de la sagesse du roi-prophète Salomon, avec la façon d'arriver à la connaissance de l'Etre unique, de son ipséïté, de sa puissance, de ses attributs, et des deux aspects du monde ; cet ouvrage a certainement été composé avant l'année 685 de l'hég.

Ce qui est non moins important, c'est que le traité de l'Unité *tavhid* composé par Ali ibn Isa el-Djisri (man. arabe 1450) contient une théorie de l'Unification identique à celle du Soufisme avec une terminologie presque identique.

Quant au dernier traité nosaïri qui se trouve aux fol. 176 v° ssq. de ce même manuscrit arabe 1450, il constitue presque exclusivement un commentaire du passage bien connu du Koran : « Louanges soient rendues à Celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur de la Mosquée Sainte à la Mosquée Lointaine », rédigé dans un esprit ésotérique qui rappelle, à s'y tromper, le commentaire de la Sourate de Joseph par le Bâb, et également le fragment de la *Sourate* du Koran d'Ahmed, fils de Mohammed, fils de la Hanéfite qui est traduit à la page 38.

On retrouvera ces mêmes particularités dans les Sourates du *Kitab el-medjmoua* qui ont été publiées et traduites par M. Dussaud (1) et dans ce fait que les Nosaïris

(1) *Histoire et religion des Nosaïris*, pages 161 et ss.

croient à sept révélations qu'ils appellent portes dont la dernière est l'hypostase d'Allah sous la forme d'Ali. Cette même tournure babie se trouve déjà dans la théorie qui fait d'Ali la Divinité, de Mohammed le voile, et de Selman-i-Farisi, la Porte.

Ce qui montre peut-être aussi bien que l'examen de leurs doctrines théologiques, combien les Nosaïris ont eut d'accointances avec les Soufis est le fait suivant qui est rapporté par Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi dans son *Solouk li méarifet douvel el moulouk :* cet historien raconte qu'en l'année 717 de l'hégire, un individu qui se disait investi d'une mission céleste annonça aux Nosaïris que la seule Divinité est Ali et que Mahomet en est le Voile qui la cache à la vue exotérique des hommes; de plus cet imposteur se vantait d'avoir ressuscité le célèbre sheïkh Soufi Ibrahim Edhem.

Je n'insisterai pas sur le fait que la théorie des voiles, autrement dit celle du monde nouménal opposé au monde phénoménal, appartient exclusivement aux doctrines de l'Esotérisme et qu'elle ne peut se comprendre en dehors de l'Esotérisme : le fait qu'Ibrahim Edhem est cité par un Nosaïri a encore plus d'importance; il ne faut pas oublier en effet que ce personnage dont la vie fut signalée par des particularités extraordinaires appartient essentiellement au Soufisme, au même titre que Bayézid-i-Bistami, Mansour ibn-el-Halladj ou Zoul-noun Misri et qu'il n'est connu uniquement et absolument que dans le Soufisme dont il est l'un des plus grands saints *evlia*, comme l'on peut s'en convaincre aisément par la lecture des biographies qui lui ont été consacrées par Djami dans la *Néfahat el-ouns*, par Férid ed-din-Attar dans le *Tezkéret-el-evlia* et par Kémal ed-Din Sultan Hoseïn ibn Sultan Mansour ibn Baïkara dans le *Médjalis el-oushshak.*

APPENDICE V

On rencontre parfois sous la plume d'historiens qui passent pour avoir été de parfaits Sunnites, des expressions qui montrent bien à quel point les orthodoxes les plus sévères en apparence frisaient de près l'hérésie shïite. Abou Shama, l'auteur du *Kitab-el-raudateïn*, qui est, comme l'on sait, l'une des meilleures sources de l'histoire de Saladin, nous a conservé un passage d'une lettre adressée par le Kadi el-Fâdil au khalife abbasside el-Nasir li-din Allah. Avec Imad ed Din el-Isfahani, le Kadi el-Fadil fut l'un des principaux secrétaires de Saladin, celui que le Sultan chargeait de la correspondance élégante avec les souverains de l'Islamisme ; en fait, son style compliqué et maniéré à l'excès, au point de rendre jaloux Vassaf el-Hazret, fait que ces pièces diplomatiques sont à peu près inintelligibles.

Dans cette lettre qui se trouve à la page 157 de l'édition imprimée à Boulak, le Kadi el-Fadil donne au khalife quelques détails sur le siège de Saint-Jean d'Acre et il le prie d'excuser Saladin de n'être pas allé lui-même à Bagdad pour implorer son intervention spirituelle. « Et, dit-il, si toutes les difficultés qui l'ont assailli avaient pu s'écarter de lui, certes il serait allé supplier le médecin de l'Islam, que dis-je, son Messie (*Mésih*). »

On peut se demander comment le pontife de Bagdad, héritier et gardien de la tradition orthodoxe, reçut cette épithète malencontreuse. Au point de vue musulman, Messie et Mahdi sont deux synonymes ou plutôt Mahdi est la traduction arabe de l'hébreu Mésih (Messie). Appliquer cette qualification au khalife abbasside, c'était im-

plicitement admettre qu'après Mahomet, il peut exister un ou plusieurs autres prophètes; à cela, el-Nasir-li-din Allah ne pouvait faire qu'une réponse, condamner comme hétérodoxe l'homme qui s'était permis de traiter de Mahdi le khalife abbasside.

Il ne faut pas oublier que cette missive a été écrite par ordre de Saladin et que, suivant toutes les vraisemblances, elle ne fut pas confiée au courrier qui la porta au seuil du « Divan Auguste » sans que le conquérant l'ait relue et sans qu'il y ait apposé son chiffre (*alama*); mais il convient également de se rappeler que Saladin, qui fit rentrer l'Egypte et la Syrie sous la domination de l'Orthodoxie, qui purgea la ville sainte de la souillure des Infidèles, est le premier qui osa fonder en plein Kaire un collège où l'on enseignait la doctrine des Bathéniens, c'est-à-dire celle de l'Ismaïlisme, ou tout au moins le Soufisme qui à cette époque, n'était pas bien distinct de l'Ismaïlisme et qui, aux yeux de la cour de Bagdad, ne valait pas beaucoup mieux. Les successeurs de Saladin qui se proclamèrent toujours les plus fermes protecteurs du Khalifat, n'agirent pas autrement. Le sultan el-Mélik-el-Kamel offrit au célèbre soufi Ibn el-Farid (1234), dont les poésies mystiques sont tout ce qui se peut imaginer de plus hétérodoxe une somme de 1.000 dinars s'il consentait à accepter la charge de Kadi suprême de toute l'Egypte. On se demande si les Fatimites du Kaire eussent agi d'une façon différente.

ADDITIONS

Page 44. — « Il se tenait avec le Mahdi et Mazdek... dans une forteresse de cuivre (*rouyin diz*)... » Telle est la traduction donnée par M. Schefer dans le *Siasset-Namèh*. En réalité *Rouyin-diz* est le nom d'une forteresse bien connue des géographes orientaux, qui est également appelée Behmen-diz ou « forteresse de Behmen ». Elle s'élevait près d'Ardébil sur l'un des versants du mont Silân ; Firdousi rapporte dans le *Livre des Rois* que quand Keï-Khosrau et Féribourz se disputèrent la couronne de Perse, il fut convenu qu'elle appartiendrait à celui qui s'emparerait de Rouyin-diz. Ce fut Kai-Khosrau qui l'enleva. Il faut donc traduire : « il se tenait avec le Mahdi et Mazdek... dans la forteresse de Rouyindiz... »

Page 57. — Le fait que les Ismaïliens admettaient que les imams interprètent les livres sacrés, tandis que les Prophètes se bornent à les recevoir du ciel, que l'*imam* Khidr apprit la Science infuse au *prophète* Moïse, montre suffisamment que ces sectaires admettaient que la mission de l'imam est supérieure à celle des Prophètes ; ils reconnaissaient donc dans le fonds qu'Ali est au-dessus de Mahomet. C'est en fin de compte, la théorie des Pôles et surtout des « Solitaires » telle qu'elle se trouve exposée dans les livres de l'Esotérisme le plus radical. Cela montre que les Ismaïliens n'étaient pas très éloignés des Ghalis et des Ali-Elahyan qui admettaient franchement la supériorité d'Ali sur Mahomet.

Page 133. — Cette comparaison de la relation des diverses positions que peut prendre le corps de l'homme avec les lettres de l'alphabet arabe se retrouve assez

souvent dans les vers des poètes mystiques. Dans une lettre en vers qu'il écrivit au célèbre poète persan Nour ed-din Abd er-Rahman Djami, Mir Ali Shir Névaï s'exprime de la façon suivante : « Dans mes génuflexions, ma personne agenouillée, retraçait sous la forme d'un *ya*, celle des soupirs que mon cœur exhalait en attendant l'heure de vous revoir. En me relevant, debout, j'offrais comme l'*élif* l'image de cette fidélité inébranlable comme celle du cyprès sur son pied; enfin, incliné comme le *za*, je demandais à Allah d'éclairer la nuit ténébreuse de mon chagrin par l'apparition de la lune couronnée de sa brillante étoile. »

Arcis-sur-Aube. — Imprimerie Léon Frémont.